
A&A
HORS SÉRIE n° 1
Rédigé par Éric Lefevre
AXE & ALLIÉS
1939 - 1945
www.axeetallies.com
UN MONDE EN GUERRE
LA DIVISION
CHARLEMAGNE
Des Français
dans la SS
LA "CROISADE CONTRE LE BOLCHEVISME"
LA BRIGADE D'ASSAUT SS FRANÇAISE
GALICIE : L'ÉPREUVE IMPITOYABLE DU FEU
SOUS L'ÉGIDE DE L'EMPEREUR D'OCCIDENT
MOURIR POUR BERLIN
France met : 6,95 €. Belg et Lux : 7,80 €
CAN : 11,25 $ cad. TOM/S : 850 XPF
L 17216 - 1 H - F: 6,95 € - RD





Un hors série rédigé par Eric Lefèvre,
avec la participation de Boris Laurent.

# De Paris à Berlin

Directeur de publication : Théophile Monnier
Rédacteur en chef : Boris Laurent laurent@axeetallies.com
Rédactrice graphiste : Shan Deraze
Réalisation du site : Arnaud Baillivet
Axe et Alliés est une publication des Éditions du Paladin, SARL au capital de 20 000 € 625, route d'Aix, 13510 Eguilles www.axeetallies.com contact@axeetallies.com
Principaux actionnaires : Théophile Monnier, Histoire & Collections, François Vauvillier
Vente en kiosque : MLP
Diffusion pour la Belgique : Tondeur Diffusion, 9 avenue Van Kalken B-1070 Bruxelles. 02 55502 21
Impression : Léonce Deprez Zone industrielle, 62620 Ruitz
N° ISSN : 1955-8589
Commission paritaire : 0312K88794



Édition du paladin

Printed in France
Imprimé en France



**Tous nos remerciements** à Philippe Charbonnier (Militaria Magazine) pour son aide, et à Pierre Gavigniaux et Julien Ghys (Histoire & Collections) pour leur travail sur les photos.

## Chapitres

**Berlin, mai 1945. Les derniers survivants d'une armée allemande à la dérive se rendent aux Soviétiques. Parmi les derniers combattants du Reich, des soldats de la *Heer*, des vieillards de la *Volksturm*, des adolescents des Jeunesses hitlériennes et des Waffen-SS allemands et étrangers viennent de livrer l'ultime bataille dans une ambiance apocalyptique. Quelques Français furent parmi les derniers défenseurs autour de la chancellerie.**

A l'automne 1939, paraît en France le livre d'Hermann Rauschning, ***Hitler m'a dit***. Dans cet ouvrage, l'ancien président du sénat de Dantzig, ayant rompu avec le NSDAP et émigré aux USA, rapporte ses entretiens, recueillis en 1932, avec le futur chancelier. Hitler explique ainsi ses desseins après que la France aura déposé les armes : « *J'entrerai chez les Français en libérateur. Nous nous présenterons au petit bourgeois français comme les champions d'un ordre social équitable et d'une paix éternelle. Ces gens-là ne veulent rien savoir de la guerre et de la grandeur* ». Hitler, convaincu d'avoir des alliés en France qui attendent l'occasion de sortir de l'ombre, ajoute : « *Je serai depuis longtemps en relation avec des hommes qui formeront une nouveau gouvernement, un gouvernement à ma convenance. De tels hommes nous les trouverons partout. Nous n'aurons même pas besoin de les acheter. Ils viendront nous trouver d'eux-mêmes, poussés par l'ambition, par l'aveuglement, par la discorde partisane et par l'orgueil* ».

Cette vision aussi cynique que caricaturale, qui va se révéler en partie prophétique, tient à un constat très simple, quoique encore impossible à dresser quand Hitler s'exprime en 1932 : l'existence dans l'univers politique et culturel français de l'avant-guerre d'associations, de groupuscules et de partis appartenant tant à la droite extrême — qui voit dans le régime ultra-nationaliste de l'Allemagne nationale-socialiste, comme dans celui de l'Italie fasciste, à la fois un danger et un modèle à suivre en France pour son propre relèvement — qu'à l'ex-gauche pacifiste qui craint avant tout un nouveau conflit franco-allemand.

Six ans après la publication de ces confidences, dans la capitale en ruine d'un Reich à feu et à sang, un dernier carré de soldats couvre les avancées de la chancellerie et du bunker d'Hitler. Ces hommes sont en majorité des Waffen-SS, qui ont juré d'être inconditionnellement fidèles au Führer par un serment solennel dont seule la mort peut les délier. Ils sont Allemands, Norvégiens, Danois, Suédois, Espagnols ou Lettons. Parmi eux, des Français livrent un combat perdu depuis longtemps. Ils font partie des derniers survivants de la 33e division d'infanterie SS « *Charlemagne* ».

FRANCE

La simple évocation de Français dans les rangs de la Waffen-SS, élite politique et guerrière du national-socialisme, ne laisse toujours pas de surprendre aujourd'hui.

Etudier la division française « *Charlemagne* » conduit à se poser une série de questions. Qui sont ces hommes, héros de la campagne de France de 1940 pour certains, mais tous maudits depuis pour avoir servi dans l'armée allemande ? Quels sont les événements qui scellent leur engagement ? Quelles motivations et quels buts les amènent à revêtir l'uniforme de l'ennemi frappé de la double rune SS ? Quel est leur parcours intellectuel, politique et militaire ? Quel est leur comportement au feu ? Car au final, ces Français sont volontaires pour la souffrance et une mort quasi certaine au moment où les dés sont déjà jetés. ■ **Boris LAURENT**

# La « croisade contre le bolchevisme »

## Combattre avec l'Allemagne

Par Boris LAURENT

*« Hitler me plaît jusqu'au bout, en dépit de toutes ses erreurs, de toutes ses ignorances, de toutes ses bourdes. En gros, il a dressé devant moi mon idéal politique… »*

Drieu la Rochelle



**L'ambassadeur allemand auprès du *Militärbefehlshaber in Frankreich*, Otto Abetz (ici au centre, salué par l'amiral Platon le 27 août 1942, lors des cérémonies marquant le premier anniversaire de la LVF) a pour mission de promouvoir et de contrôler une certaine forme de collaboration en France occupée. C'est lui qui, fin juin 1941, reçoit les premières propositions françaises en vue de la création d'une légion de volontaires.**



En juin 1941, une occasion inespérée se présente aux anticommunistes de tous les pays de l'Europe occupée souhaitant s'affranchir des conséquences de la défaite que leur a infligée l'Allemagne. La France n'échappe pas à la règle. Des hommes de la droite nationale dite extrême, alliés aux nombreux anciens socialistes et communistes ayant choisi la collaboration, vont ainsi profiter de l'élan donné par l'attaque contre l'URSS, présentée par la propagande allemande comme une « croisade contre le bolchevisme ».

## L'ancienne droite nationaliste divisée

En 1939, l'imprévisible pacte germano-soviétique a conforté nombre de nationalistes français en plaçant dans le même camp l'ennemi traditionnel allemand et les bolcheviques. Seuls les rares isolés qui voyaient déjà en l'Allemagne un partenaire souhaitable ont été abasourdis. Tous, en tous cas, se sont battus sans arrière-pensée contre l'Allemand en 1940.

C'est au contraire la défaite de juin 1940 qui scinde la droite nationaliste en plusieurs clans antagonistes. Si certains rejoignent de Gaulle pour poursuivre la lutte, d'autres suivent Pétain ou les partis politiques de la collaboration implantés surtout en zone occupée et à Paris. De surcroît, une véritable fronde se déchaîne peu à peu au cœur de l'ex-capitale contre le gouvernement de Vichy, qui émane de ces partis ! Cette « *révolte des vassaux qui ne rompent pas pour autant avec leur seigneur* » (Philippe Burrin), ne naît pas *ex nihilo* de la défaite, mais se nourrit de la politique de division que l'occupant soutient dans la société française. Otto Abetz, ambassadeur du Reich auprès du gouverneur militaire allemand en France occupée, laisse certes venir à lui des agitateurs. Mais, tout en jouant sur les rivalités des différents clans, il soutient d'abord les interlocuteurs plus sérieux, tels Marcel Déat, qui visent à constituer un parti unique contrebalançant Vichy. En février 1941, naît ainsi le *Rassemblement national populaire* (RNP) financé par Abetz et dirigé essentiellement par Déat, transfuge de la SFIO devenu néo-socialiste et pacifiste « munichois » qui ne voulait pas « *mourir pour Dantzig* » en 1939. Dans un premier temps, le RNP fusionne avec



**Le 22 juin 1941 se déclenche l'opération « Barbarossa » l'attaque surprise de l'URSS par la Wehrmacht contre sur un front de 1 700 km, la plus gigantesque opération militaire de l'ère moderne. En France, la nouvelle fait naître les plus grands espoirs dans le milieu collaborationniste.**

**Marcel Déat, issu du parti socialiste, apparaît en 1941 comme l'élément politiquement le plus prometteur pour Otto Abetz, dont il bénéficie du soutien prioritaire. C'est à lui que dès 1940 revient l'idée d'un parti unique en France, auquel le gouvernement de Vichy ne donnera pas suite. A défaut, il crée en 1941 avec Deloncle et quelques autres un *Rassemblement national populaire* (R.N.P.) regroupant des éléments de tendances diversifiées.**

le *Mouvement social-révolutionnaire* d'Eugène Deloncle, ancien chef de l'*Organisation secrète d'action révolutionnaire nationale* (OSARN), formation d'extrême droite clandestine plus connue sous le nom de « Cagoule ». Mais l'attitude de Deloncle, pragmatique dévoré du goût de l'intrigue, mettra fin à cette alliance dès l'automne 1941. Déat verra le bras armé de Deloncle dans l'attentat de Collette qui, le 27 août 1941 à Versailles, le frappera en même temps que Pierre Laval à l'occasion du premier appel de la Légion des volontaires français contre le bolchevisme.

Ainsi, en 1940, tant à Vichy qu'à Paris, c'est une nouvelle forme de droite nationale qui se développe, même si ses thèmes ne sont pas nouveaux (exaltation des valeurs militaires et de l'autorité, rejet de la démocratie, épuration des communistes, des franc-maçons et des juifs, etc.). Nombre de ces hommes sont, au début, proches du Maréchal qu'ils exhorteront par la suite à pousser plus en avant la collaboration tout en lui restant fidèles, tel Joseph Darnand, secrétaire général de la Milice, qui s'engagera en 1943 dans la Waffen-SS, un peu contraint et forcé il est vrai. Si Vichy enferme la France dans ses nouvelles frontières et reste jusqu'en 1942 focalisé sur l'Empire et la flotte, l'objectif de ceux qu'on appellera plus tard les « ultras » est de redonner à la France sa puissance perdue en l'intégrant dans la nouvelle Europe hitlérienne.

Ils admirent la capacité du national-socialisme à produire une énergie et une force populaires grâce à la volonté totalitaire du Chef. Ainsi, ces collaborationnistes français, dont beaucoup étaient germanophobes avant 1940, ne voient plus l'Allemagne comme une nation mais comme un régime s'imposant comme un modèle de refondation. Parmi eux, en dehors de Marcel Déat



**L'attaque allemande rencontre très vite d'immenses succès dans le secteur central où l'armée soviétique avait elle-même adopté un dispositif offensif. Les chars détruits se comptent par milliers, les prisonniers par centaines de milliers...**

Eugène Deloncle est en 1941 le chef du *Mouvement social révolutionnaire*, largement composé d'anciens « cagoulards », mais aussi membre du comité directeur du RNP et président du comité central de la LVF. Ici, à l'occasion du premier appel de la LVF, le 27 août à Versailles, il s'entretient avec Fernand de Brinon, délégué général du gouvernement dans les territoires occupés, et le consul général Schleier, représentant Otto Abetz.


DR

## En 1941, pour Deloncle, l'Allemagne donne l'exemple

*« Aujourd'hui c'est l'Allemagne qui nous donne l'exemple à suivre pour réaliser la vérité du XXe siècle. Grâce à l'impulsion géniale de l'homme qu'elle s'est donnée pour chef, au prix d'un labeur et d'un courage acharnés, elle a bâti le prototype du régime national-socialiste européen ».*

(Eugène Deloncle, discours du 23 novembre 1941).

qui apparaît moins que les autres comme un chef fasciste en dépit de la radicalisation de son discours, trois hommes, de par l'importance de leurs troupes, vont initialement jouer un rôle prépondérant dans cette mouvance extrême dont sortiront plus tard bon nombre de membres de la division SS *Charlemagne*.

Eugène Deloncle d'abord, le créateur de la « Cagoule ». Issu de l'Action française qu'il a quittée, la jugeant trop attentiste, c'est un partisan d'une action de déstabilisation visant à renverser la République. La défaite de 1940 est pour lui l'occasion de faire table rase. Il mène une politique de rapprochement avec les SS et l'Italie fasciste et son discours d'alors est sans ambiguïté. Pourtant, les Allemands se méfient de ce comploteur entouré d'activistes. Si son MSR est composé de collaborationnistes, l'ancienne « Cagoule » comptait dans ses rangs de nombreux nationalistes anti-allemands, qui voient maintenant dans la croisade contre le bolchevisme une entreprise supranationale incompatible avec leur doctrine première. La plupart d'entre eux ont dès 1940 rejoint la Résistance ou la France libre. Par suite, l'ambassade du Reich inscrit le MSR sur sa liste des partis tolérés mais non officiellement autorisés.

Le deuxième, Marcel Bucard, dirige le *Francisme*, un parti créé dès 1933 et à ses dires le plus proche du fascisme italien. Comme le MSR, il est surtout implanté en zone occupée. Bucard est originellement un ultranationaliste, et en 1941 très favorable à la Révolution nationale entreprise par Vichy. C'est un ligueur très attaché à l'honneur, à la grandeur et à l'héroïsme fran-



En 1941, Joseph Darnand, futur inspecteur du SOL et secrétaire général de la Milice, n'est encore que le président de la Légion française des combattants des Alpes-Maritimes. A l'inverse des chefs collaborationnistes parisiens, ce représentant typique de la droite nationale issue de l'Action française, partisan d'une révolution radicale en France sous l'égide du Maréchal, considère encore l'occupant allemand avec suspicion.

## Dès 1941, Marcel Bucard souhaite la victoire de l'Allemagne

*« Faut-il souhaiter la victoire de l'Angleterre, donc de l'URSS, sous prétexte qu'elles permettent de maintenir l'intégrité territoriale de la France ? Ou bien convient-il d'accepter une victoire de l'Allemagne qui mène en ce moment, une véritable croisade de salut européen contre toutes les forces communistes, judéo-maçonniques internationales ? Pour nous la situation est très claire. Nous souhaitons la victoire de ceux qui délivreront l'Europe du bolchevisme, car alors seulement l'Europe pourra vivre ».*

(Marcel Bucard, automne 1941).



**Marcel Bucard, le chef du Francisme, mouvement créée dès 1933 et peut-être le plus authentiquement fasciste. Prétextant de l'impossibilité d'obtenir l'appui du gouvernement français, il se retire du comité central de la LVF le 9 juillet 1941, presque immédiatement après avoir participé à sa création.**

çais, opposé à une « *collaboration bêlante* ». Mais pour lui aussi, l'entrée en guerre de l'Allemagne contre la Russie soviétique marque un tournant.

A partir de 1942, son journal, *Le Franciste*, développe essentiellement le thème de l'Europe unie sous la bannière allemande tout en appelant au respect de l'intégrité territoriale française. Bucard, en s'élevant contre l'amputation de l'Alsace et de la Moselle et le rattachement des départements du Nord à l'administration allemande de Bruxelles, s'attire la méfiance de l'occupant. Toutefois, à partir de 1943, son discours dérivera vers un durcissement en faveur d'une collaboration étroite.



Jacques Doriot, enfin, reste le plus emblématique de ces chefs parisiens. Son mouvement, le *Parti populaire français* (PPF), est le plus important avec 10 000 militants actifs en 1941. Le PPF a été fondé en 1936 après que Doriot eut été exclu du Parti communiste français en 1934 pour avoir souhaité, avant l'heure, l'union des gauches ! Alors que le RNP se compose d'une majorité d'anciens socialistes, le PPF, considérant ses origines, comprend surtout des anciens communistes.

**Jacques Doriot, quoique non soutenu par Abetz, apparaît lui aussi comme un élément prometteur dans le milieu collaborationniste. Cet ancien député communiste, tribun hors pair, dispose en effet d'un outil efficace et très structuré avec son PPF (Parti populaire français), créé en 1936 en intégrant de nombreux communistes passés dans le clan national. Toutefois, il fera jusqu'au bout cavalier seul.**

## Doriot délibérément collaborationniste

*« J'ai trois raisons de poursuivre la politique de collaboration : comme Français, j'évite le pire à mon pays ; comme Européen, j'ai à unifier le continent ; comme révolutionnaire, je pousse la France dans la voie de la Révolution nationale et sociale, la seule qui puisse lui redonner son unité ».*

(Jacques Doriot, mai 1941).

L'intégration d'éléments de gauche est finalement une caractéristique de la nouvelle droite fascisante française.

A l'époque où Abetz choisit de soutenir Déat, le PPF est comme les autres partis interdits en zone libre — où il est officiellement devenu MPF — et lui aussi seulement toléré par l'occupant en zone occupée. Les Allemands le considèrent en effet trop proche du nationalisme « intégral » de Pétain et craignent qu'il ne professe en sous-main un patriotisme trop germanophobe. Pourtant, en mai 1941, Doriot réunit en congrès le PPF de la zone occupée pour la première fois et y prononce lui aussi un discours très marqué.

Les difficultés que connaissent ses organes de presse (*L'Emancipation nationale* à Marseille et *Le Cri du Peuple* à Paris), ainsi que la méfiance allemande, l'obligent en effet, s'il veut accroître son audience et faire jouer à son parti le rôle qu'il ambitionne, à durcir sa position en faveur d'une collaboration plus étroite. L'opération *Barbarossa* va être le déclencheur qui le jettera totalement, lui encore, dans cette voie.

Ainsi, si Vichy cherche à partir de 1940 à temporiser face à l'occupant, le « clan parisien » en viendra presque unanimement à considérer le Führer comme le garant d'une Europe nouvelle. Dès lors, Berlin arbitre un antagonisme franco-français entre Vichy (collaborateur) et Paris (collaborationniste) qui favorise ses objectifs politiques lointains en France.

## « Collaborationnistes » contre « collaborateurs » ?

Le terme de « collaborationniste » est utilisé pour la première fois par Marcel Déat dans son journal *L'Œuvre* le 4 novembre 1940 pour qualifier les responsables politiques qui ont abandonné Vichy pour Paris à l'automne 1940 et qui manifestent une opposition larvée puis ouverte au gouvernement du maréchal Pétain. Sans adhérer obligatoirement à l'idéologie nationale-socialiste, les collaborationnistes voient dans l'Allemagne une alliée qui permettra à la France de se régénérer.

## Barbarossa et ses conséquences en France

Le 22 juin 1941, l'attaque allemande contre la Russie fait en France l'effet d'un véritable coup de tonnerre. Jacques Benoist-Méchin, secrétaire d'Etat à la vice-présidence du Conseil chargé des rapports franco-allemands, est tenu informé dès l'aube par le secrétariat général à l'Information : « *La Wehrmacht a franchi la frontière russe sur toute sa longueur et pris l'offensive sur un front de mille kilomètres* ». Benoist-Méchin commente comme suit cet événement capital : « *Ainsi donc, le grand conflit, le seul qui fût inévitablement*




Le 27 août 1941, à la caserne Borgnis-Desbordes de Versailles, a lieu le premier appel des volontaires de la LVF. C'est au moment où le cortège des personnalités passe sous le porche — avec en tête Deloncle, de Brinon et Schleier — que le jeune Collette ouvre le feu sur Marcel Déat et Pierre Laval. Son bras avait-il été armé par Deloncle ?

inscrit dans la trame du XX^e siècle, avait éclaté, ouvrant un chapitre nouveau dans l'histoire de la guerre et reléguant à l'arrière-plan des opérations préliminaires qui s'étaient déroulées à l'Occident. Désormais, le grand duel Hitler-Staline était engagé ».*

Le maréchal Pétain semble soulagé car ses prévisions se réalisent : avec maintenant deux ennemis, Londres et Moscou, l'Allemagne se détournera de la flotte et de l'Empire.

Avec *Barbarossa*, le Blitzkrieg qui a terrassé la France reprend donc à l'Est. Mais à présent, cette guerre est présentée comme une lutte implacable, une véritable « croisade » contre le bolchevisme. D'ailleurs, le nom de *Barbarossa* a été repris en l'honneur de Frédéric Ier Barberousse, empereur romain germanique mort en croisade au XIIe siècle. L'Europe perçoit dès lors différemment le conflit engagé par l'Allemagne, maintenant soutenue par de plus sûrs alliés. Dans le Paris fiévreux des mois de juin et juillet 1941, les collaborationnistes issus à la fois de la droite nationaliste et de la gauche parfois extrême considèrent que *Barbarossa* est leur chance. Ils ne la laisseront pas passer, ainsi qu'en témoignera Doriot : « *Pour nous, le 22 juin fut un jour comme celui où le navigateur, après une nuit de tempête, salue l'aube* ».

L'attaque allemande contre l'URSS désinhibe brutalement les partis collaborationnistes français. Leur durcissement progressif aboutira en 1943 à la rédaction d'un « plan de redressement national français », resté toutefois confidentiel. L'impulsion viendra de Déat, rejoint notamment par Darnand et le commissaire général de la Milice Noël de Tissot, futur officier français des Waffen-SS. Ce plan demandera notamment et assez logiquement qu'une lutte impitoyable soit livrée aux mouvements de résistance grâce à la formation d'un gouvernement national et socialiste en France.

## Le gouvernement français ne s'oppose pas à la constitution de la LVF

*« Des volontaires français se trouvant soit en zone non occupée, soit en zone occupée, manifestent l'intention de s'engager pour participer à la lutte européenne contre le communisme. Aucun disposition de la loi internationale ne s'opposant à ces engagements et cette initiative ne portant pas atteinte à l'unité française, le gouvernement ne saurait y faire objection. Il rappelle toutefois que ces projets ne peuvent se réaliser qu'après accord entre les intéressés et les autorités d'occupation ».*

(Communiqué du secrétariat de la présidence du conseil du 1er juillet 1941, publié dans la presse).




**C'est au camp d'instruction de Deba, dans l'ex-Pologne, que les volontaires de la LVF découvrent en septembre 1941 qu'ils devront combattre en uniforme feldgrau. Il serviront néanmoins sous le drapeau tricolore.**

**Dès novembre 1941, les deux premiers bataillons du régiment de la LVF sont engagés à 70 kilomètres de Moscou dans des conditions climatiques éprouvantes. Ils rempliront néanmoins leur mission militaire, quoique au prix de trop fortes pertes en hommes, en chevaux et en matériel du fait de leur impréparation.**

## Le thème de l'Europe menacée

Dès son déclenchement, l'opération *Barbarossa* est présentée comme une mesure préventive face à une attaque soviétique en préparation. L'on fera ainsi état de la mise en lignes de « *118 divisions d'infanterie, de 20 divisions de cavalerie et de 40 brigades motorisées soviétiques aux portes de l'Allemagne* » dès le 1er mai 1941 (*Toute l'Europe contre le bolchevisme*). La propagande allemande joue aussi sur le péril rouge, soulignant que l'URSS a contraint la Finlande à céder une partie de son territoire le 13 mars 1940, a mis la main sur la Roumanie, la Bessarabie et le nord de la Bucovine le 28 juin suivant, a occupé les Pays Baltes les 3 et 7 août. Ainsi, ce grignotage territorial apparaît-il comme une manœuvre visant à préparer l'attaque du Reich et donc de l'Europe de l'Ouest pour réaliser « *la révolution nationale communiste européenne* » (Jacques Doriot, *Réalités*).

**Suite aux coûteuses expériences du premier hiver, les bataillons puis à nouveau le régiment de la LVF seront à partir de 1942 et jusqu'en juin 1944 exclusivement, employés dans la lutte anti-partisans sur les arrières du groupe d'armées du centre. Un combat cruel, sans fin, peu valorisant. Ici, des éléments du Ier bataillon lors de l'opération « Greif » en août 1942.**



Partant, ce ne sont pas seulement la France ou l'Allemagne qui sont en danger, mais toute l'Europe. La guerre germano-soviétique devient une guerre européenne. Pour Doriot, l'Allemagne, matrice de la grande fédération européenne, se dresse courageusement face aux « *forces du mal* ».

Les vrais mobiles d'Adolf Hitler sont à chercher à la fois dans la politique wilhelmienne antérieure et dans les conceptions racistes propres au national-socialisme. Il n'est pas seulement question d'éradiquer le bolchevisme, l'ennemi « historique » du mouvement hitlérien. Il s'agit surtout d'appliquer la politique traditionnelle du *Lebensraum*, l'espace vital, en rééditant ce que les chevaliers teutoniques ont réalisé au Moyen Age, le *Drang nach Osten* ou poussée vers l'Est, mais cette fois au moyen d'une politique systématique d'élimination des Slaves considérés comme une race inférieure.

Le projet hitlérien de conquête à l'Est doit ainsi libérer des terres pour les livrer à de nouvelles colonies de peuplement germaniques. De ce fait, le concept de « guerre européenne » apparaît-il en partie comme un leurre.

Militairement, le Reich se fait fort de triompher de l'URSS dégénérée grâce au Blitzkrieg, présenté comme l'invention géniale du national-socialisme

**Affiche de propagande en faveur de la LVF. Sachant qu'à partir de 1942, le gouvernement français patronne son recrutement, l'accent est mis sur le fait qu'elle est l'émanation de la France, à défaut d'apparaître comme son corps expéditionnaire.**

offensif. Les premières victoires tendront en effet à prouver que la « *construction pourrie est en train de s'effondrer* » (Adolf Hitler).

Mais c'est le premier jour qu'est née chez les collaborationnistes français l'idée d'une participation militaire à cette « croisade ».



**Jacques Doriot sera le premier des chefs des partis et mouvements ayant créé la LVF en 1941 à partir lui-même vers le front de l'Est (seul Clémenti l'imitera). Il y fera trois séjours entre 1941 et 1944, comme sous-lieutenant puis lieutenant. Il en tirera un incontestable prestige dans le milieu collaborationniste.**

## La Légion des volontaires français contre le bolchevisme

Les 6 et 7 juillet 1941, Otto Abetz reçoit les responsables des partis collaborationnistes souhaitant s'associer à la « croisade contre le bolchevisme ». La LVF est créée le 6 juillet. Pour Pétain qui craint qu'un rapprochemet trop marqué avec l'Allemagne ne le brouille avec l'arbitre américain, c'est une carte supplémentaire dans son jeu face à Hitler. Pour le Führer, au départ réticent, la demande, présentée par les seuls partis collaborationnistes, va dans le sens de sa politique.

La LVF qui dépend de la Wehrmacht (*Französisches Infanterie-Regiment 638*) monte au feu à partir du 24 novembre 1941 mais est décimée par les combats autant que par les rigueurs de l'hiver.

En France, dans le nouveau gouvernement formé en 1942, le secrétaire d'Etat Jacques Benoist-Méchin vise à une plus grande implication de la France dans le conflit et non une simple association de volontaires.

Avec l'appui du président Laval mais sans accord véritable des autorités allemandes, il transforme la LVF en *Légion tricolore* le 22 juin 1942, dans le but d'absorber les unités combattant en Russie et avec l'idée de les faire intervenir militairement dans les colonies passées à la dissidence gaulliste. L'opération est néanmoins un échec et la *Légion tricolore* doit être dissoute le 28 décembre 1942, les militaires allemands ayant bien compris qu'elle visait à modifier les relations de vainqueur à vaincu. Dès lors, l'on en revient à la situation antérieure, qui aboutira en février 1943 à la reconnaissance d'utilité publique de la LVF *stricto sensu*. En quelques mois, la situation avait considérablement évolué à la suite des revers subis par l'Axe, tant sur le front de l'Est qu'en Afrique.

En 1941, les querelles intestines et les luttes de clans qui minaient la Légion en ont écœurés plus d'un. Maintenant, ils jugent dévalorisant le fait d'être cantonnés à la lutte contre les partisans sur les arrières des armées, quand la plupart des autres volontaires européens de l'armée allemande combattent sur le « grand front ».

Par suite, une nouvelle génération plus jeune, souhaitant rompre radicalement avec la France du passé, répondra favorablement à la grande campagne de recrutement de la Waffen-SS, présentée par la propagande à la fois comme une véritable armée « européenne » proprement politique et antibolchevique, et comme une chevalerie des temps modernes.

La Waffen-SS appellera ainsi tous ceux qui seront prêts à l'engagement absolu, à cette soif de « *prestige, d'héroïsme guerrier, à ce besoin romantique de s'épuiser, se détruire dans un élan non calculé, non mesuré, excessif, fatal* » (Drieu La Rochelle). ■

**Le 23 août 1942 à Guéret, Jacques Benoist-Méchin, secrétaire d'Etat auprès du chef du gouvernement et président du comité central de la Légion tricolore, passe en revue les premiers volontaires recrutés en zone libre et en AFN pour la nouvelle formation, qui englobe et remplace théoriquement la LVF. A sa droite, portant le sabre, le colonel Puaud, commandant les troupes, appelé à prendre deux ans plus tard la tête de la brigade puis division « *Charlemagne* ».**



# Retirer ses Germains à la France ?

## Les origines de l'enrôlement de Français dans les Waffen-SS en 1943

**Par Eric LEFEVRE**

**Préalablement à la décision du chancelier Hitler de créer une unité française des Waffen-SS au début de 1943, deux questions se sont posées aux plus hautes instances des SS. Dans quelle mesure la création d'une grande unité française sert-elle les intérêts des SS ? Quel est le pourcentage de Français de race germanique ?**

Col. E. L

**Outre les légionnaires de la LVF dont le régiment est intégré à l'armée de terre de la Wehrmacht, et avant que d'autres ne puissent s'enrôler dans les Waffen-SS, des Français ont revêtu l'uniforme allemand en s'engageant dans le NSKK-*Motorgruppe* Luftwaffe, formation auxiliaire de transport automobile (page de gauche), dans le NSKK-*Transportgruppe* Speer ou l'Organisation Todt, dans ce dernier cas en qualité de membres armés des *Schutzkommandos*, transmetteurs ou même instrumentistes (ci-contre).**

Col. E. L.

**LOI n° 428 du 22 juillet 1943 relative aux engagements volontaires dans les formations antibolchevistes.**

Le chef du Gouvernement,
Vu les actes constitutionnels n°s 12 et 12 *bis*;
Le conseil de cabinet entendu,

Décrète :

Art. 1er. — Les Français peuvent contracter un engagement volontaire pour combattre le bolchevisme hors du territoire dans les formations constituées par le gouvernement allemand (Waffen-S. S.) pour y être groupés dans une unité française.

Art. 2. — Ceux qui, appartenant à cette unité, combattront effectivement hors du territoire, bénéficieront des avantages prévus par les lois et règlements relatifs à la Légion des volontaires français contre le bolchevisme.

Art. 3. — Le présent décret sera publié au *Journal officiel* et exécuté comme loi de l'Etat.

Fait à Vichy, le 22 juillet 1943.

PIERRE LAVAL.

D.R

**Le texte de 1943 qui donne un statut légal aux ressortissants français engagés volontaires dans les Waffen-SS.**

La question est d'importance, dans la mesure où le SS-*Gruppenführer* Gottlob Berger, le directeur du SS-*Hauptamt* — direction chargée notamment du recrutement, de la formation physique et idéologique des Waffen-SS —, a reçu entre autres missions de drainer vers les Waffen-SS le maximum de volontaires de sang majoritairement nordique, quelle que soit leur nationalité. Une politique qui date de 1938, même si une direction germanique *(germanische Leitstelle)* constituée à cette fin ne sera adjointe au SS-HA qu'à la fin de 1940. C'est ainsi qu'à la date du 4 mai 1940 servent déjà à titre purement individuel dans les différentes formations des Waffen-SS des ressortissants français au nombre de… 8, sans compter 84 autres enrôlés en tant que *Volksdeutschen* — Allemands ethniques vivant hors d'Allemagne et ne possédant pas la nationalité allemande —, sans doute des Alsaciens-Lorrains. Amenés à lutter contre leurs compatriotes, ils ont évidemment rompu avec leur patrie.

## Des précurseurs placés sur un autre plan

Certes, dans le cadre de la « croisade antibolchevique » lancée en 1941, des Français combattent déjà sous l'uniforme allemand. En premier lieu les légionnaires de la *Légion des volontaires français contre le bolchevisme*, la LVF, association créée dès juillet 1941 pour recruter un régiment d'infanterie de l'armée de terre allemande, dont les deux bataillons combattent pour l'heure les partisans soviétiques sur les arrières du groupe d'armées du centre. Depuis l'été de 1942, le gouvernement français reconnaît officiellement leur existence et leur accorde certains avantages.

Depuis ce même été 1942 sont également recrutés des Français dans le *NSKK-Motorgruppe Luftwaffe*, formation hybride du train automobile constituée à partir de volontaires allemands, belges et néerlandais sous l'égide du corps automobile national-socialiste et travaillant pour le compte de la Luftwaffe dont ils portent l'uniforme gris-bleu. Deux compagnies de cette formation sont pour l'heure en Ukraine. Il apparaît qu'officiellement ou non, les mesures légales relatives à la LVF et à la Légion tricolore leur seront (tardivement ?) appliquées, même s'ils ne sont pas considérés comme des combattants *stricto sensu* et ne participent que dans une certaine mesure à la croisade antibolchevique. Ils seront en effet plus tard envoyés en Italie.

D'autres volontaires français se trouvent dans la même position mais sans rentrer dans le même cadre légal, qui s'engagent à présent dans l'*Organisation Todt* où des milliers de leurs compatriotes sont déjà employés comme travailleurs civils. Ils y revêtent un uniforme brun avec brassard rouge à croix gammée, recrutés soit comme transmetteurs, soit pour constituer

Col.

Une conférence de presse est réunie à Paris le 6 août 1943 pour annoncer la création d'une unité SS française. L'orateur, le SS-Frw.-*Untersturmführer* Rouleau, est un officier wallon affecté à l'*Ersatzkommando Frankreich der Waffen-SS*, dont le chef, le SS-*Hauptsurmführer* Sievers, est assis au bout de la table à droite. Les journalistes présents apprennent que 1 500 volontaires se sont déjà présentés à la visite médicale.




© Mémorial de Caen

des *Schutzkommandos* armés protégeant les camps de travail de l'OT, tant en URSS qu'en Europe.

D'autres encore vont être enrôlés et disséminés dans des unités de transport automobiles du *NSKK-Transportgruppe Speer* (la « NSKK-Todt ») ou de la *Legion Speer*, quand ce n'est pas dans la police des chantiers de la *Kriegsmarine* sur la côte Atlantique. Une énumération non limitative... Peut-on y ajouter les trop nombreux Français qui travaillent en permanence pour le Sipo/SD ou l'*Abwehr* ?

Nombre de légionnaires de la LVF démobilisés ou réformés servent déjà dans ces diverses formations.

## Pour un Doriot, pas question d'une germanisation !

Quel intérêt pour le SS-HA de recruter des Français, comme d'ailleurs des étrangers en général en dehors des éléments germaniques ? Il est double. D'abord, comme Berger l'écrira le 8 février 1944 avec un aussi odieux qu'ahurissant cynisme au SS-*Gruppenführer* Carl Oberg, com-

La plus célèbre, sans doute, des affiches apposées en 1943 dans le cadre de la propagande pour le recrutement de Waffen-SS en France. Comme la plupart, elle est l'œuvre d'Ottomar Anton, l'artiste de prédilection du SS-Hauptamt à partir de 1941. Une propagande esthétiquement séduisante, sans conteste. Il est bien alors question de recruter une division entière, projet qui sera abandonné dès octobre.

mandant supérieur des SS et de la police allemande en France occupée *(HSSPF)*, du fait que « *pour tout étranger qui tombe, il y a une mère allemande de moins qui pleure* ». Ensuite, parce que le même Berger a également reçu mission de grossir les effectifs des Waffen-SS par n'importe quel moyen, de façon à ce qu'un jour ils puissent remplacer la Wehrmacht, notamment en élargissant le recrutement des volontaires étrangers réunis en formations homogènes avec un statut particulier. Ainsi, il est maintenant en passe de s'étendre à des volontaires estoniens, lettons, ukrainiens de Galicie et même bosniaques musulmans qui n'ont rien de germanique.

Mais qu'en est-il des Germains en France ? Léon Degrelle, dont la Légion Wallonie sera définitivement versée dans les Waffen-SS à dater de juin 1943, n'a t-il pas réussi à faire admettre que les Wallons francophones étaient des « Germains de langue française » ? D'autres Français encore, au moins 300 avant l'été de 1944, parviendront à les rejoindre.

De ce qui émerge de l'iceberg des sources écrites, il ressort que le SS-HA considère la France comme globalement latine, avec cependant une composante de race germanique, notamment dans le Nord et le Pas-de-Calais, qu'il lui importe de rameuter. D'ailleurs, quelques nouveaux isolés se sont engagés directement dans les Waffen-SS dès 1942, arguant de leur qualité de Flamands.

En mars 1943, l'ambassadeur Otto Abetz — ministre d'Allemagne nommé auprès du gouverneur militaire allemand à Paris — alors en disgrâce à Berlin, est contacté par la *Germanische Leitstelle* du SS-HA, qui l'informe de la décision de Hitler de mettre sur pied un régiment de volontaires SS français, déjà baptisé « Charlemagne », comme un article de journal flamand de l'époque nous l'indique (et non celui de « *Karl der Große* », porté de mars à octobre 1943 par la division SS *Frundsberg*). Ainsi, contrairement à la LVF dont la création fut en 1941 demandée par les Français, l'initiative vient cette fois des Allemands eux-mêmes. Abetz renvoie ses interlocuteurs sur les Affaires étrangères, en précisant que si dans le traité de paix non encore signé avec la France, des territoires français qui « *contiennent encore de la race germanique* » sont rattachés au Reich, ce régiment pourrait être un point de départ efficace ! Un aveu révélateur…

Dans un télégramme du 19 mars, le conseiller Ernst Achenbach, de l'ambassade d'Allemagne à Paris, fait savoir qu'en France, le SS-Gruf. Oberg a déjà pris contact avec Joseph Darnand, le secrétaire général




**Le premier contingent de volontaires réuni à la suite de l'officialisation du recrutement quitte Paris à la gare de l'Est à la mi-août 1943. Comme les suivants, il comprend une forte majorité d'éléments très jeunes, dont les deux tiers ont adhéré à une formation politique collaborationniste. Leur destination est le camp d'instruction SS de Cernay, en Alsace, où ils seront habillés.**

Cette autre affiche de 1943, moins percutante sans doute, en appelle quant à elle à la croisade contre le bolchevisme, sans le préciser expressément. Pour ne pas poser la Waffen-SS en rivale directe de la LVF ?



de la Milice française, et avec Jacques Doriot, le chef du PPF, pour discuter du projet. Seul le second se déclare prêt à s'engager dans l'affaire, sauf s'il s'agit du processus de germanisation qu'il soupçonne. De son côté, l'ambassade a pressenti Paul Marion, le secrétaire d'Etat à l'Information, et l'ambassadeur Fernand de Brinon, secrétaire d'Etat auprès du chef du gouvernement et président du comité central de la LVF. Ces deux derniers n'envisagent favorablement le projet que s'il est lié à la France et s'insère dans le cadre de la lutte antibolchevique sur le front de l'Est. C'est-à-dire si le gouvernement français peut exercer sur le recrutement du futur régiment le même contrôle que sur la LVF — reconnue d'utilité publique depuis le mois de février —, ce régiment apparaissant seulement comme un complément d'élite de celle-ci. En effet, la concurrence inévitablement créée risque d'être néfaste aux deux formations. L'ambassade en est bien persuadée, mais Oberg se retranche derrière l'ordre qu'il a reçu et n'entend pas en sortir. Les choses iront dont assez lentement.

Pourtant, il semblerait que le recrutement ait officieusement commencé en France dès mars. En outre, se trouvent déjà réunis en Alsace au printemps de 1943 quelques dizaines de volontaires français du NSKK-*Motorgruppe* Luftwaffe ayant réussi à se dégager, sinon à déserter pour s'engager dans les Waffen-SS. Ils ont préalablement été dirigés sur l'école préparatoire SS de Schoten, en Flandre belge.

## Un même statut légal pour les légionnaires de la LVF et les Waffen-SS

Un télégramme du 20 juin du consul général Rudolf Schleier, le remplaçant d'Abetz à Paris, nous informe que le projet de constituer un régiment s'est maintenant considérablement affermi (il n'est plus question alors du nom de « Charlemagne »). L'ambassade et les SS se sont enfin accordés. Comme prévu, le président Laval accepte d'encourager le recrutement et d'assimiler les Waffen-SS français aux volontaires de la LVF, à condition que la nouvelle formation, pourtant *de facto* bien distincte, ne soit recrutée que dans l'optique de la lutte antibolchevique et qu'elle constitue une unité purement française au sein des Waffen-SS, de la même façon que le régiment de la LVF constitue une unité française au sein de l'armée de terre allemande. Il est dorénavant prévu — une grande nouveauté — d'étendre le recrutement aux stalags et aux camps de travailleurs français en Allemagne. Le 28 juin à Berlin, de Brinon discute même avec le ministre von Ribbentrop de la pos-




**L'un des premiers « conseils de révision » qui se tiennent en août 1943 à Paris, square du Bois-de-Boulogne. Il ne faut pas nier que l'entreprise rencontre d'entrée un certain succès. Des jeunes gens affluent, mais, comme dans la LVF, un sur deux seulement sera accepté.**

sibilité de créer une ou deux divisions françaises des Waffen-SS ! Déjà fonctionne à Paris un organe de recrutement particulier, dit *Ersatzkommando Frankreich der Waffen-SS*, installé avenue du Recteur-Poincaré, sur le 16e. L'affaire monte singulièrement en puissance.

Et le 23 juillet paraît au *Journal officiel* un décret (loi n° 428) daté de la veille et signé Pierre Laval, qui autorise les ressortissants français à s'engager dans les SS, mais — c'est clairement précisé — uniquement pour combattre le bolchevisme comme la LVF, la même loi faisant bénéficier les volontaires des mêmes avantages légaux que celle-ci. Légionnaires et Waffen-SS français ont donc au regard de la loi française le même statut légal. Certains reprocheront au président Laval d'avoir ainsi compromis la carte de la LVF jugée essentielle dans le jeu de la collaboration si l'on veut de sortir de la condition de vaincu, ne serait-ce qu'en compromettant son recrutement déjà difficile, comme on pouvait le craindre.

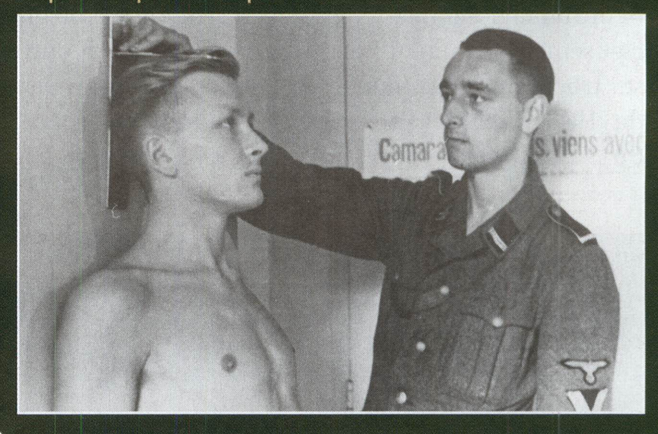
D'un autre côté, les plus « ultras » des collaborationnistes souhaiteraient déjà que les futurs Waffen-SS français soient engagés en France même contre les « terroristes ».

## Seuls 48 % des candidats racialement aptes à devenir des Waffen-SS

Une enquête effectuée à Paris en novembre 1943 par les services du RuSHA-SS* auprès de 157 Français candidats à l'enrôlement dans les Waffen-SS révèle que 48 % d'entre eux seulement sont « SS-*taugliche* », c'est-à-dire apte à être admis dans les Waffen-SS sur le plan racial selon les critères applicables aux Allemands. En effet, guère plus de 38 % d'entre eux sont considérés comme de type nordique prédominant ! Chez les autres prédomine la race méditerranéenne (37 %), dinarique (14 %), alpine (12 %) ou même non européenne (9 %). Quant à leur origine régionale, par exemple, 37 % proviennent de Paris et de l'Ile-de-France — ils seront toujours les plus nombreux — et 14,5 % d'Auvergne. 54 % ont entre 17 et 20 ans, 78 % sont catholiques, 62 % sont inscrits à un mouvement politique (dont 20 % au PPF et 10 % à la Milice). 58 %, enfin, sont des travailleurs manuels ou des manœuvres et seulement 25 % des étudiants… Les Waffen-SS n'attirent donc pas prioritairement une jeunesse intellectuelle.

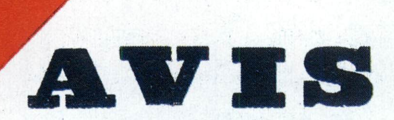
* Rasse- und Siedlungs-Hauptamt-SS, la direction des questions raciales et de peuplement des SS.

Durant l'été 1943, square du Bois-de-Boulogne à Paris, chaque volontaire est examiné tant sur le plan de l'aptitude physique que sur le plan racial et fait l'objet d'une fiche détaillée.



## L'on envisage à présent de constituer une division

Le 6 août enfin est organisée à Paris une conférence de presse lors de laquelle le SS-*Untersturmführer* Fernand Rouleau, un officier wallon affecté à l'*Ersatzkommando*, annonce que 1 500 volontaires se sont déjà manifestés. Le 2 000e candidat se présentera le 12 août. D'entrée, la sélection s'avère aussi sévère que pour la LVF. Au mieux, un homme sur deux est pris. Une grosse campagne de propagande est lancée, notamment à base



**AVIS**

**Extrait de la LOI 428 du 22 Juillet 1943**

**ARTICLE Ier** - Les Français peuvent contracter un engagement volontaire pour combattre le bolchevisme hors du territoire dans les formations constituées par le Gouvernement allemand

**"WAFFEN SS"**

pour y être groupés dans une unité française.

**ARTICLE 2** - Ceux qui, appartenant à cette unité, combattront effectivement hors du territoire, bénéficieront des avantages prévus par les lois et règlements relatifs à la Légion des Volontaires français contre le bolchevisme.

*Conditions très avantageuses.*

*Départ immédiat ou différé.*

**BUREAUX DE RECRUTEMENT :**

LILLE - 14, rue Faidherbe ;
LENS - 36, rue de la Paix ;
DOUAI - 9, rue de Bellain ;
ROUBAIX - 3, Grand'Rue ;
TOURCOING - Grand'Place (Chantecler) ;
CALAIS - 3, Boulevard de La Fayette ;
BRUAY-EN-ARTOIS - 125, rue de la République.

DR

Sans doute la seule affiche de propagande en faveur de l'unité SS française barrée de tricolore ! Parce qu'elle concerne uniquement les volontaires du département du Nord, jusqu'alors incités à rejoindre les unités des Waffen-SS flamandes ? C'est en effet la survivance dans ces régions d'une population considérée par les services de Himmler comme encore globalement germanique qui les incitèrent à recruter un régiment français.

La carte postale de propagande, reprise en affiche, fait pour sa part appel à la fibre patriotique.



d'affiches fracassantes qui font pour l'heure état de la création d'une division entière.

Le premier « conseil de révision » (sic) se tient à Paris le 13 août, square du Bois-de-Boulogne, toujours sur le 16e arrondissement. Les suivants se tiendront à peu près toutes les semaines, à partir de la mi-novembre et jusqu'à la fin avenue Victor-Hugo. Une fois reconnus aptes, les volontaires sont regroupés dans la caserne de Clignancourt, boulevard Ney.

Peuvent s'engager les volontaires âgés de 17 à 40 ans, du moins quand ils ne détiennent aucun grade dans l'armée française. La taille minimum est d'abord fixée à 1,65 m, puis ramenée à 1,62 m et même 1,60 m. Il faut ne pas avoir encouru de condamnation infamante. D'ailleurs est exigé un extrait de casier judiciaire. Comme il n'existe pas d'organes français chargés du recrutement — lequel est assuré hors de Paris par les antennes régionales de la police allemande *(Kommandos der Ordnungspolizei)* dépendant du HSSPF et en Allemagne même par les bureaux de recrutement des SS — c'est le cabinet du président du comité central de la LVF qui demande ces extraits aux préfets. Il est manifeste que cette absence d'infrastructure nationale spécifique reflète la volonté délibérée du SS-HA de contrôler entièrement l'opération sans se soucier des exigences françaises, comme il entendait le faire initialement !

Si l'on en croit les brochures de propagande, les volontaires doivent également démontrer leur « aryanité », autrement dit, dans la terminologie de l'époque, ne pas être juif. Si sont autrement admis des sujets représentant toutes les composantes de l'ethnie française, chaque volontaire fait néanmoins l'objet d'une fiche raciale différenciatrice. Sont seulement écartés les sujets de couleur ou même métissés, pour leur part acceptés dans la LVF (seront toutefois acceptés quelques Maghrébins, sans doute kabyles). En fait, cet aspect des choses passe nettement au-dessus de la tête des candidats !

Qui sont, d'ailleurs, ces jeunes gens déjà majoritairement politisés qui viennent s'engager ? Leurs motivations sont évidemment difficiles à cerner, même et surtout pour eux-mêmes. Le romantisme joue manifestement, autant que le souci de valorisation. Dans les brochures de propagande reviennent sans cesse les mots *Europe* et *Jeunesse*. La Waffen-SS y est présentée, ainsi que dans la presse, avant tout comme une élite guerrière, mais aussi comme « *la grande famille des jeunes combattants de la nouvelle Europe* ». Le SS-Ustuf. Rouleau a déclaré le 7 août qu'elle constituait « *une communauté indissoluble de la jeunesse européenne luttant pour le maintien de ses valeurs culturelles et de sa civilisation* »... Joseph Darnand écrira même en février 1944 que « *L'esprit SS n'est plus allemand : c'est la nouvelle âme commune des jeunesses européennes* ». Ceux qui croient en cette Europe diront même que s'engager dans les Waffen-SS, « *c'est laver le pêché originel de la défaite de 1940 !* ».

La campagne de propagande entreprise n'évoque évidemment pas les véritables dessous de l'entreprise.

**Le camp de Sennheim (Cernay, dans le Haut-Rhin) est un ancien institut médico-pédagogique reconverti en 1940 en SS-Ausbildungslager ! De l'été de 1943 à celui de 1944, tous les volontaires français des Waffen-SS y séjourneront.**

## Le SS-Ausbildungslager de Cernay : comment on devient l'homme de son uniforme

Sauf erreur, le premier contingent est parti de Paris à la mi-août. Autre fait révélateur, les volontaires français ne sont pas dirigés sur quelque terrain de manœuvres ou camp ordinaire pour recevoir une instruction purement militaire, mais sur le *SS-Ausbildungslager* de Cernay, germanisé en Sennheim, dans le Haut-Rhin. Rappelons que les deux départements alsaciens et la Moselle furent en 1940 rattachés au Reich grand-allemand en tant que « *territoires placés sous administration civile allemande* » et non annexés. Leurs habitants furent néanmoins assimilés à des Allemands quant à leurs droits et à leurs devoirs, tout en restant *de jure* des Français. Un choix géographique que l'on suppose quand même dur à accepter pour les plus nationalistes des volontaires ! Initialement, la presse parlera par exemple d'« *un camp d'instruction de l'Allemagne du Sud* » (*Le Cri du Peuple* du 31 août 1943). En outre, le camp est installé dans l'ex-institut médico-pédagogique de Saint-André, ce qui provoque les lazzis qu'on imagine ! Tous les nouveaux engagés y passeront jusqu'en septembre 1944 (le camp, qui abrite également le 28e *Schiffstammabteilung* — l'équivalent d'un centre de formation maritime —, accueillera en 1944 les volontaires français de la *Kriegsmarine*).

Fait important, ce « camp d'instruction » ne dépend pas du *SS-Führungshauptamt*, la direction purement militaire des Waffen-SS, mais bien de la *Germanische Leitstelle* du SS-HA. Créé à la fin de 1940, il a pour but premier de fournir une instruction sportive, politique, militaire et raciale aux volontaires SS germaniques — c'est-à-dire flamands, néerlandais, norvégiens, danois, ou autres — tout en les sélectionnant peu à peu. Un choix lui aussi révélateur du premier objectif du SS-HA quant aux Français...

Les arrivants y retrouvent les premiers enrôlés, généralement passés par la SS-*Vorschule* de Schoten et réunis dans la 1re compagnie d'instruction du SS-*Obersturmführer* Martin Laue, à encadrement entièrement allemand ou « germanique ». Leur nombre augmentant au fil des mois, ils seront répartis dans la plupart des autres, y compris celles qui occupent l'annexe de Willer-sur-Thur rebaptisé Weiler.

La discipline est au vrai très dure. Les commandements sont en allemand, tout comme les chants. Pas de pratique religieuse ! Les cours idéologiques, plus ou moins ceux des autres SS, exaltent la race germanique et le national-socialisme.

Il ne faut pas le nier, une large proportion des jeunes volontaires réagissent positivement à cette prise en main. D'autant que toute liberté leur est donnée de partir tant qu'ils n'auront pas prêté l'obligatoire serment de fidélité au Führer, qui intervient en général quelques semaines après l'arrivée. Certains, sans rejeter totalement la France, ne reconnaissent plus ses autorités, c'est malheureusement certain, et se considèrent maintenant comme des soldats de Hitler. Ils ne seraient jamais engagés dans la LVF (où l'on trouve pourtant nombre de volontaires réagissant plus comme des membres de la Wehrmacht francophones que comme des Français !).

Napoléon n'écrivait-il pas que l'on devient l'homme de son uniforme ? ■

**Le SS-Freiwilliger François A..., 22 ans, issu du NSKK-Motorgruppe Luftwaffe, a sans doute déjà été habillé à la SS-Vorschule de Schoten. Est-il maintenant chargé de convoyer les recrues sur Cernay ? Présentant des caractéristiques physiques conformes aux exigences souhaitables, il a été choisi pour être immortalisé à Paris sous les plis du drapeau noir.**



Col. E. L.

# La brigade d'assaut SS française

## La formation de l'unité en Bohème

**Le nombre de candidats s'avérant insuffisant, le projet chimérique de constituer une division entière a été rapidement abandonné. Sur ordre du Führer, le SS-Führungshauptamt a décidé le 16 septembre 1943 de ramener la future unité de campagne à un simple régiment d'infanterie, dit *französisches SS-Freiwilligen-Grenadier-Regiment*.**

**Par Eric LEFEVRE**

A partir d'octobre 1943, suite aux accords conclus entre Josef Darnand et le SS-Ogruf. Oberg, des miliciens commencent de s'engager dans les Waffen-SS. Le 30, à la caserne de Clignancourt à Paris, où se rassemblent les volontaires avant chaque départ vers le camp de Cernay, plusieurs francs-gardes permanents de la Milice en uniforme bleu foncé sont sur les rangs, en même temps qu'un SK-Mann français qui quitte l'Organisation Todt pour les Waffen-SS.

Cette affiche ne fait plus référence à la France mais à une Europe supranationale, en pratique allemande, « sous le signe SS » assimilé pour la circonstance à la croix qui à permis de vaincre à l'empereur romain Constantin le Grand !

D.R.

La sélection des volontaires opérée depuis le mois d'août 1943, tant lors des conseils de révision à Paris qu'au camp d'instruction SS de Sennheim, est telle que de source sûre, environ 800 Français seulement se trouvent au camp le 30 septembre. Jacques Doriot, le chef du PPF, contraint de participer à l'opération malgré ses réticences initiales (voir au chapitre précédent), tente à présent de noyauter les compagnies d'instruction, comme son parti a si bien réussi à le faire au sein du régiment de la LVF, où il sert d'ailleurs lui-même comme lieutenant.

Mais une autre influence, tout aussi sinon plus marquante, quoiqu'un peu forcée, ne tarde pas à se manifester : celle de la Milice française. A l'été de 1943, manquant généralement d'homogénéité, elle doit faire face à une crise si grave que son secrétaire général en personne, Joseph Darnand, a présenté sa démission le 14 juillet, refusée par le Maréchal. Nombre de miliciens l'imitent. Cette crise résulte de l'impossibilité pour le mouvement d'exercer une action politique — sa mission première — par manque de moyens, d'une part par suite de la passivité de l'administration française, de l'autre à cause du refus allemand de lui permettre de s'implanter en zone nord — ex-zone occupée — et de constituer des formations de francs-gardes armés. Sa participation au maintien de l'ordre était pourtant prévue par ses statuts. Il lui est ainsi impossible d'obtenir le déblocage des armes, matériels et équipements militaires français nécessaires. Pour tout dire, l'occupant se méfie de cette Milice reconnue d'utilité publique par le gouvernement. Ces nationalistes sont

Dans la même caserne, à l'occasion d'un départ précédent, un autre SK-Mann français de l'Org.Todt brandit une valise aux inscriptions sans équivoque ! Au-delà de la simple provocation, elles révèlent que pour certains, un large pas est franchi, le chancelier du Reich tendant pour eux à remplacer le Maréchal comme chef d'Etat.




Col. E.L.


Col. E. L.

Le 5 janvier 1944, à l'issue de la première mais tumultueuse permission des volontaires français dans leurs foyers, Joseph Darnand, secrétaire général de la Milice française et depuis quelques jours secrétaire général au Maintien de l'Ordre, est venu saluer ses miliciens engagés dans les Waffen-SS, notamment les élèves-officiers qui partiront bientôt pour la SS-Junkerschule de Tölz. De gauche à droite : Henri Fenet, qui commandera la 3e compagnie de la *Sturmbrigade* en Galicie et le bataillon d'assaut de la « *Charlemagne* » à Berlin en 1945 ; Jacques de L... ; Jean Artus, qui sera tué le 26 février 1945 en Poméranie ; enfin Noël de Tissot, ancien commissaire général de la Milice et collaborateur le plus influent de Darnand, qui commandera la 1re compagnie en Galicie et y disparaîtra le 20 août.

certes majoritairement partisans d'une collaboration raisonnée avec l'Allemagne, mais en la tenant plus pour un modèle que pour un guide. Ce n'est pas vraiment ce que souhaite l'Allemagne ! Du point de vue allemand, la Milice ne saurait donc être soutenue, à moins d'aligner sa position sur celle des partis collaborationnistes, trop divisés pour jamais régner.

## Darnand soumis à un chantage

C'est donc à un véritable chantage que vont être soumis Darnand et ses principaux collaborateurs, lors de discrets entretiens organisés à Paris au mois d'août avec les services du SS-Gruf. Oberg, missionné par le SS-HA. Oberg, qui vise alors à exercer le « contrôle » de la Milice — au sens des conventions d'armistice — à la place de la commission de Wiesbaden, se fait fort de mettre un terme à la suspicion dont la Milice est l'objet, si elle participe activement au recrutement et à la propagande en faveur de la future unité française des Waffen-SS. Il n'oublie pas que Darnand, déjà membre du comité central de la LVF, a refusé de s'associer à l'opération en début d'année. C'est donc une façon de le « mouiller », lui et sa Milice, et aussi de pousser un peu un recrutement insuffisant.

Pour donner l'exemple, Darnand s'engage lui-même. Après avoir prêté serment à l'ambassade, il est nommé *SS-Frw.-Obersturmführer*, l'équivalent du grade de lieutenant qu'il détient dans l'armée française — ce n'est qu'en 1944 qu'il sera promu *Hauptsturmführer* (capitaine) avec rang du 15 octobre, puis *Sturmbannführer* (chef de bataillon) avec rang du 1er novembre. Considérant sa position en France, il est entendu qu'il ne sera pas appelé, sachant néanmoins


Col. E. L.

Parvenus au SS-*Ausbildungslager* de Cernay, en Alsace, tous les candidats acceptés à Paris revêtent l'uniforme *feldgrau* des Waffen-SS. Ici, le SS-*Oberführer* Ernst Fick, *Kommandeur* du camp, s'entretient avec les volontaires. Face à lui, le SS-*Freiwilliger* Jehan P..., engagé à 16 ans dès juillet 1943, sans nul doute en trichant sur son âge. C'est loin d'être un cas unique.

## Les correspondants de guerre SS français

A la fin de 1943 sont recrutés à Sennheim une dizaine de correspondants de guerre *(SS-Kriegsberichter)*, s'ajoutant à d'autres qui ont déjà été enrôlés à Paris même. Affectés à la SS-Standarte « Kurt Eggers » et rattachés à diverses divisions, ils effectueront leurs reportages sur tous les fronts, tant à l'Est qu'à l'Ouest, et même en Normandie en juin-juillet 1944. Deux d'entre eux accompagneront le Ier bataillon de la *Sturmbrigade* française en Galicie, le SS-Frw.Ustuf. Lemarquer (tué au combat le 22 août) et le reporter photographe Pierre B.



Col. E. L.

**En Normandie, en juin 1944, le SS-Kriegsberichter français Gérald De Baecker, temporairement rattaché à la SS-Panzerdivision « Hitlerjugend », interroge les premiers Canadiens de la 3rd Inf.-Div. faits prisonniers après le débarquement. Ancien correspondant de guerre de la LVF, il en a conservé l'écusson sur la manche. Les « SS-PK » français, recrutés à Paris ou à Cernay, sont dirigés sur tous les fronts — à l'Ouest, en Italie ou à l'Est — mais toujours pour effectuer leurs reportages au sein d'unités SS.**

qu'il peut l'être à tout moment. C'est une façon de le tenir. D'ailleurs, il fuit dès lors en avant et cosigne en septembre le fameux *Plan de redressement national français* adressé par plusieurs chefs collaborationnistes aux dirigeants du Reich en vue de rapprocher plus étroitement la France et l'Allemagne.

Quatorze chefs de la Milice vont quant à eux partir pour Sennheim le 18 octobre. Et pas des moindres ! D'abord les deux principaux collaborateurs de Darnand, Noël de Tissot, commissaire général du mouvement et Pierre Cance, son délégué général. Les accompagnent plusieurs chefs départementaux, tels le Dr Bonnefoy (Vaucluse), Pouget (Lozère), de L… (Allier), Fenet (Ain), Massot (Var)… 200 à 300 francs-gardes, engagés pour un an, les rejoindront au cours des mois suivants.

Mais cette collusion avec les SS sera mal acceptée par une partie des autres miliciens et entraînera de nouvelles défections.

Partant, l'effectif des volontaires français présents à Sennheim avoisine les 1 000 hommes le 30 octobre. Sachant que tous les volontaires détenant un grade dans l'armée française le perdent en s'engageant, mais étant entendu que l'encadrement de la future unité sera entièrement français — comme celui du régiment de la LVF — sont organisés des cours d'élèves-officiers et d'élèves sous-officiers. Les miliciens, qualitativement meilleurs que la moyenne des engagés, y sont nombreux. Il apparaît déjà qu'ils assureront l'essentiel de l'encadrement du régiment.

Le futur corps de troupes change d'ailleurs encore deux fois de dénomination à l'automne, devenant en octobre 8e *Franz. SS-Freiwilligen-Regiment* et en novembre, *Franz. SS-Freiwilligen-Regiment 57*.

A la mi-novembre, Darnand se rend lui-même en Allemagne. Il visite la SS-Junkerschule de Tölz, le terrain de manœuvres SS de Beneschau, en Bohême, et rencontre à Berlin le directeur du SS-Hauptamt, le SS-Ogruf. Berger. Il passe aussi, quoique rapidement, par le camp de Sennheim.

## Une première permission agitée

En décembre enfin, les six ou sept compagnies d'instruction française du camp cessent temporairement toute activité, afin de faire bénéficier les volontaires d'une première permission de 21 jours en France. Très échauffés, les 900 volontaires français passent une permission singulièrement agitée ! Au retour à la gare de l'Est à Paris au début de janvier 1944, plusieurs

Col. E. L.




**Les deux brochures de propagande les plus largement distribuées en 1943-44. Précisons que ce n'est pas le portrait d'un Français qui a été choisi pour illustrer la couverture de la brochure rouge — il servira également pour une affiche — mais celui d'un volontaire danois du SS-*Infanterie-Regiment « Nordland »*, Karl-Peter Köppen.**

centaines ne répondent pas à l'appel. Quelques-uns ont déserté. Les autres sont emprisonnés pour s'être livrés à diverses exactions ; ils seront soit renvoyés dans leurs foyers, soit — pour la plupart — ramenés à Cernay et regroupés dans la 3e compagnie d'instruction à Weiler.

Revenue au camp, la troupe se retrempe dans le bain d'une instruction qui ne semble jamais finir. Du fait du manque de cadres aux normes SS disponibles, il n'est toujours pas question de former l'unité combattante. C'est seulement le 10 janvier que 26 officiers et élèves-officiers français commencent de suivre à la SS-Junkerschule de Tölz, en haute Bavière, un cours spécial de sept semaines. C'est l'une des écoles qui forment les officiers d'active des Waffen-SS. Toutefois, le cours que les élèves français y suivent, très bref, n'a pour but que de confirmer les grades que la plupart d'entre eux détiennent dans l'armée française. Dans l'ensemble, ils les retrouveront, certains étant même nommés au grade supérieur. Notons seulement la promotion fulgurante au grade de SS-Frw.-Ostuf. (lieutenant) de Noël de Tissot, simple maréchal des logis de l'armée française, et celle d'élèves n'ayant jamais porté les armes au grade de *SS-Frw.-Standarten-Oberjunker* (aspirant). En janvier également, 200 élèves sous-officiers sont dirigés sur la SS-*Unterführerschule* de Posen-Treskau, dans l'ancienne Posnanie, où ils resteront un mois.

Quelques volontaires sont déjà décédés à Sennheim de maladie ou d'accident. Le plus grave se produit le 10 février, quand onze Français de la 3e compagnie d'instruction sont tués par l'explosion d'un wagon de munitions qu'ils déchargeaient. En février encore, une cinquantaine de volontaires sont désignés pour suivre un cours spécial au *Sonderverband zbV Friedenthal* commandé par le célèbre SS-Stubaf. Otto Skorzeny. L'on n'en connaît pas les suites…

## Les Waffen-SS français transformés en artilleurs !

Vers la même période, en décidant que leur futur corps de troupes sera un régiment d'artillerie motorisé à trois groupes de batteries de 150 et une batterie d'observation, le *schweres SS-Frw.-Artillerie-Regiment.(mot.) 500 (franz.)* — qui reçoit même des secteurs postaux — le *Reichsführer* SS joue aux volontaires ce qu'ils considèrent comme un fort mauvais tour ! Par suite, les élèves-sous-officiers sortant de Posen-Treskau rejoignent le 1er mars l'école d'artillerie SS de Beneschau, sur le vaste terrain de manœuvres SS rebaptisé « Böhmen », où ils s'instruisent sur des matériels russes de 152 mm de prise. Cette décision n'est rapportée qu'à la mi-mars.

Dès lors, les officiers et aspirants issus de Tölz et les élèves-sous-officiers en stage à Beneschau, gagnent Networschitz tout proche. Le 1er avril, un millier

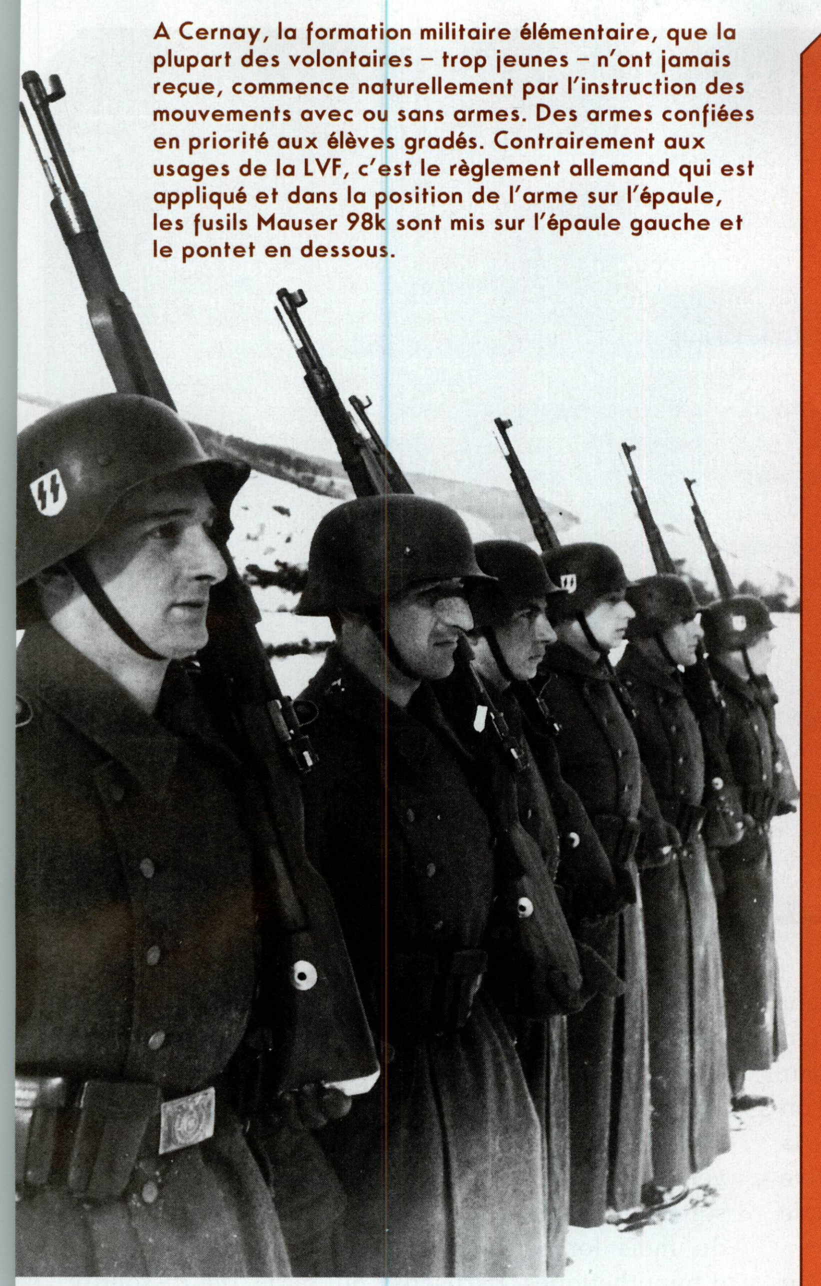


Au camp de Cernay, les exercices physiques constituent un facteur de sélection déterminant, aussi important que l'éducation militaire. Ils donnent lieu à des compétitions. En ce mois de février 1944, quand tous les spectateurs portent la capote *feldgrau*, les concurrents doivent rester en maillot !

L'attribut brodé réglementaire destiné aux maillots d'éducation physique et survêtements des Waffen-SS.

Col.

**A Cernay, la formation militaire élémentaire, que la plupart des volontaires – trop jeunes – n'ont jamais reçue, commence naturellement par l'instruction des mouvements avec ou sans armes. Des armes confiées en priorité aux élèves gradés. Contrairement aux usages de la LVF, c'est le règlement allemand qui est appliqué et dans la position de l'arme sur l'épaule, les fusils Mauser 98k sont mis sur l'épaule gauche et le pontet en dessous.**



d'hommes de troupe définitivement aptes quittent Sennheim et Weiler, où continuent d'être instruits et triés les nouveaux volontaires qui ne cessent de s'engager. Ils rallient Networschitz afin de constituer la *Französische SS-Freiwlligen-Sturmbrigade*, dénomination définitive de la formation combattante, l'équivalent d'un régiment d'infanterie motorisé (elle aurait plus tard retrouvé le n° 8) ; ajoutons que la désignation *Sturmbrigade « Frankreich »*, voire *brigade d'assaut SS « France »*, ne fut jamais officielle. Le plus élevé en grade des officiers passé par Tölz, le SS-Frw.-Stubaf. Gamory-Dubourdeau, en reçoit le commandement. En fait, seul le I^er^ bataillon est formé, confié au SS-Frw.-Hstuf. Cance. Il comprend un état-major, une compagnie de commandement, quatre compagnies de fusiliers-voltigeurs dites de grenadiers motorisés et une 5^e^ compagnie d'accompagnement dite lourde. Une 6^e^ compagnie de DCA est prévue, constituée à partir de la 3^e^ compagnie d'instruction. Faute de moyens idoines sur place, l'unité est dirigée sur le régiment SS d'instruction et de dépôt de la Flak de Munich. Participant à la défense aérienne de la ville et de la caserne qui l'abrite, elle y restera jusqu'au 28 juillet.

## Le SS-Frw.-Obersturmbannführer Paul Gamory-Dubourdeau

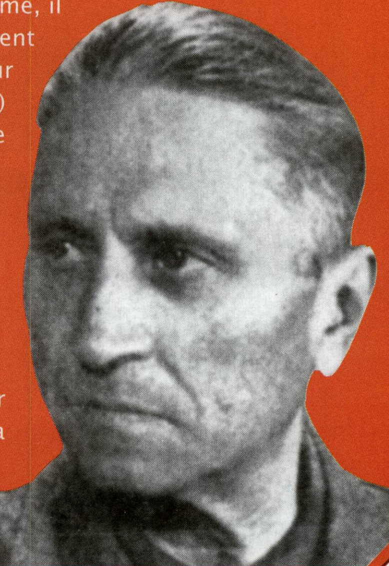
Le plus élevé en grade des officiers français dirigés en janvier 1944 sur l'école de Tölz détient depuis 1940 le grade d'intendant militaire de 2^e^ classe, mis sur le rang de celui de lieutenant-colonel. Mais il a auparavant fait une longue carrière dans l'infanterie métropolitaine puis coloniale, arme dans laquelle il a pris sa retraite en 1929 avec le grade de chef de bataillon, titulaire de quatre citations, passant seulement alors dans le cadre auxiliaire de l'intendance.

Né le 29 janvier 1885 dans le Léon, il amorce cette carrière militaire en 1902 en s'engageant au 2^e^ Etranger. Il servira notamment au Sahara. Admis à Saint-Maixent en 1910 comme sergent, il en sort sous-lieutenant de marsouins l'année suivante. Après avoir servi de nouveau au Sahara, puis au Soudan et au Tchad dans des unités méharistes, il fait campagne en France de 1916 à 1918 dans les tirailleurs sénégalais. Il séjournera ensuite de nouveau plusieurs fois au Sahara.

Installé en 1932 à Casablanca, il devient en 1937 secrétaire fédéral adjoint de la fédération du Maroc occidental du PPF. Rappelé au service en 1939-40 comme chef du service des transports des étapes de Tunisie, il est nommé après la défaite inspecteur du PPF pour le Maroc et l'Algérie. Arrêté et expulsé à ce titre en 1941 sur ordre du général Weygand, il prendra à la fin de 1942 la tête de la commission d'études bretonnes du PPF — au bureau politique duquel il appartient, — avec pour mission de neutraliser les autonomistes tout en développant le parti dans sa province natale, à laquelle il reste très attaché.

Nommé *Sturmbannführer* (chef de bataillon) avec rang du 10 mars 1944 à sa sortie de Tölz, il est promu *Obersturmbannführer* (lieutenant-colonel) le 29 juillet. C'est sans doute grâce à son intervention que la formation SS française n'est pas devenue définitivement un régiment d'artillerie et qu'elle n'a pas été envoyée combattre en France en juin 1944 .

Après avoir commandé la SS-Frw.-*Sturmbrigade* française d'avril à août sans quitter la Bohême, il prend le 1^er^ régiment d'infanterie (futur régiment n° 57) de la brigade « *Charlemagne* » , avant d'être nommé à la tête de l'état-major de liaison de la grande unité française auprès du SS-*Hauptamt* à Berlin. Condamné en 1947 par la cour de justice de la Seine, il est décédé en 1963.



DR

## *Devenir* et les « Amis de la Waffen-SS »

En France, les volontaires possèdent à partir de février 1944 leur propre journal édité par l'Ersatzkommando, le mensuel ***Devenir***, dont le contenu reflète évidemment un point de vue très « germanique ».

Le 5 avril, la création d'un Comité des amis de la Waffen-SS (*) est annoncée à Paris lors d'une conférence de presse. Y siègent plusieurs membres du gouvernement, — Paul Marion, dorénavant secrétaire d'Etat auprès du chef du gouvernement, président d'honneur, François Chasseigne, secrétaire général au ravitaillement, Marcel Déat, ministre du Travail et Joseph Darnand, maintenant secrétaire général au Maintien de l'Ordre — aux côtés de Jacques Doriot, de Dominique Sordet, du colonel Alerme... Son siège est installé rue Auber, sur le 9e arrondissement, et son secrétariat général assuré par le colonel (e.r.) Hug dont le fils vint de sortir de Tölz. Le rôle de ce comité — maintenir le contact entre les combattants, leurs familles et le pays, leur apporter une aide morale et matérielle — s'assimile plus ou moins à celui du comité central de la LVF dans sa propre sphère d'activité, mais ne semble pas avoir été effectif du fait que les services des SS entendent continuer de tout contrôler.

* Il ne sera jamais déclaré à la préfecture de police et les autorités allemandes aviseront l'administration française qu'elles autorisent son fonctionnement le 17 juillet seulement.


Devenir

JOURNAL DE COMBAT DE LA COMMUNAUTÉ EUROPÉENNE

NOUS AVONS ROMPU.

Élite

« Le monde n'est pas fait pour les peuples lâches » Adolf Hitler

Sennheim, porte de l'avenir

DR

**Le n° 1 de *Devenir*, le journal des Waffen-SS français qui reflète généralement un point de vue « germanique » souvent éloigné des réalités, sinon des intérêts de la France.**

Autrement, comme on le prévoyait, l'encadrement en officiers et sous-officiers — ceux-ci n'ayant d'ailleurs pas encore reçu leurs grades — est pour une large moitié constitué par des miliciens. Mais l'on note de graves déficiences quant à l'habillement de la troupe venant de Sennheim. L'instruction collective est assurée sous la direction d'un officier allemand, le SS-Hstuf. Erich Kostenbader.

En mai, de nouveaux effectifs ayant été dirigés du SS-*Ausbildungslager* sur Networtschitz pour former l'embryon du second bataillon de la *Sturmbrigade*, le Ier doit aller cantonner à Neweklau, à quelques kilomètres de là. Grâce à l'intervention du SS-Frw.-Hstuf. Cance qui se rend à Berlin, l'habillement s'améliore enfin. Mais si le bataillon dispose de quelques motocyclettes et voitures légères, il attend toujours ses véhicules lourds. La discipline reste telle qu'à la suite d'une affaire de gibier protégé abattu à la fin du mois lors d'une opération de ratissage contre d'hypothétiques partisans, on parle de dissoudre le bataillon ! Il s'en tire avec une amende de 10 000 Reichsmarks à prélever sur la solde des hommes !


Col. E. L.

**A Neweklau, en Bohême, le Ier bataillon de la *Sturmbrigade* poursuit son instruction collective. Ici, un sous-officier instructeur initie à son emploi le personnel de pièce d'une MG 42 en version mitrailleuse, montée sur affût. La section lourde de chaque compagnie de grenadiers est dotée de cette arme d'appui, en même temps que de mortiers.**

## La Sturmbrigade française sur le front de Normandie ?

Bien qu'elle ne soit pas encore opérationnelle, c'est pourtant en France, à la suite du débarquement de Normandie, que le destin de la nouvelle *Sturmbrigade* risque maintenant de se jouer. Le 13 juin, Otto Abetz convoque à l'ambassade d'Allemagne à Paris l'ambassadeur de Brinon, Paul Marion, Jacques Doriot, Marcel Déat, Marcel Bucard (chef du Francisme), Georges Guilbaud (ancien chef du comité d'union d'action révolutionnaire en Tunisie) et Max Knipping (milicien, représentant en zone nord J. Darnand en sa qualité de secrétaire général au Maintien de l'Ordre). Si l'on en croit le compte-rendu de l'entretien, tant Abetz que ses interlocuteurs expriment leur désir ardent de voir des Français participer au combat en France aux côtés de la Wehrmacht. Même s'il semble assez surprenant après coup, il ne faut pas considérer ce choix comme un véritable revirement. En effet, l'armée française ne s'est-elle pas opposée aux troupes du Commonwealth en 1940 à Dakar, en 1941 au Levant et en 1942 à Madagascar ? Et même, initialement, aux Alliés débarqués en Afrique du Nord ? Quant à elle, la compagnie de la Phalange africaine, administrativement rattachée à la LVF, ne s'est-elle pas déjà battue en Tunisie en 1943 dans le cadre d'une division allemande et en uniforme à moitié allemand ? Pourtant, même si le groupe de transport français du NSKK-*Motorgruppe* Luftwaffe se trouve alors employé sur les arrières du front d'Italie, jamais les participants n'auraient envisagé de combattre les Anglo-Américains sur un théâtre d'opérations étranger. Le fait nouveau, déterminant pour eux, est que ceux-ci se trouvent maintenant en France même, considérés comme des envahisseurs et non comme des libérateurs.

L'ambassadeur allemand adresse un télégramme dans le sens voulu à son ministre, von Ribbentrop, et propose même d'intervenir auprès de Hitler pour obtenir le retour en France du régiment de la LVF et de la *Sturmbrigade*, pour qu'ils soient engagés contre les Anglo-Américains débarqués et les maquis ! Toutefois, le changement de statut de ces formations consécutif ne peut être obtenu qu'avec l'accord du chef du gouvernement français. D'autant qu'il s'agit maintenant de faire combattre des Français en uniforme allemand sur le territoire national ! C'est plus que de la simple « collaboration » et illustre à quel point la mentalité des collaborationnistes a évolué depuis 1941. Leur simple survie passe aujourd'hui par la victoire allemande ! Aussi incroyable que cela puisse paraître, le régiment de la LVF est touché par cette décision, dont seul le déclenchement de la gigantesque offensive soviétique du 22 juin contrecarre l'exécution. Suite à des interventions dont nous ignorons les détails, la *Sturmbrigade* reste pour sa part l'arme au pied en Bohême, même si un quart de l'effectif, notamment les encartés au PPF, manifeste ouvertement alors son désir de combattre les Anglo-Américains en France.

Le 30 juin 1944, une nouvelle sélection d'élèves officiers commence de suivre des cours non pas à Tölz, mais à la *SS-Panzer-Grenadier-Schule* de Kienschlag, l'école d'application de l'infanterie des Waffen-SS toute proche. A cette date, sans compter les nouveaux engagés à l'instruction à Sennheim et à Weiler, la *Sturmbrigade* française réalise un effectif rationnaire de 1 688 hommes, dont 30 officiers et aspirants français et allemands, répartis entre Neweklau, Networtschitz et Munich. Les quatre compagnies de grenadiers du I^er^ bataillon dépassent chacune les 200 hommes et disposent d'une puissance de feu appréciable, assurée par exemple par deux fusils-mitrailleurs MG 42 dans chaque groupe de combat, comme de règle dans les formations de Panzergrenadiere.

Les véhicules tant attendus par le bataillon Cance, notamment trois tracteurs semi-chenillés tout neufs pour les pièces de 75 de Pak de la 5^e^ compagnie, n'arrivent que fin juillet en gare de Beneschau, en même temps qu'un complément d'armement et d'équipement. Mais les trente camions Ford livrés sont en nombre insuffisant pour transporter l'unité au complet. Les élèves-sous-officiers issus de Posen-Treskau reçoivent enfin leurs grades.



**Le SS-Frw.-Ustuf. Léon Gaultier au milieu d'éléments de sa compagnie, à Neweklau. Le bataillon a touché les nouvelles tenues de treillis et de camouflage d'été des Waffen-SS, fort valorisantes aux yeux des volontaires français.**

Col. E. L.

# L'enfer de Galicie

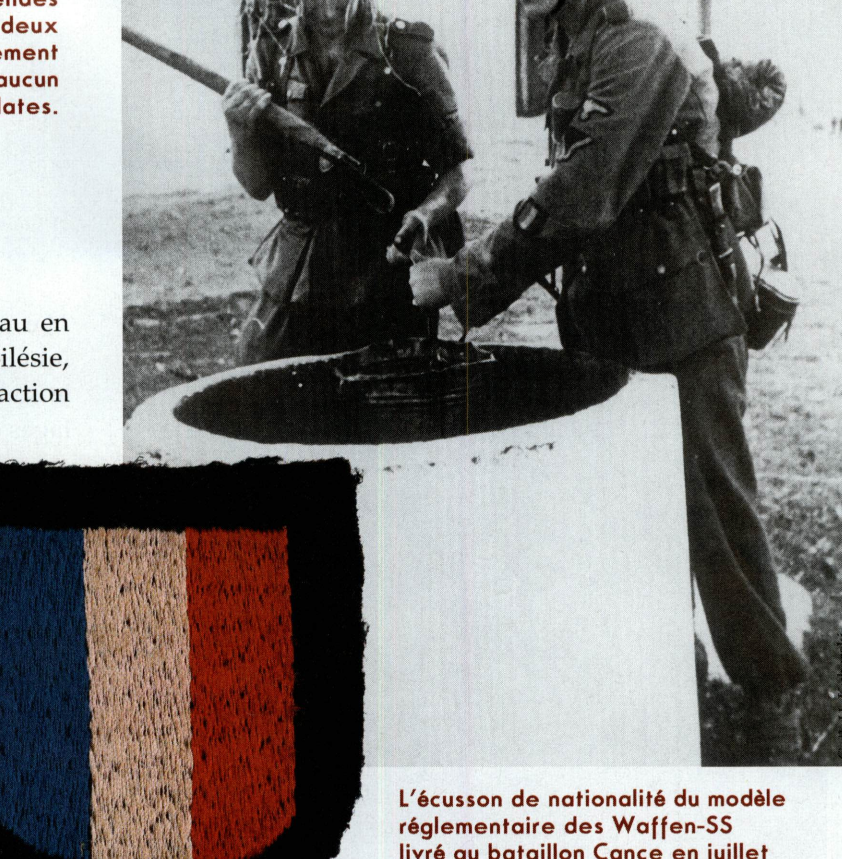
## Le Ier bataillon de la SS-Sturmbrigade française à l'épreuve impitoyable du feu

**Un an après que les premiers volontaires aient officiellement commencé d'être recrutés, tombe enfin l'ordre de rejoindre la zone des opérations. Il ne vise que le Ier bataillon, toutefois démuni de sa 4e compagnie de grenadiers qui reste en Bohême. Ce sera le front de l'Est évidemment, qui s'étend à présent sur le territoire même du Reich grand-allemand.**

**Par Eric LEFEVRE**

Un Panzergrenadier du Ier bataillon de la *Sturmbrigade*, MP 40 au poing, revêtu du nouveau treillis bariolé livrée en Bohême, s'apprête à fouiller une ferme. Exercice ? Partisans ? La scène se situe vraisemblablement encore à Neweklau, les tenues de camouflage semblant ne pas avoir été prises lors des combats de Galicie.

**Dans un village, sans nul doute dans la zone des opérations en Galicie cette fois, deux voltigeurs du bataillon tirent de l'eau d'un puits à balancier. Ceux-là sont en tenue de campagne, avec paquetage de combat. Sur la manche des vareuses se détache le nouvel écusson de nationalité. Mais il est fort difficile de situer la scène, les légendes des clichés pris à ce moment-là par les deux reporters qui ont couvert le départ et l'engagement du bataillon français ne fournissant, hélas !, aucun renseignement précis quant aux lieux et dates.**



Coll. H. Kuberski

**L'écusson de nationalité du modèle réglementaire des Waffen-SS livré au bataillon Cance en juillet 1944, juste avant son départ pour la Galicie. Il est alors cousu sur la manche gauche de la vareuse feldgrau, à hauteur de l'avant-bras.**

Coll. B.D.

Le 30 juillet 1944, l'unité quitte Beneschau en convoi ferroviaire. Le train traverse la Silésie, puis la Slovaquie, pour gagner la zone d'action du groupe d'armées Ukraine-Nord, plus précisément celle de la 1re armée blindée allemande déployée sur le territoire de l'ex-Pologne devenue Gouvernement général en 1939. La situation y est critique. Le 13 juillet, les cinq armées du 1er front d'Ukraine du maréchal Koniev ont déclenché une nouvelle vaste offensive en direction de Lemberg — tombée le 27 — et de la Galicie.

## Organigramme du Ier bataillon de la Frz.-SS-Frw.-Sturmbrigade à l'arrivée en Galicie *(5 août 1944)*

**Etat-Major**

Cdt de bataillon : SS-Frw.-Hstuf. P. Cance
Adjudant-major : SS-Ustuf. H. Reiche
Of. d'ordonnance : SS-Frw.-Ustuf. D. Scapula
Médecin : SS-Frw.-Ostuf.Dr. P. Bonnefoy

**Compagnie d'état-major**

Cdt de Cie : SS-Frw.-Ostuf. J. Croisile
Echelon de transmissions : SS-Frw.-Ustuf. P. Brocard
Trésorier : SS-Ostuf. Denke
Matériel automobile et carburants : SS-Frw.-Ostuf. H. Maudhuit et SS-Ustuf. G. Neubauer

**1re compagnie de grenadiers**

SS-Frw.-Ostuf. N. de Tissot

**2e compagnie de grenadiers**

SS-Frw.-Ustuf. L. Gaultier

**3e compagnie de grenadiers**

SS-Frw.-Ostuf. H. Fenet

**5e compagnie (lourde)**

Cdt de Cie : SS-Frw.-Ostuf. P. Pleyber
Sct de canons antichars : SS-Frw.-Std.Oju. H. Kreis
Equipe de destruction de chars : SS-Frw.-Std.Oju. A. Chapy
Sct de pionniers : SS-Frw.-Oscha. Lopez.

Après sept jours de voyage, les 980 à 1 000 Waffen-SS français débarquent le 5 août dans les Beskides orientales, à Turka, à plus de 100 km du front. C'est au *Kampfgruppe* (groupement tactique) de la 18e SS-*Frw.-Panzer-Grenadier-Division « Horst Wessel »*, lui même rattaché au XXIVe *Panzerkorps* du lieutenant-général von Le Suire, que va être rattaché le bataillon français. Formée majoritairement d'Allemands ethniques de Hongrie et non encore pleinement opérationnelle, cette division a constitué son *Kampfgruppe* le 8 juillet, aux ordres du SS-*Oberführer* Trabandt, et aux effectifs réduits à trois bataillons quant à l'infanterie portée (le 1er bataillon du SS-Pz.-Gren.-Rgt.39 et les deux bataillons du SS-Pz.-Gren.-Rgt. 40 avec leurs compagnies d'engins, auxquels s'ajoutent le Ier groupe du régiment d'artillerie divisionnaire, le groupe de canons d'assaut, deux compagnie du groupe de reconnaissance blindé, le bataillon de transmissions, le bataillon sanitaire et la compagnie prévôtale). Après avoir déjà livré une succession de combats et effectué autant de reculs, il est juste en train d'occuper son nouveau secteur au sud de Sanok, où il relève des éléments de la 208e *Infanterie-Division*, quand les Soviétiques franchissent la route stratégique et la voie ferrée Sanok-



Coll. E. L.

Une pièce d'un mortier de 80 mm modèle 1934 de la section lourde de l'une des trois compagnies de grenadiers, lors de l'exécution d'une mission de tir. L'on constate à ses décorations que le SS-Uscha. chef de pièce est allemand. Par suite du manque de cadres spécialistes ou formés à certains emplois au bataillon, le fait n'est pas exceptionnel.

Krosno à l'ouest de Sanok, coupant la liaison de la 1re *Panzerarmee* avec ses arrières et ouvrant une brèche à la charnière de la 17e armée allemande déployée à gauche. Des éléments de la 1re *Panzerdivision* et le *Kampfgruppe* reçoivent immédiatement mission de combler cette brèche, de réoccuper la route stratégique et de rétablir la liaison entre les deux armées. L'attaque est effectuée le 7 août sans succès et avec de fortes pertes. Le *Kampfgruppe* doit même reculer sous la pression de l'ennemi.

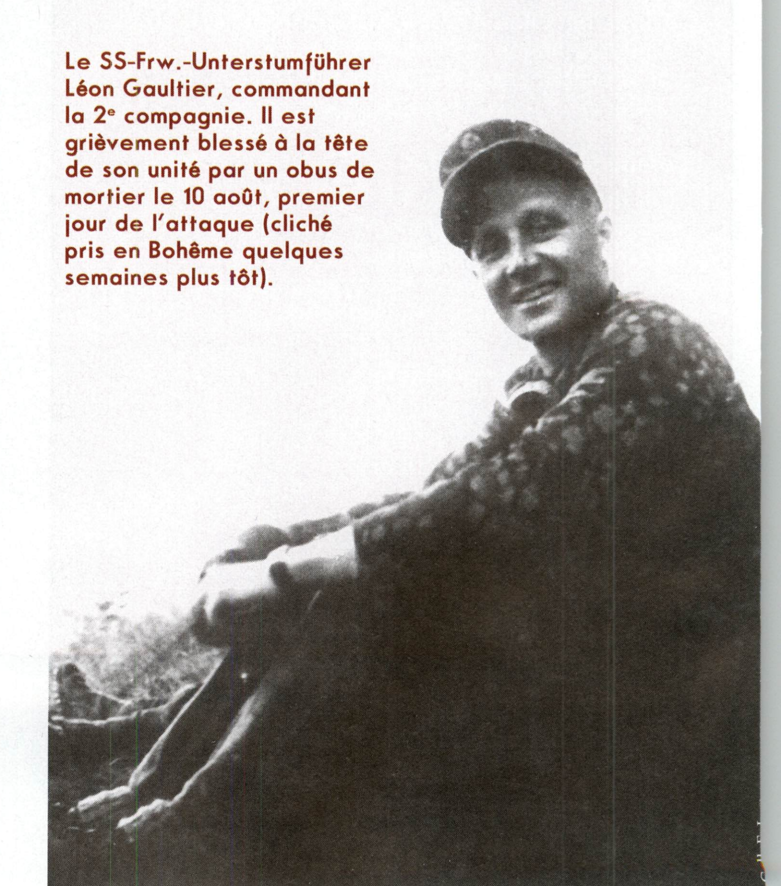
L'attaque est renouvelée le 8, sans plus de succès, face à un ennemi qui s'est déjà renforcé. Il s'avère impossible de déboucher avec les seules forces disponibles…

Les camions étant réservés au matériel, c'est à pied, par une chaleur torride et sur un terrain difficile plus ou moins hanté de partisans, que le bataillon Cance a entre-temps gagné en plusieurs étapes sa zone de rassemblement. Précédant les deux autres compagnies de grenadiers du bataillon français, la 3e du SS-Frw.-Ostuf. Fenet est dès le 8 au soir dirigée sur Pobiedno par le SS-Stubaf. Ernst Schäfer, chef de corps du SS-Pz-Gren.-Rgt. 40, pour assurer la liaison avec une compagnie encerclée, puis couvrir le flanc gauche du régiment, où la situation est des plus confuses. C'est par là que l'ennemi cherche maintenant à s'infiltrer vers le sud. Fenet établit une ligne de sûreté orientée vers l'ouest, à 1 km au nord-ouest de Wolica.

Le restant du bataillon Cance est mis en attente, lui aussi sur le flanc gauche du *Kampfgruppe* et dans le sous-secteur du SS-Pz-Gren.-Rgt. 40. Dans les villages environnants, on constate qu'aucun civil n'a été évacué.

Pendant ce temps, des combats mouvementés se poursuivent à l'ouest de Sanok. Au soir, les Russes auront encore avancé de 6 km vers le sud-ouest. Leur percée est tant bien que mal jugulée.

Au bataillon Cance, la nuit est pourtant calme. Quelques rafales et coups de fusil… Quelles que fussent les raisons profondes de la création d'une formation française des Waffen-SS, reste qu'elle n'a pas été instruite pour faire de la figuration. Comme les légionnaires de la LVF en 1941, le bataillon de la *Sturmbrigade* a d'entrée été placé aux premières loges, là où le combat fait rage. Mais en cet été de 1944, avec une intensité sans commune mesure, comme viennent de s'en rendre compte les mêmes légionnaires six semaines plus tôt entre Bobr et Minsk…



Le SS-Frw.-Unterstumführer Léon Gaultier, commandant la 2e compagnie. Il est grièvement blessé à la tête de son unité par un obus de mortier le 10 août, premier jour de l'attaque (cliché pris en Bohême quelques semaines plus tôt).



L'examen de la situation dans le secteur de Sanok, peut-être dans le quartier du Ier bataillon de la *Sturmbrigade*, entre le 9 et le 15 août. De droite à gauche : le SS-Frw.-Hauptsturmführer Pierre Cance, commandant d'unité ; le SS-Sturmbannführer Ernst Schäfer, chef de corps du SS-Pz.-Grenadier-Rgt. 40 auquel elle est rattachée ; et le SS-Untersturmführer Hans Reiche, l'adjudant-major de Cance. Schäfer, dont le régiment est alors réduit à deux bataillons, est sincèrement soulagé par l'arrivée des Français.

**Combats du Ier Bataillon de la Franz. SS-Frw.-*Sturmbrigade* dans le secteur de Sanok (9 – 16 août 1944)**



Carte Yann Magdelaine

## Le baptême du feu se paye cher

Le 10 août, les 1re et 2e compagnies gagnent leurs positions de départ à la lisière du bois situé entre Wolica et Nadolany, sur un terrain accidenté où les liaisons s'avèrent difficiles. Elles relèvent à leur tour des unités de la 208e Inf.-Div., à présent en lignes à l'ouest de Pielnia et avec qui elles assurent la liaison. A gauche, la 1re du SS-Frw.-Ostuf. de Tissot, à droite la 2e du SS-Frw.-Ustuf. Gaultier. A leur droite, la 3e est déjà en position, en contact avec l'ennemi.

Comme souvent, le baptême du feu désoriente et se paye cher.

Ainsi, l'élément de tête de la 2e, marchant directement sur Dudynce, s'engage imprudemment en terrain découvert, est rapidement cloué au sol par les mortiers de 120 mm soviétiques. Gaultier est lui-même sévèrement blessé et cinq de ses hommes tués. La 4e section lourde du SS-Frw.-Oscha. Lefèvre s'est perdue et ne reparaîtra que le lendemain. Les autres sections, assez dispersées, se replieront sur le PC du bataillon…

Sur la lisière du bois, dans un défilé, la 1re compagnie est d'entrée elle aussi exposée à l'artillerie russe et aux orgues de Staline et déplore plusieurs blessés. De Tissot lance alors l'assaut vers le nord, au travers d'un champ, sous le soleil brûlant. Une ferme est prise, organisée en point d'appui et défendue sous les tirs d'artillerie, avec la colline et les deux éperons de haies qui l'entourent. Mais on relève plusieurs tués ici aussi et parmi les blessés figurent trois des quatre chefs de section, le SS-Frw.-Ustuf. P.-B., le SS-Frw.-Std.Oju. Hug et le SS-Frw.-Oscha. M., définitivement évacués.

Bientôt, la 1re compagnie, trop exposée, se replie à son tour sur le PC de Cance où s'est déjà regroupée la 2e incomplète, que l'on confie au SS-Frw.-Ustuf. Bartolomei. Fenet, lui, est resté sur ses positions et ne déplore qu'un seul tué (le SS-*Frw.-Sturmmann* Gilbert Delattre, de la 1re section ; tué le matin, il est probablement le tout premier volontaire français tombé au combat en Galicie). A 19 heures, le front du bataillon est stabilisé, mais cette journée confuse lui aura coûté 60 blessés évacués, sans compter les tués. Reste que l'ennemi a quand même senti face à lui une résistance, comme dans l'ensemble du secteur du *Kampfgruppe*/ 18.SS-Div., et que son axe d'effort principal de déplace vers l'ouest, dans le secteur de la 208e I.D., où il est

**Au cours d'un mouvement ou d'une patrouille — vraisemblablement dans le secteur de Sanok —, un groupe de combat d'une compagnie de grenadiers du bataillon découvre le cadavre d'un soldat soviétique. Partant, la scène se situe a priori dans le terrain conquis lors des attaques.**

néanmoins contenu là encore. Entre-temps est arrivée la 96e *Infanterie-Division* allemande, qui doit prendre en charge le secteur du *Kampfgruppe*. Celui-ci lui est désormais rattaché et son dispositif réorganisé.

Durant la nuit, la 2e compagnie du bataillon Cance regagne ses positions de départ au centre du dispositif, à gauche de la 3e. La 1re se trouvera elle aussi à nouveau en lisière de forêt au matin.

Le 11 août, le Russe poursuit son attaque à l'ouest de Sanok sans succès notoire, sinon local. La journée est également marquée par de sévères combats à Sanok même, tenue par des éléments de la 1re Pz-Div., qui jugulent toutes les tentatives de percée.

Un certain calme règne dans le quartier du bataillon Cance, où sont encore découverts dans le terrain tourmenté de nombreux hommes isolés ou égarés depuis la veille, parfois blessés. C'est l'heure d'un premier bilan, inquiétant. La 2e compagnie assure toujours mal ses liaisons. Dans l'après-midi, elle parvient néanmoins à prendre en embuscade et décimer une forte patrouille russe avançant vers ses positions.

## Les plus grands espoirs reposent sur le bataillon français

Durant la nuit, la 3e compagnie est relevée pour occuper de nouvelles positions de départ.

Une attaque en direction du nord a en effet été soigneusement préparée pour le 12 août par le SS-Ob.Fhr. Trabandt et le lieutenant-général Wirtz, commandant la 96e I.D. Son point d'effort principal revient aujourd'hui au bataillon Cance, sur lequel on fonde les plus grands espoirs. De nouvelles batteries sont mises en position.

Les Russes se sont de leur côté renforcés sur le terrain gagné au sud de la route et de la voie ferrée Sanok—Krosno, où sont concentrées les 140e, 183e et 211e divisions de fusiliers, appuyées par la 62e brigade blindée.



Coll. H. Kuberski

**Trois voltigeurs du bataillon Cance font la pause avant ou après un assaut. Outre leur paquetage de combat, ils emportent des grenades à main ovoïdes et des bandes de cartouches pour les deux fort gourmandes MG 42 de leur groupe de combat. Mais l'arme élémentaire reste le fusil à verrou 98k adopté en 1935.**

Le plan allemand prévoit une attaque en tenaille sur Pisarowce. Dans le secteur du *Kampfgruppe*, sont en lignes d'est en ouest les trois bataillons des SS-Pz.-Gren.-Rgt. 39 et 40 et le bataillon Cance. Ce dernier occupe sa position de départ du 10 août au nord-ouest de Wolica, en liaison avec des éléments de la 68[e] I.D. sur sa gauche.

Vers midi, l'artillerie divisionnaire, les canons d'infanterie du SS-Pz.-Gren.-Rgt. 40 et les *Nebelwerfer* et effectuent un tir de préparation d'une demi-heure. L'infanterie du *Kampfgruppe* part ensuite à l'attaque.

Au bataillon Cance revient comme première mission de prendre le village de Dudynce, à 5 km au nord. La 3[e] compagnie formant le pivot de la tenaille, les 1[re] et 2[e] compagnies démarrent à leur tour. Dudynce est pris par la 2[e], quoique sans contact avec l'ennemi ni combat semble-t-il. L'unité y occupe les positions abandonnées par les Russes mais devra les évacuer. Et la section du SS-Frw.-Std.Oju. Peyron s'égare...

A gauche, par contre, la 1[re] compagnie prend d'assaut Pielnia, y capture ses premiers prisonniers et s'y met en couverture. Le soir venant, l'attaque ne peut être poursuivie. Le SS-Ob.Fhr. Trabandt vient néanmoins féliciter le capitaine Cance.

Globalement, sur l'ensemble du secteur de la 96[e] I.D. et du *Kampfgruppe*/18.SS-Div., l'ennemi a été repoussé au nord jusqu'à la ligne principale de résistance, sans toutefois que le XXIV[e] Pz.-Korps puisse rétablir la liaison entre Sanok et Krosno. A gauche, l'attaque de la 68[e] I.D. a également regagné du terrain. Suite à cette forte résistance, les Soviétiques cherchent maintenant un autre point pour percer vers le sud jusqu'au col de Dukla.

Le 13, dans le secteur divisionnaire, l'attaque allemande fait de nouveaux progrès. A droite du bataillon Cance, le SS-Pz.-Gren.-Rgt. 40 obtient des succès initiaux, mais doit se mettre en défensive. La compagnie rassemblant les restes du SS-Pz.-Gren.-Rgt. 39 reprend Dudynce.

De leur côté, les 1[re] et 2[e] compagnies de la *Sturmbrigade* ont été retirées des lignes et ramenées au repos près du PC du bataillon. La journée est surtout consacrée à l'enterrement des douze premiers tués, dans une clairière de la forêt. Combien d'autres ne pourront-ils être inhumés au cours des jours suivants ?

A la nuit, les trois compagnies de grenadiers gagnent de nouvelles positions où elles relèvent des unités diminuées et épuisées appartenant manifestement à la 68[e] I.D.

Au matin du 14 août, la 1[re] compagnie est maintenant au centre du nouveau dispositif, entre la 3[e] à gauche et la 2[e] à droite, et à nouveau exposée aux tirs des mortiers russes. On déplore un nouveau tué et quelques blessés, dont le Std.Oju. Chapy, chef de la Pz-Vern.-Trupp du bataillon détaché dans le sous-quartier de la compagnie.



**L'un des très nombreux blessés du bataillon, le SS-Frw.-Panzergrenadier André B..., tireur FM dans son groupe de combat de la 1[re] compagnie du SS-Frw.-Ostuf. de Tissot. Son visage est déjà mangé de barbe et situe donc la scène plusieurs jours après le début des combats. Le retrait des deux bordures rouges de sa fiche d'évacuation indique qu'il peut se rendre au poste de secours par ses propres moyens.**

Coll. E. L.


Coll. E. L.

**Le SS-Frw.-*Standartenoberjunker* Abel Chapy, un ancien spahi. Il commande la *Panzervernichtungstrupp* du bataillon, intégrée à la 1re compagnie dans le secteur de Mielec. C'est lui qui ramène les restes de cette unité et en reçoit finalement le commandement à la suite du SS-Frw.-Ostuf. de Tissot disparu.**

## Le dernier combat dans le secteur de Sanok

Le 15 août, enfin, doit être pris Pisarowce, au nord des positions françaises, sur la fameuse route Sanok-Krosno et la voie ferrée parallèle, enjeu de la bataille depuis dix jours. Aujourd'hui, seule la 2e compagnie attaque, confiée depuis la veille au SS-Frw.-Ostuf. Pleyber, commandant la 5e compagnie lourde, qui a remplacé Bartolomei malade. Le matin, il lance l'attaque en tête de son unité avec sa 2e section (SS-Frw.-Std.Oju. Peyron). Mais Pisarowce est fermement tenue et l'ennemi peu facile à déloger. Grâce à une charge à la baïonnette, le village est quand même pris au corps à corps vers midi. Mais suite à une contre-attaque russe effectuée de deux directions à la fois, la compagnie est encerclée. La section Peyron, dissimulée entre la route et la voie ferrée, est surprise par des Russes ayant rampé dans les blés et son chef tué avec deux de ses hommes. La compagnie atteint quand même la voie ferrée à l'ouest de Pisarowce et s'y installe défensivement.

Le même matin, un canon de Pak de 75 de la 5e compagnie, mal positionné, est détruit par un obus russe. Quelques nouveaux blessés... La 3e compagnie s'illustre également dans la journée. Abandonnant la voie ferrée, la 2e reculera sur ordre à la nuit.

En bref, ce 15 août, la 96e I.D. et le *Kampfgruppe*/18.SS-Div. ont enfin pu atteindre la route stratégique Sanok—Krosno et l'ont barrée. A gauche, la 208e I.D. et la 68e I.D. bordent maintenant la même route jusqu'au coude de Zarszyn. La mission du XXIVe *Panzerkorps* est remplie.

## La première relève

Au petit matin du 16 août, sous des tirs de mortiers, le bataillon Cance est relevé par une unité de la *Heer* (de la 96e I.D. ?), et se rassemble à Wolica. On peut alors dresser un premier bilan des combats livrés depuis une semaine : un chef de section tué, trois autres chefs de section et un commandant de compagnie blessés et évacués. En tout, une vingtaine de tués et environ 110 blessés. La compagnie de Tissot est la plus touchée. Est-ce finalement si cher payé ? Les unités allemandes ne semblent pas avoir subi moins de pertes.

Toutes les unités du *Kampfgruppe*/18.SS-Div. sont en même temps relevées. Entre-temps en effet, au nord-ouest, la situation s'est considérablement aggravée dans la zone d'action de la 17e armée, nécessitant l'acheminement urgent de renforts. Maintenant que le front est provisoirement rétabli à Sanok, le *Kampfgruppe* — et le bataillon français qui lui est rattaché — sont considérés comme disponibles.

Le bataillon Cance, qui aligne encore plus de 800 volontaires de tous grades, s'embarque le 16 août, partie sur ses propres camions, partie sur des véhicules du *Kampfgruppe*. Après s'être rassemblés au sud de Zarszyn, les colonnes sont dirigées sur Radomysl-Wielki, à une centaine de kilomètres. La route est encombrée, rendue pénible par le soleil torride. Certains ponts de bois sont affaissés et les camions doivent franchir à gué plusieurs ruisseaux.

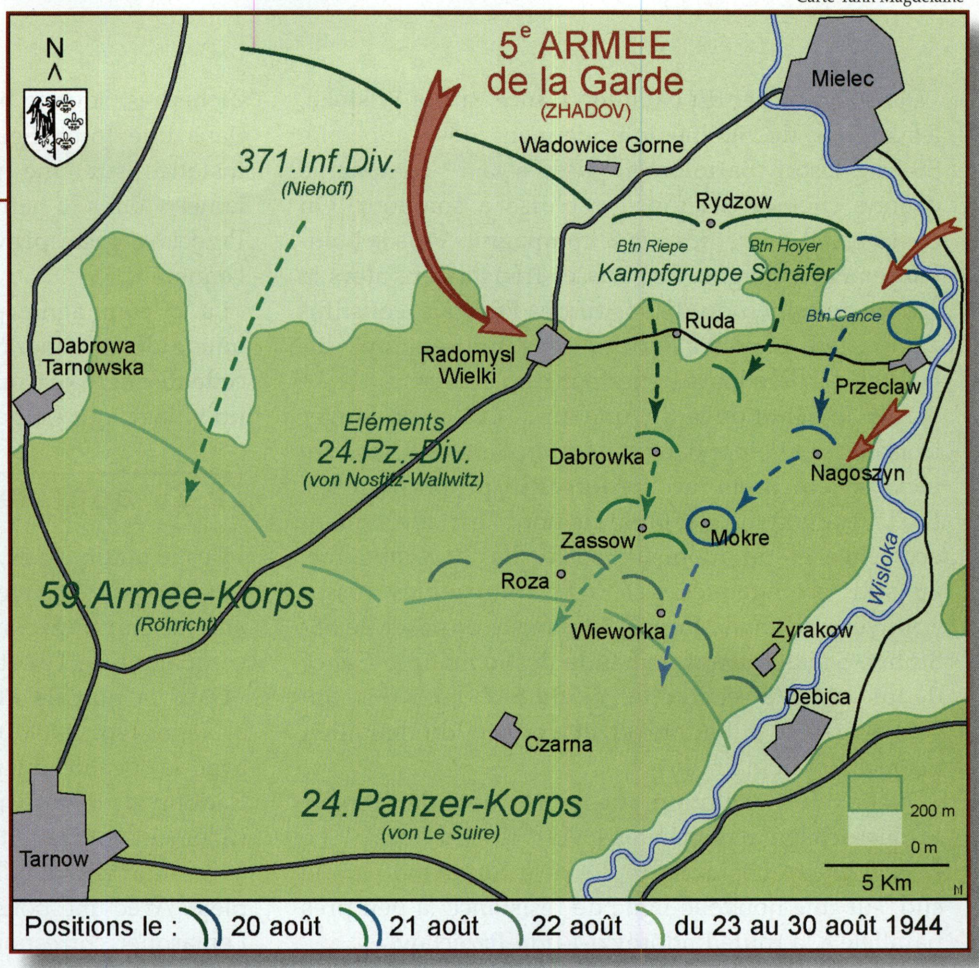
Arrivé le premier à destination le 17 août, le PC du *Kampfgruppe* s'installe au sud-est de Radomysl. Il est désormais rattaché au LIXe corps du lieutenant-général Röhricht, lui même rattaché à la 17e armée.

La réorganisation du *Kampfgruppe*/18.SS-Div. à la suite des pertes subies entraîne la constitution en son sein d'un *Kampfgruppe Schäfer* — du nom du chef de corps du SS-Pz.-Gren.-Rgt. 40 — réduit aux bataillons Hoyer et Riepe.

En face, le 1er front d'Ukraine de Koniev, après avoir constitué une vaste tête de pont sur la Vistule à Sandomir, en a formé une autre avec la 5e armée de la Garde à Mielec, sur la Wisloka, un affluent de la Vistule. Comme les Soviétiques ont de surcroît pu constituer deux autres têtes de pont de moindre

Carte Yann Magdelaine

**Combats du Ier Bataillon de la Franz. SS-Frw.-*Sturmbrigade* dans le secteur de Mielec (20 – 22 août 1944)**




importance, sur la Vistule et sur la Wisloka encore, la 17e armée se trouve dans une situation dangereuse. Le commandement allemand s'attend d'ailleurs à une attaque imminente à partir de la poche de Mielec, où la 5e armée de la Garde concentre ses forces, prête à pousser en force sur Tarnow et Cracovie, et de là jusqu'au bassin industriel de Haute-Silésie.

La menace est d'autant plus grave que les lignes étirées du LIXe *Armeekorps*, constitué des 78e *Sturmdivision*, 371e I.D. et 23e *Panzer-Div.*, consistent en des points d'appui ne pouvant interdire à son aile droite le franchissement de la Wisloka, qui semble même guéable. Comment conserver le moindre espoir ? Bien faible renfort, le *Kampfgruppe*/18.SS-Div. s'intercale dans le dispositif dans la nuit du 18 au 19, permettant à la 23e *Panzer-Div.* de passer en réserve de C.A. A droite du bataillon Riepe, le bataillon Hoyer relève des éléments de la 78e *Sturm-Div* au sud-ouest de la forêt de Mielec et au nord de Rydzow, et à sa droite, le bataillon Cance est placé en couverture le long de la Wisloka, jusqu'au sud de Przeclaw.

La relève des unités françaises sur la Wisloka s'effectue si peu discrètement qu'elle provoque le tir fourni des antichars et mortiers russes distants de 800 mètres ! Le bataillon occupe un quartier de 15 km avec, du nord au sud, les 1re, 2e et 3e compagnies. Le Std.Oju. Chapy par exemple, maintenant définitivement affecté à la 1re avec son ex-*Trupp*, tient lui-même un front de 800 m.

La journée du 19 est seulement marquée par une activité de patrouille, des tirs d'armes lourdes et du côté soviétique, un accroissement des forces d'attaque.

## L'attaque inexorable qui bouscule tout

Le 20 août se déclenche l'attaque attendue, avec les puissants moyens qui ont été repérés. La 5e armée de la Garde n'aura pas attendu longtemps ! Après une préparation d'artillerie de deux heures, les Soviétiques lancent leur infanterie et leurs blindés.

Le *Kampfgruppe* Schäfer a son front orienté vers le nord et le nord-ouest. Sur sa gauche, la 371e I.D. perd bientôt la liaison et par la brèche ouverte, les Russes poussent vers l'ouest, directement sur Radomysl-Wielki.



**Un *Panzergrenadier* français ramène vers le poste de secours un blessé allemand appartenant à une unité de la *Heer*, très vraisemblablement la 68e I.D., voisine de gauche du bataillon Cance.**

Dans le quartier du bataillon Cance, sur la Wisloka, les orgues de Staline interviennent dès l'aube. Le SS-Frw.-Ustuf. Bartolomei, passé à la 1re compagnie comme chef de section, est blessé à son tour. On compte déjà deux tués à la 2e compagnie. Puis le bombardement s'éloigne. Les Russes franchissent alors la rivière au milieu du dispositif des Français, constituent une tête de pont à Rzochow et s'infiltrent sans difficultés derrière leurs lignes par trop étirées.

C'est le début de la fin, une fin qui va se prolonger trois jours et voir le bataillon impuissant se dissoudre inexorablement en face de forces disproportionnées. La 1re compagnie, la plus au nord, est sévèrement accrochée et un moment isolée. La 3e compagnie, au sud, est attaquée par trois compagnies russes appuyées de chars. Impossible de s'y opposer, le SS-Stubaf. Schäfer ayant demandé dès le matin à Cance de lui prêter la section de Pak du Std.Oju. Kreis, qui sera engagée à Radomysl et coupée du bataillon jusqu'au lendemain.

Quelle autre solution, dès lors, que d'ordonner le décrochage par échelons vers le sud-ouest ? Le *Kampfgruppe* Schäfer se replie déjà lui-même vers le sud, sur une nouvelle ligne de résistance à peu près parallèle à la route Radomyzl-Ruda-Przeclaw.

Le bataillon Cance détruit son PC. Deux de ses compagnies abandonnent leurs positions sur la Wisloka à 21 heures, sous le bombardement, et se rassemblent dans une forêt. Seule la 3e compagnie, solidement installée sur une position dominante en « brise-lames » dans le hameau de Pouby, au nord-ouest de Przeclaw, reste provisoirement sur place pour fixer l'ennemi.

La 2e compagnie part en tête, suivie de la 1re en queue de colonne. Mais, bientôt isolée dans la nuit, cette dernière se trouve encerclée et se retranche dans un village, qui est peut-être Przeclaw.

## Le 21 août, la journée la plus dure

Dès le matin du 21, la compagnie de reconnaissance rattachée au *Kampfgruppe* Schäfer lance une contre-attaque sur Przeclaw, notamment pour dégager la compagnie de Tissot encerclée. Sans succès…

Dans la nuit, le PC du Hstuf. Cance s'est installé à Nagoszyn, à 800 m de Ruda (à ne pas confondre avec la localité du même nom se trouvant près de Radomyzl) déjà disputé entre Allemands et Russes. L'élément combattant du bataillon ne représente plus à ce moment que l'effectif d'une compagnie complète. Avec une poignée d'hommes, le SS-Frw.-Ustuf. Lemarquer, correspondant de guerre français affecté au bataillon, se positionne à un carrefour entre Nagoszyn et Ruda, en même temps que la section de Pak, sans

**Dans une tranchée creusée au milieu des blés, apparaît le SS-Fw.-Ustuf. Robert Lambert, un ancien spahi comme Chapy, déjà blessé à la main. Primitivement chef de la 1re section de la 3e compagnie, il prendra le commandement des restes de la 2e compagnie le 21 août. Grièvement blessé le lendemain à Mokre, il décèdera à l'hôpital de campagne de Lipyny. L'un de ses hommes a reçu un Panzerfaust klein 30, le premier modèle de la fameuse arme antichar. Au premier plan, sur le parapet, une mitraillette soviétique *Shpagin* mle 1941 de récupération.**





Coll. E. L.

Le terrain étant particulièrement dégagé en arrière des postes de surveillance, la mitrailleuse d'une section lourde d'une compagnie de grenadiers — une MG 42 sur affût — a été mise en position de tir derrière un épaulement profond.

son chef blessé la veille au soir et évacué. Le Std.Oju. Chapy qui a réussi à rejoindre avec environ 60 hommes de la 1re compagnie, s'intègre au dispositif.

En début de matinée se présentent d'autres hommes de la 1re compagnie, qui ont réussi à s'échapper. La plupart de leurs camarades ont été abattus ou faits prisonniers. L'un d'eux affirme avoir été témoin de la mort du SS-Frw.Ostuf. de Tissot. D'autres encore rejoindront deux jours plus tard.

La 3e compagnie, maintenue sur la Wisloka, a tenu tête toute la nuit à un bataillon renforcé, au prix de pertes sensibles, dont la section du Std.Oju. Laschett encerclée par deux compagnies russes et anéantie. Il n'a naturellement pas pu aider de Tissot. En combattant, le reliquat de la compagnie Fenet réussit quand même à rejoindre le bataillon sur la nouvelle ligne de résistance vers midi. L'unité est alors mise en position à droite de Nagoszyn, renforcée par la section de mortiers de Lopez.

Dès lors, le village est constamment bombardé et soumis à la pression ennemie. Le SS-Frw.-Ostuf. Pleyber, commandant la 2e compagnie, est à son tour blessé et évacué. Le PC est lui-même menacé et ne peut être dégagé que par une contre-attaque de la section de pionniers, dont le chef, le SS-Oscha. Lopez, est lui aussi blessé et évacué.

Entre-temps, la nouvelle ligne de résistance du *Kampfgruppe* a été percée en plusieurs endroits. Vers midi, son front ne s'appuie pratiquement plus sur la ligne Ruda-Przeclaw.

En début d'après-midi, Lemarquer signale par téléphone qu'il va manquer de munitions. Nagoszyn commence de brûler.

Vers 17 heures, on aperçoit sur la gauche des éléments de la *Heer* qui se replient sur ordre. A 17 h 45, Lemarquer signale qu'il ne peut plus tenir.

Le SS-Stubaf. Schäfer confie alors à Cance la mission de se replier sur Mokre, à environ 7-8 km au sud-ouest, et d'y tenir douze heures, à la fois pour empêcher l'encerclement de l'ennemi par l'ouest et pour maintenir ouverte la route de repli du *Kampfgruppe* vers le sud. Les bataillons Hoyer et Riepe résistent encore, mais la situation évolue et s'aggrave d'heure en heure. Mokre est leur seule planche de salut.

A 18 heures, l'ordre de repli arrive au PC à Nagoszyn, rendu intenable par les flammes et déjà quasi encerclé. A 19 heures, les éléments engagés se replient néanmoins sur le village l'un après l'autre et prennent le chemin du sud. Le reliquat de la 2e compagnie, à présent commandé par le SS-Frw.Ustuf. Lambert, marche en tête avec celui de la 3e compagnie. Ce qui reste de la 1re suit avec Chapy. Les blessés sont chargés sur une voiture. Au bout de 4 km, un officier SS leur signale que le *Kampfgruppe* est maintenant encerclé (ce qui n'est qu'en partie vrai). Cance n'a d'autre choix que de forcer le passage. Un groupement de combat est formé avec les restes de son bataillon et du bataillon Hoyer. C'est l'accrochage au bout de 1500 m mais la colonne passe ! Toutefois, Chapy se trouvé isolé en arrière avec deux sections de la compagnie Fenet.



Le SS-Frw.-*Standartenoberjunker* Henri Kreis, chef de la section antichar du bataillon Cance (ici avec le grade de SS-Frw.-Uscha, à Cernay ou à Tölz avant la fin du cours). Son unité est séparée du bataillon les 20 et 21 août pour aller renforcer le *Kampfgruppe* Schäfer à Radomysl.

Coll. E. L.

## Mokre, ultime îlot de résistance

Enfin apparaît Mokre et à sa gauche, le village abritant le train de combat français. Cance trouve Mokre déjà occupé par l'ennemi, le libère rapidement et assure la liaison avec un bataillon de la Wehrmacht.

Mais il n'existe pratiquement plus alors de ligne de front. A son PC de Dabrowka, le *SS-Stubaf.* Schäfer se rend compte qu'un nouveau repli vers le sud ne peut être évité et projette de former un nouveau front défensif articulé autour de Mokre.

Ce qui reste du bataillon Cance y passera la nuit, réduit pour l'heure à 60 ou 70 hommes épuisés par la violence des combats, les longues marches en terrain sablonneux, les nuits sans sommeil et le ravitaillement intermittent. Ils sont articulés en deux sections commandées par Fenet et Lemarquer et placées en couverture face au sud.

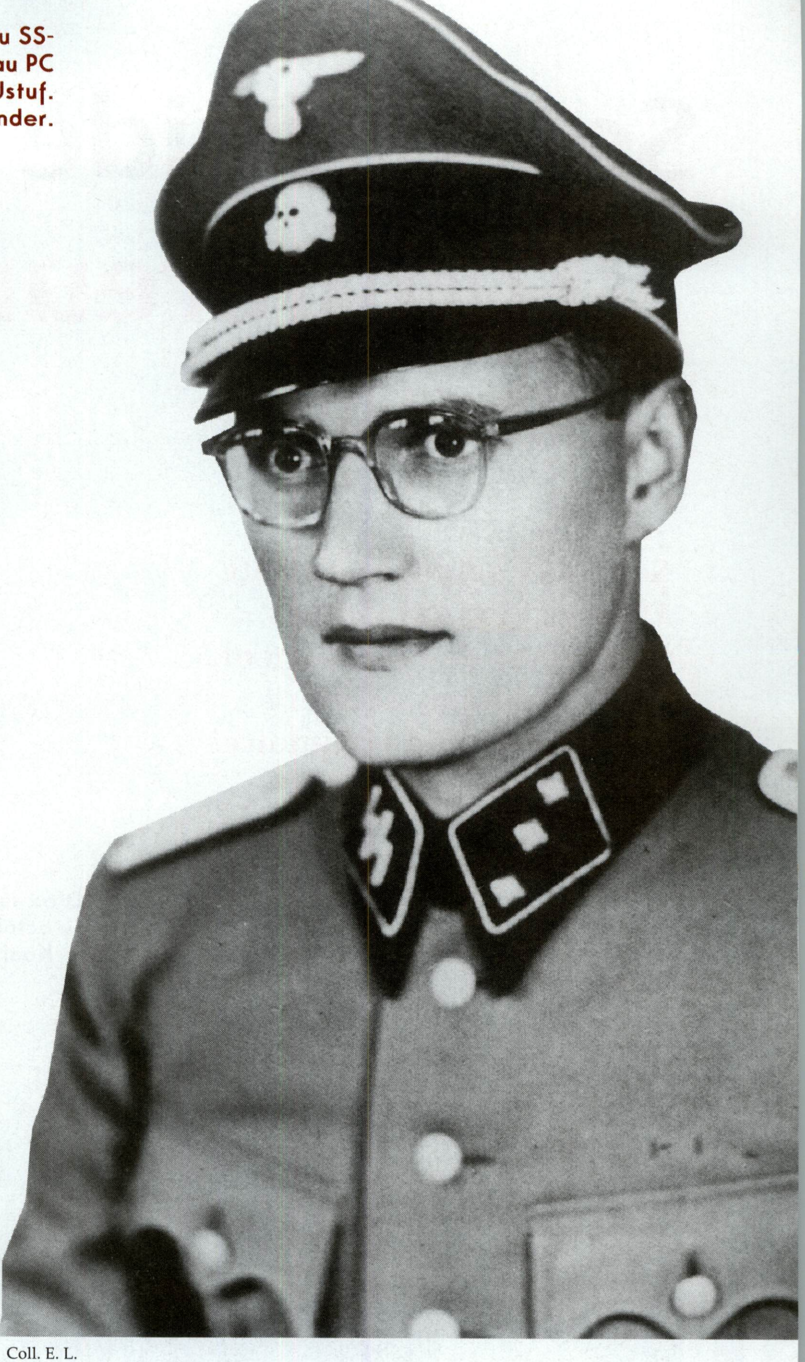
Le 22 août, dès les premières heures, un feu nourri d'armes lourdes ennemies s'abat sur l'ensemble des positions faiblement tenues par les restes du *Kampfgruppe* Schäfer sur la nouvelle ligne passant par Mokre. A 6 heures, à la fin du bombardement, les Russes attaquent le village à la faveur du brouillard. Tout le monde se porte à leur rencontre, les officiers en tête, jusqu'au corps à corps. Ce premier assaut est repoussé au prix de nouvelles pertes. Le SS-Frw.-Ustuf. Lambert est grièvement blessé et décédera dans un hôpital de campagne. Le SS-Frw.-Ustuf. Scapula, parti chercher des munitions, est tué accidentellement. A la chute du brouillard, une nouvelle attaque russe appuyée par trois ou quatre chars est elle aussi repoussée. Mais cette fois, le SS-Frw.-Hstuf. Cance est lui-même blessé. Puis un obus de 152 tombe sur l'isba du PC et tue son adjoint, le SS-Ustuf. Hans Reiche, en même temps que Lemarquer et le SS-Ostuf. Hans Binder, officier de liaison du *Kampfgruppe*.

Cance et Fenet, tous deux blessés, restent les seuls officiers. Vers 11 heures, l'ennemi a percé à l'est de Mokre, à la jointure du bataillon Hoyer et des restes du bataillon français. La situation est intenable et il faut encore une fois se replier. Les chars russes sont

**A son poste de secours, distribuant des cigarettes après ses soins, le SS-Frw.-Ostuf Dr. Pierre Bonnefoy, médecin du bataillon Cance. Avec plus de 600 hommes blessés sur 1 000, sa tâche sera pour le moins exténuante.**


Coll. H.Kuberski

**Le SS-Ustuf. Hans Reiche, adjudant-major du SS-Frw.-Hstuf Cance, tué le 22 août à Mokre au PC du bataillon, en même temps que le SS-Frw.-Ustuf. Lemarquer et que le SS-Ostuf. Binder.**



Coll. E. L.

déjà à 500 m de la route de l'ouest, la seule voie de repli encore libre.

Toute l'aile droite du LIXe corps d'armée est enfoncée entre la Wisloka et Zassow. Les restes du bataillon Cance se rassemblent sur la nouvelle ligne de résistance occupée par les bataillons Hoyer et Riepe, qui passe par Rosza et Wieworka. C'est là que les rejoignent le Std.Oju. Chapy avec les éléments des 1re et 3e compagnies coupés du bataillon depuis la nuit précédente. Pour les volontaires français, c'est fini...

Dans la soirée, ils sont amenés en camion à Debica, au nord de laquelle le *Kampfgruppe* a établi une nouvelle position défensive qui tiendra jusqu'au lendemain. De là, les camions les ramènent vers l'arrière. Le *Kampfgruppe*/18.SS-Div. ne sera pour sa part relevé que dans la nuit du 29 au 30 août.

## Un bilan effrayant

Rassemblé le 23 août dans un groupe de fermes a 17-18 km de Tarnow, en bordure de la route de Debica, le bataillon Cance aligne tout compris 130 hommes. Avec arrivée de nouveaux isolés, ce total sera porté à 210 hommes. En même temps que les véhicules sont remis en ordre, l'unité est réorganisée comme suit avec l'encadrement disponible :

- commandant de bataillon : SS-Frw.-Ostuf. Croisile,
- adjudant-major et médecin : SS-Frw.-Ostuf. Dr Bonnefoy,
- train : SS-Ustuf. Neubauer,
- compagnie de commandement : SS-Frw.-Oscha. Pruvost,
- 1re compagnie : SS-Frw.-Std.Oju. Chapy
- 2e compagnie : SS-Frw.-Ustuf. Bartolomei
- 3e compagnie : SS-Frw.-Oscha. Lefèvre.

Des compagnies qui ne sont évidemment que des sections...

Dès le lendemain arrive l'ordre d'aller cantonner dans un village situé derrière Tarnow. L'on peut dès lors dresser le bilan : 97 tués, plus de 600 blessés et 40 disparus manquent à l'appel ! Sur les 19 officiers et aspirants français du bataillon, six présents au corps, sont totalement indemnes ou légèrement blessés. Quatre sont morts (Lambert, Lemarquer, Scapula et Peyron), deux sont portés disparus (de Tissot, sans doute tué, et Laschett, fait prisonnier) et sept ont été blessés et évacués (Cance, Fenet, Pleyber, Gaultier, P.-B., Hug et Kreis).

Les propositions de Croix de fer sont établies (elles ne seront remises que le 10 novembre au camp de Wildflecken).

Mais les survivants ne ressentent pas qu'une grande fatigue. L'excitation et l'âpreté des combats, liées à l'inévitable fraternité d'armes qui s'est manifestée sur le terrain, à la mort de leurs camarades et à l'amertume aussi — en ces heures où Paris est en pleine insurrection —, ont fait évoluer la mentalité de certains, qui se sentent maintenant plus solidaires des Waffen-SS de toutes nationalités que de leurs compatriotes — fussent-ils du même bord — et même plus SS que les SS ! C'est animé par ce nouvel esprit que le 25, le Std.Oju. Chapy se juge autorisé à abattre le sous-officier comptable allemand de sa compagnie, à qui il reprochait certaines malversations. Il sera arrêté le surlendemain par la *Feldgendarmerie* et inculpé. La confusion n'était pas encore permise...

Le 1er septembre, le Ier bataillon de la *Sturmbrigade* s'embarque en gare de Tarnow. ■

# Sous l'égide de l'empereur d'Occident

## Mise sur pied de la brigade « *Charlemagne* »

**Suite aux saignées de l'été 1944 et face aux graves problèmes de recrutement, le SS-Hauptamt accélère l'enrôlement de volontaires non germaniques.**

**Par Eric LEFEVRE**



D'ex-légionnaires de la LVF en permission à Dantzig en septembre ou octobre 1944. Alors casernés sur le terrain de manœuvres SS de Konitz, ils sont devenus des Waffen-SS depuis le 1er septembre, sans toutefois en porter encore l'uniforme.

Le 5 septembre 1944, le maigre reliquat du I[er] bataillon de la *SS-Frw.-Sturmbrigade* française rejoint le terrain de manœuvres SS « Westpreußen », à Konitz, dans l'ancien couloir de Dantzig. Il débarque à Bruss, où est installé le *SS-Panzergrenadier-Ausb.-u. Ersatz-Btl. 35* faisant provisoirement fonction de dépôt de guerre pour la formation SS française.

La 6[e] *Flak-Kompanie* est déjà sur place depuis fin juillet, enfin munie de ses canons de 37 mm organiques et cantonnée à Saalesch, et depuis peu, le II[e] bataillon et l'état-major de la *Sturmbrigade* sont à Schwarnegast .

L'été 1944 voit enfin aboutir le projet de constituer une grande unité française interarmes des Waffen-SS. Celle-ci, non motorisée à la différence de la brigade d'assaut, est créée à la suite d'une décision du SS-FHA du 10 août et provisoirement dénommée « brigade française des SS » *(Französische Brigade der SS)*. La mesure est liée au besoin du SS-*Hauptamt* d'accélérer la levée de formations de volontaires étrangers, surtout non germaniques, à la suite des pertes de l'été que le recrutement d'Allemands ne peut plus combler, et à la décision subséquente prise par Hitler lui-même de subordonner aux Waffen-SS toutes les formations de volontaires étrangers de l'armée de terre. Pour mener l'affaire à bien en simples termes d'effectifs, le SS-*Hauptamt* n'a d'ailleurs d'autre choix que d'obtenir le versement dans la brigade de la majorité des Français servant sous d'autres uniformes allemands.

Ainsi, alors que la *Sturmbrigade* devient le Grenadier-Rgt. 1 de la nouvelle unité, son Grenadier-Rgt. 2 est constitué à dater du 1[er] septembre par le *Frz. Infanterie-Regiment* 638, le régiment de la LVF, qui appartenait jusqu'alors à l'armée de terre de la Wehrmacht. Venant d'Anklam et de Greifenberg, il gagne à son tour le terrain de manœuvres de Konitz en septembre. En trois ans, fût-ce dans l'inexpiable guerre de partisans, ce régiment a eu le temps de devenir un instrument militaire globalement plus fiable. Il a même livré avec succès un baroud d'honneur à Bobr, fin juin, contre les blindés soviétiques. Point de crispation, les sous-officiers et la troupe sont versés d'office dans les Waffen-SS, alors que seuls les officiers ont le droit de se dégager. Quelques-uns en profiteront...

Le dépôt de guerre constitué pour la nouvelle brigade *(Franz. SS-Grenadier-Ausbildungs- u. Ersatz-Btl.)* s'installe à Greifenberg, en Poméranie orientale, où s'est transporté celui du régiment de la LVF en février précédent. C'est là que sont dirigées les recrues du SS-*Ausbildungslager* de Sennheim.

Le chef de corps du Frz. I.R. 638, le général Puaud, le plus élevé en grade des officiers disponibles, prend fort logiquement le commandement de la grande unité, avec le grade d'*Oberführer* (plus haut grade dans la hiérarchie des officiers supérieurs de la SS et Waffen-SS, situé entre le colonel et le général de brigade, sans équivalent dans la Wehrmacht et l'armée française). Mais sa marge de manœuvres se trouvera singulièrement réduite par la mise en place fin septembre d'une inspection allemande des formations SS françaises (*Inspektion der französischen SS-Verbände*), véritable état-major-*bis* officiellement chargé de la liaison avec les échelons supérieurs et de l'instruction militaire de la nouvelle brigade, mais à qui reviennent toutes les décisions d'importance. Par suite, la brigade sera davantage commandée par son inspecteur allemand, le SS-*Brigadeführer* Krukenberg, que par son chef français.



**Monseigneur Jean de Mayol de Lupé (ici à Versailles en mars 1944), l'aumônier général de la LVF devenu celui de la brigade « *Charlemagne* ». Il joue un rôle déterminant en s'efforçant de convaincre les légionnaires d'accepter d'être versés dans les Waffen-SS. Par la suite, il s'emploiera également à faire taire les scrupules des miliciens ayant reçu l'ordre de s'engager. Une attitude manifestement dictée par le réalisme, toute autre solution s'avérant à ses yeux illusoire.**

## Le général Edgard Puaud, commandant de la brigade « *Charlemagne* »

Né le 29 octobre 1889, ce Vendéen s'engage en 1907. Il est sergent au 133e RI en 1914. Après avoir servi au 407e RI, il termine la guerre comme capitaine avec sept citations. Il rejoint l'armée française du Rhin en 1923, puis sert au Maroc de 1926 à 1937, obtenant trois nouvelles citations. Après avoir rejoint le 3e Etranger en 1934, il est désigné pour le Tonkin en 1937, affecté au 5e REI et rapatrié en 1940.
Dans l'armée de l'armistice, il commande d'abord le camp de Septfonds (Tarn-et-Garonne) où sont regroupés les volontaires étrangers non démobilisés, auxquels il apportera toute son aide, notamment aux Juifs. Promu lieutenant-colonel en 1941, il reçoit ensuite le 3e bataillon du 23e RI à Montauban, puis passe au 150e RI.
En 1942, le secrétariat d'Etat à la Guerre demande paradoxalement à ce « revanchard » hostile à l'Allemagne, de commander les troupes de la Légion tricolore à Guéret. Nommé colonel, il y restera jusqu'en 1943.
Il devient alors délégué général militaire de la LVF à Paris puis prend le 1er octobre 1943 en Biélorussie, le commandement du régiment de la LVF reconstitué, qu'il quittera en 1944 pour être placé à la tête de la brigade SS française. Il reçoit la Croix de fer 1re classe à la suite des combats menés à Bobr avec son régiment en juin 1944.
Affecté sur le plan physique et moral, il n'a guère les moyens de s'imposer et d'éviter la mainmise du SS-Brig.Fhr. Krukenberg sur la brigade « *Charlemagne* », favorisée par le haut-commandement des SS. En mars 1945, il partagera le sort des plus malheureux de ses hommes dans les plaines de Poméranie et décédera probablement dans un camp de prisonniers. La cour de justice de la Seine le condamnera à mort par contumace le 11 octobre 1946.

**Le général Puaud, commandeur de la Légion d'honneur et du Ouissam alaouite chérifien, étrennant ses étoiles le 16 avril 1944 à Paris, lors du grand meeting de la LVF au Vel' d'Hiv'. A la suite d'une première campagne à l'Est, le commandement militaire allemand lui a déjà attribué la Croix de fer et la Croix du mérite de guerre avec épées.**

A la fin de septembre, Waffen-SS et ex-légionnaires sont rejoints par environ 800 (?) Français engagés dans la Kriegsmarine, majoritairement des recrues se trouvant encore à l'instruction qui seront réparties entre les différentes unités. Eux non plus n'ont guère le choix. S'y ajouteront nombre de Français isolés rameutés dans toute l'Europe, appartenant à des formations allemandes fort diverses, notamment des SK-*Männer* de l'Organisation Todt. Seul le bataillon français du NSKK-*Motorgruppe* Luftwaffe ne sera pas intégré à la nouvelle brigade.

## De nécessaires aménagements

L'intégration forcée de ces éléments trop disparates n'ira pas sans heurts et récriminations légitimes, même si certains d'entre eux se jugent valorisés par ce changement. D'une ampleur limitée toutefois, puisque sur les quelques 200 hommes épurés en octobre pour des motifs essentiellement disciplinaires, l'on ne compte que 10 anciens légionnaires rayés des contrôles — et finalement internés dans un camp de concentration — pour refus délibéré d'être versés dans les Waffen-SS.

Les dispositions légales françaises de 1942-1944 touchant les différentes formations de volontaires, conservent évidemment leur validité. Sachant toutefois que le Maréchal et le président Laval, emmenés de force en Allemagne, se refusent à présent à exercer tous pouvoirs, sans pour autant dissoudre le gouvernement. Malgré leur désaccord et sur la proposition de Marcel Déat est par suite constituée le 6 septembre à Belfort une *Délégation gouvernementale française pour la défense des intérêts français en Allemagne*, présidée par l'ambassadeur F. de Brinon et devenue *commission* le mois suivant. Ce dernier, accompagné de M. Déat, J. Doriot, J. Darnand et P. Marion, a préalablement rencontré Hitler le 31 août pour obtenir son obligatoire assentiment. La France dite de Vichy se trouve maintenant dans la même situation que le France dite libre en 1940 en Grande-Bretagne, c'est-à-dire totalement tributaire de l'étranger ! En pratique, ayant dû gagner Sigmaringen le 10 septembre, la délégation n'aura bientôt plus à s'occuper que des deux millions de Français séjournant dans le Reich (prisonniers,



**Un conseil de la commission gouvernementale de Sigmaringen. De gauche à droite : Joseph Darnand (organisation des forces nationales françaises), Marcel Déat (solidarité nationale et protection des travailleurs français en Allemagne), Fernand de Brinon (président de la commission) et le général Eugène Bridoux (protection des prisonniers de guerre). Bien qu'elle ait été reconnue par le gouvernement du Reich, elle ne pourra guère influer sur le destin de la brigade « *Charlemagne* ».**


DR

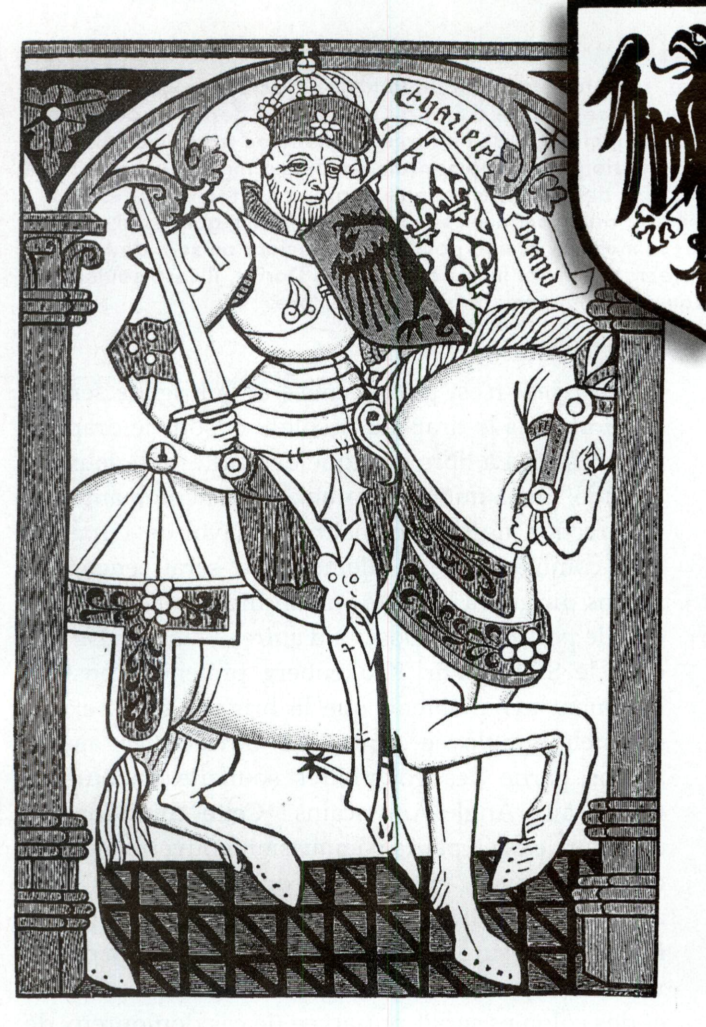
Joseph Darnand, secrétaire général de la Milice, secrétaire général au Maintien de l'Ordre, secrétaire d'Etat à l'Intérieur et depuis septembre 1944, délégué à l'organisation des « forces nationales françaises » au sein de la délégation gouvernementale de Sigmaringen devenue commission. En dépit des promesses faites par les hautes autorités des SS et bien qu'il leur ait abandonné ses meilleurs francs-gardes, il ne pourra exercer la moindre action politique et sociale au sein de la brigade « *Charlemagne* ». A l'instar de Jacques Doriot, il sera seulement promu *Sturmbannführer*, à compter du 1er novembre.

ouvriers volontaires ou requis et collaborationnistes de diverses tendances réfugiés outre-Rhin).

La constitution d'une grande unité SS à partir d'éléments dont un certain nombre n'auraient pas été acceptés dans les Waffen-SS un an plus tôt, entraîne certains aménagements négociés notamment entre le général Puaud et le *Reichsführer* SS. La prise en main idéologique qui caractérisait la future *Sturmbrigade* n'est plus de mise et la brigade servira à la fois sous le drapeau tricolore et sous le drapeau noir des SS. La libre pratique des cultes religieux est assurée, une aumônerie catholique fonctionnant sous la direction de monseigneur de Mayol de Lupé. Le haut-commandement allemand se serait engagé à ne pas diriger la brigade sur un théâtre d'opérations où elle pourrait s'opposer à d'autres Français. De son côté, le SS-Brig.Fhr. Krukenberg prétendra postérieurement avoir obtenu que la brigade serait exclusivement employée contre les Soviétiques, même si une partie des volontaires souhaite toujours se frotter aux Anglo-Américains ! Cette condition est d'ailleurs exigée par la commission gouvernementale de Sigmaringen, même si un de Brinon et un Déat avaient en juin précédent pris une position opposée. Enfin, l'on assure aussi aux nouveaux SS qu'en cas de victoire allemande (!), l'intégrité du territoire national et des colonies serait préservée (le cas douloureux de l'Alsace et de la Moselle a-t-il été évoqué ?).

Jacques Doriot, créateur et président d'un Comité de la libération française appelé à se transformer en un hypothétique gouvernement français en exil, apparaît finalement en janvier 1945 pour les dirigeants allemands comme le seul Français capable de jouer un rôle politique aux côtés du Reich. Mais il est tué par un avion allié le 22 février près de Mengen. Ses funérailles s'y déroulent le 25 dans une atmosphère lourde, en présence des collaborationnistes de toutes tendances réunis. Pour eux, tout est fini... Cet extraordinaire cliché a pu parvenir jusqu'à nous. Sur le cercueil du défunt, béni par l'abbé Delcros, est posée sa vareuse de W-*Sturmbannführer der SS* et c'est un sous-offficier de la « *Charlemagne* », le W-Hscha. Caucia, qui porte le coussin où reposent ses décorations françaises et allemandes.


Coll. C. Panzarasa



L'empereur Charlemagne d'après une gravure sur bois de la première partie du XVe siècle. C'est finalement son patronage qui est à nouveau choisi en octobre 1944 pour l'unité française des Waffen-SS. Créées seulement à la fin du Moyen Âge, les armes de son bouclier, réunissant l'aigle germanique et les lys de France, — figures des deux principales entités nationales nées de l'éclatement de l'empire d'Occident — seront choisies comme insigne divisionnaire (en cartouche), manifestement resté à l'état de projet.

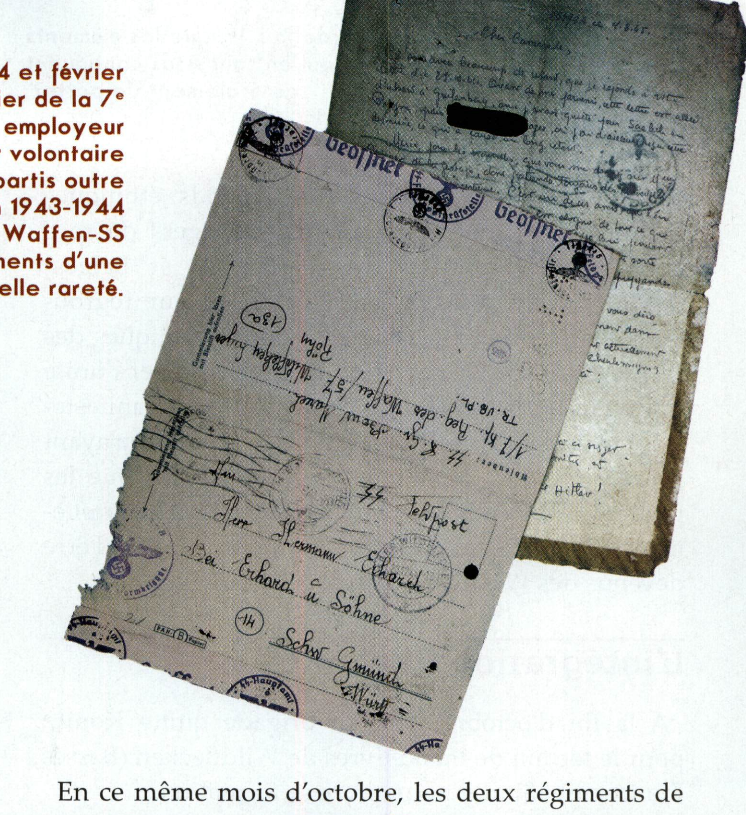
## Joseph Darnand chargé de l'organisation des « forces nationales françaises »

Les 6 et 7 octobre, Joseph Darnand, secrétaire général de la Milice, secrétaire général au Maintien de l'Ordre, secrétaire d'Etat à l'Intérieur, officier français des Waffen-SS et désormais membre de la commission gouvernementale chargé de l'organisation des « forces nationales françaises » — la brigade SS et les francs-gardes de la Milice — rencontre le SS-Brig.Fhr. Krukenberg et transmet la teneur de cet entretien au *Reichsführer* SS. Fut-il préalablement question de

**Suite aux tractations entre Joseph Darnand et le *Reichsführer* SS, 1 800 francs-gardes de la Milice reconnus aptes reçoivent l'ordre de se porter volontaires pour la brigade « *Charlemagne* ». Ils arriveront au camp de Wildflecken le 5 novembre avec leurs uniformes français et les armes qui leur ont servi en France pour assurer le « maintien de l'ordre » (ici, des francs-gardes du Vaucluse à Clermont-Ferrand en août 1944 ; ils ont reçu des tenues kaki, comme la plupart de ceux qui ont été mobilisés en juin précédent).**

Coll.E.L.

Deux lettres adressées en décembre 1944 et février 1945 du camp de Widlflecken par un grenadier de la 7e compagnie du régiment n° 57 à son ancien employeur allemand et à l'un de ses camarades travailleur volontaire en Allemagne. C'est parmi les travailleurs partis outre Rhin de leur propre gré que seront recrutés en 1943-1944 la majorité des volontaires français pour les Waffen-SS en dehors du territoire national. Des documents d'une exceptionnelle rareté.


Cher Camarade,
[redacted]
Geöffnet
Feldpost
Herrn Hermann Erhard
Bei Erhard u. Söhne
Schw. Gmünd
Württ

baptiser la grande unité française « Jeanne d'Arc » ? A présent est définitivement et fort logiquement retenu le nom de « *Charlemagne* », qui avait déjà été choisi en 1943 pour le futur régiment SS français.

Darnand reçoit l'assurance que toutes les questions politiques et sociales de la brigade seront de son ressort de façon que *« ce soit la France elle-même qui participe au combat et plus seulement des volontaires français aux côtés de l'Allemagne »*. Se manifeste aussi par ce biais la volonté de la commission gouvernementale d'écarter Doriot qui ambitionne de son côté de prendre la tête d'un nouveau gouvernement en exil. Il est déjà admis, malgré les promesses qui leur ont été faites un peu rapidement, que les francs-gardes de la Milice jugés aptes seront à leur tour versés dans la brigade SS, où ils retrouveront les miliciens engagés à la fin de 1943. Repliés en Allemagne, pour certains avec leurs familles entières, ils ont livré en France d'âpres combats contre les FFI et nombre de ceux qui n'ont pu ou voulu s'exiler ont été massacrés dans des formes plus ou moins légales.

Darnand rencontre ensuite Himmler et le SS-Ogruf. Berger, qui semblent avoir agréé ces propositions.

En ce même mois d'octobre, les deux régiments de grenadiers reçoivent les n° 57 et 58 et les unités de brigade le n° 57. La grande unité devient en même temps *Waffen-Grenadier-Brigade der SS « Charlemagne » (franz. Nr.1)*. Pourquoi ce *Waffen-... der SS* ? Simplement parce que depuis le début de l'année a commencé de s'opérer au sein des Waffen-SS un ultime clivage racial entre les trois catégories de personnels qui les composent, se traduisant par une différence dans les dénominations d'unités et de grades. Ainsi, les grandes unités constituées d'Allemands de souche sont-elles à présent des *SS-Divisionen*, celle

Le camp de Wildflecken, construit sur un vaste terrain de manœuvres de l'armée de terre de la Wehrmacht aménagé en 1936, dans le massif de la Rhön, en Franconie. Il accueille la brigade « *Charlemagne* » à la fin d'octobre 1944. Il n'avait auparavant abrité que fort peu d'unités des Waffen-SS (des éléments des divisions « *Wiking* » et « *Nord* » et, en 1943, la *Sturmbrigade* « *Wallonien* »)

**L'écusson de manche de la LVF, que les éléments de la brigade qui en sont issus continuent généralement de porter.**

qui sont formées à partir d'Allemands ethniques *(Volksdeutsche)* ou de volontaires étrangers de race germanique (Scandinaves, Néerlandais et Belges) des *SS-Freiwilligen-Divisionen* et celles qui regroupent des volontaires étrangers non germaniques des *Waffen-Divisionen der SS*. L'on a fini par ranger l'unité française dans cette dernière catégorie, manifestement à la suite de l'intégration d'éléments n'ayant pas été recrutés suivant les mêmes critères que les premiers Waffen-SS. Une distinction qui a naturellement échappé à ceux qu'elle visait, inconscients d'être devenus des Waffen-SS de troisième ordre !

## L'intégration des miliciens

A la fin d'octobre 1944, la brigade quitte Konitz pour le terrain de manœuvres de Wildflecken (Basse-Franconie) afin d'y poursuivre sa formation.

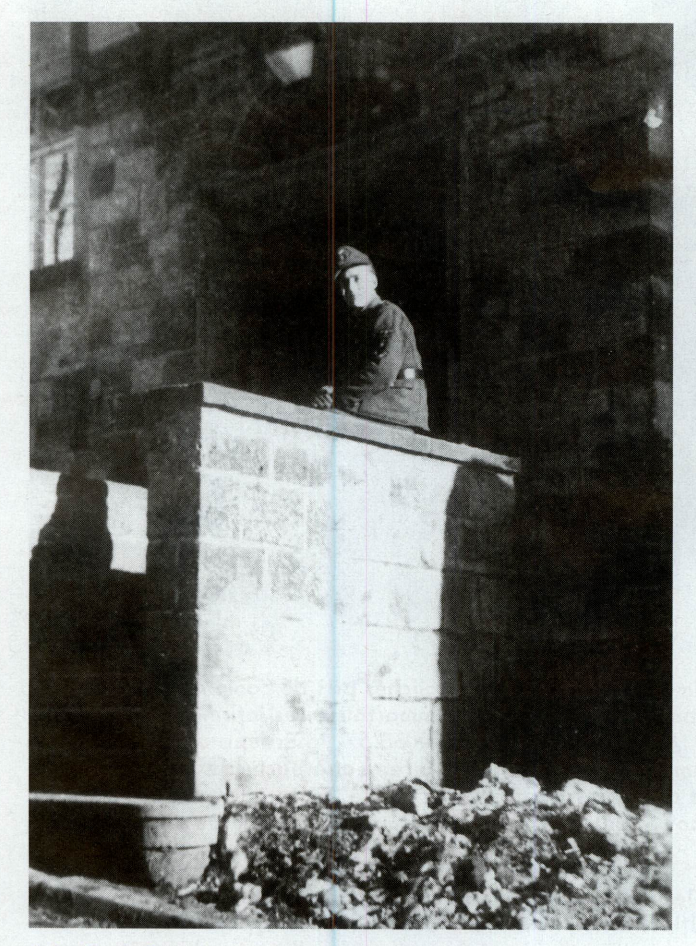
Le 5 novembre y arrivent 1 800 francs-gardes de la Milice, sélectionnés parmi les 3 500 qui se sont repliés pour être finalement regroupés à Ulm. Reconnus physiquement aptes par une visite médicale, ils ont reçu l'ordre de se porter volontaires pour la brigade « *Charlemagne* ». Cette mesure est mal acceptée par une partie d'entre eux et 300 protestataires réussissent à quitter Wildflecken au cours des semaines suivantes pour regagner Sigmaringen. Néanmoins, les commandements les plus importants seront peu à peu confiés à d'anciens chefs de la Milice, tels de Vaugelas, de Bourmont, Raybaud, Moneuse ou Boudet-Gheusi.

Ce dernier apport permet en tous cas de porter l'effectif global à au moins 7 000 rationnaires, sachant qu'au cours des mois suivants continueront de rejoindre la brigade quelques dizaines de nouveaux volontaires engagés en Allemagne même — collaborationnistes repliés, travailleurs volontaires ou requis du STO et même dorénavant prisonniers de guerre, tous affectés au bataillon de dépôt de Greifenberg (envisagé dès 1943, le recrutement des P.G. ne semble pas avoir été effectif avant le printemps ou l'été 1944, suite à une décision générale du Führer).

Mais Darnand s'aperçoit peu après de quel marché de dupes il a été victime en traitant avec les hautes autorités des SS. Venu le 19 novembre à Wildflecken pour exercer ses attributions, il est proprement éconduit par le SS-Brig.Fhr. Krukenberg. La commission de Sigmaringen protestera contre cette façon de bafouer sa représentativité, évidemment en vain, même s'il y a sans doute là le simple souci de ne pas favoriser Darnand au détriment de Doriot, qui vient d'être promu à son tour au grade de *Sturmbannführer* (chef de bataillon), sans lui non plus exercer de fonctions politiques ou militaires à la brigade. Découragé, amer, sachant ne pas compter sur le soutien du général Puaud acquis à Doriot, Darnand envisage en décembre de démissionner de la commission gouvernementale — il le




**Deux officiers français à l'entrée du camp de Wildflecken en janvier 1945.**



A la Noël 1944, le W-*Rottenführer* Pierre M..., issu de la LVF, pose sur l'escalier du bâtiment du camp de Wildflecken abritant la « compagnie d'honneur » de l'*Inspektion* allemande. Les clichés pris à cette période sont tout aussi rares que les courriers.



A l'occasion de cette fête de Noël, le SS-*Standartenführer* Walter Zimmermann (1897-1995), directeur de l'instruction de la brigade, distribue des cadeaux aux officiers. Fort populaire, parlant fort bien le français, il commandait auparavant le génie du V$^{e}$ *SS-Gebirgskorps* en Bosnie-Herzégovine (ce pourquoi il porte en cravate une décoration croate, l'ordre de la Couronne du roi Zvonimir de 1$^{re}$ classe). Il sera, en 1945, le dernier commandant de la « *Charlemagne* ». Comme tous les officiers allemands affectés à celle-ci ou à son inspection, il porte l'écusson tricolore (dans son cas, par hasard sans doute, celui de la LVF). Derrière lui, costumé en père Noël, le W-Ustuf. H. Kreis.

fera temporairement — et de rejoindre la 28$^{e}$ SS-Frw.-Gren.-Div. « *Wallonien* » en entraînant nombre de ses miliciens déjà enrôlés dans la « *Charlemagne* ». Le SS-Frw.-Ostubaf. Léon Degrelle, qui dispose d'une marge de manœuvre plus importante, envisage de réunir les deux unités françaises et wallone dans un « corps germanique d'occident » *(germanisches Westkorps)* dont il prendrait le commandement. Mais le SS-*Hauptamt* met rapidement un terme à l'opération, qui à son sens rapprocherait trop la Wallonie de la France, au détriment des intérêts allemands.

Doriot, de son côté, rameutant inlassablement des partisans, commence de mettre sur pied un *Comité de la libération française,* dont la création sera annoncée le 6 janvier. Ce pendant du CFLN gaulliste constitué à Alger en 1943 est appelé comme lui à se transformer en gouvernement en exil. Il rend à moyen terme inopérante la commission de Sigmaringen contre laquelle il lutte sournoisement, d'autant que de Brinon lui-même y adhère, comme d'ailleurs le général Puaud, monseigneur de Mayol de Lupé et plusieurs autres officiers de la « *Charlemagne* »! Maintenant soutenu tant par von Ribbentrop que par les SS, Doriot apparaît comme l'homme le plus apte à jouer un rôle dans la politique européenne du Reich. Sa mort le 22 février mettra fin à l'opération.

## La brigade transformée en division

En ce mois de février 1945, considérant qu'au mieux la moitié d'entre eux acceptent de gaieté de cœur de porter l'uniforme SS et que le sort de leurs familles restées en France, où sévit une épuration sanglante, reste incertain, le moral des membres de la brigade n'est pas au plus haut. Grâce à la radio, à la presse dont ils disposent, notamment *La France* de Sigmaringen et *Le Petit Parisien* édité à Constance, ils savent qu'ils se retrouveront eux-mêmes devant des cours de justice s'ils en reviennent. De fait, depuis bien longtemps, le sort des volontaires français en uniforme allemand et des collaborationnistes, et même des maréchalistes en général, est lié à la fortune des armes du Reich. Or, l'offensive des Ardennes, qui a laissé croire un moment à un redressement de la situation, est déjà oubliée.

Si les antagonismes entre doriotistes et miliciens se sont à présent atténués grâce à la main de fer du SS-Brig.Fhr. Krukenberg, à la diplomatie et à l'intelligence d'autres officiers, l'amalgame nécessaire n'est pourtant pas vraiment réalisé. Il aurait fallu plus de temps, et surtout d'autres circonstances. Etait-il même possible ?

Sur le plan strictement militaire, la situation de l'unité est encore moins brillante. On relève de graves déficiences en matière d'armement, de matériel, d'équipement et même d'habillement. Sans compter



Coll. E. L.

**Un autre des rarissimes clichés pris au camp de Wildflecken, en janvier 1945 encore. Il immortalise les infirmiers du *Waffen-Artillerie-Abteilung der SS 57*, le groupe d'artillerie de la « *Charlemagne* », formé majoritairement à partir de légionnaires de la LVF et de francs-gardes de la Milice. Suite à la pénurie générale, les seconds ont touché les uniformes *feldgrau* assez tardivement.**

Coll.E.L.

**Le W-Uscha. Jean-Marie C..., de la 3e compagnie du régiment 57, au camp de Wildflecken en novembre 1944. Un sous-officier de la brigade « *Charlemagne* » parmi des centaines d'autres. Il partira bientôt comme élève pour la SS-Pz.-Gren.-Schule de Kienschlag, en Bohême, qui, après l'école de Tölz, a déjà formé une promotion d'officiers français. Ainsi, comme la majorité des éléments absents de Wildflecken, il ne prendra pas part aux combats de Poméranie, mais pour sa part, seulement à ceux de Berlin (issu de la LVF et muté du régiment n° 58 au n° 57, il porte de ce fait au collet les runes SS qui caractérisent plutôt les éléments provenant de la SS-Frw.-*Sturmbrigade*).**

les déficiences organiques : en matière d'unités de reconnaissance, par exemple, la brigade ne dispose que des deux sections de ses régiments d'infanterie, majoritairement dotées de bicyclettes ; elle est en outre démunie de services d'intendance propres. La majorité des officiers étant issus de la réserve, l'encadrement se révèle insuffisant à divers niveaux, et globalement, l'instruction tant individuelle que collective n'a pu être menée à terme. Enfin, de nombreux spécialistes, élèves officiers et élèves sous-officiers, voire des unités entières, sont encore en stage ou à l'instruction à Berlin, à Breslau et surtout en Bohême.

Mais, à cette date, la plupart des nouvelles grandes unités de la Wehrmacht et des Waffen-SS ne se trouvent-elles pas dans la même situation ?

Alors qu'au départ, certains Français voulaient s'éclipser pour ne pas être SS, cette situation peu reluisante pousse maintenant les volontaires les plus motivés à les imiter, mais pour en découdre dans de meilleures conditions ! Telle cette vingtaine d'hommes de la 2e compagnie du régiment n° 57 qui ont déserté quelque temps plus tôt pour rejoindre la plus prestigieuse division « *Wallonie* », laquelle servira d'aimant de bout en bout.

Faute de mieux, à dater du 10 février 1945, la brigade française est élevée au rang de division et reçoit son numéro, devenant la 33e *Waffen-Grenadier-Division des SS « Charlemagne » (franz. Nr. 1)*, quoique sans augmentation d'effectifs ni modification de ses tableaux de guerre.

Sur l'insistance du SS-Brig.Fhr. Krukenberg, dédaignant son état d'impréparation, l'ordre de mouvement vers la zone des opérations à l'Est est signé quelques jours plus tard. L'*Inspekteur* prétendra trente ans plus tard avoir voulu le plus rapidement possible soustraire la division à l'influence de la commission de Sigmaringen et du comité de Doriot, afin d'éviter un éventuel engagement à l'Ouest qu'il continuait de craindre en dépit des engagements pris. Il est vrai qu'en juin 1944, on le sait, la plupart des chefs collaborationnistes français le souhaitaient.

Reste que l'argument semble pour le moins douteux, bien qu'au fond, aucune unanimité quant à l'emploi de la division française n'ait jamais régné tant à la direction des SS qu'au ministère des Affaires étrangères allemand... A cette époque, l'on ne compte plus les unités envoyées au feu en catastrophe et au fond de lui-même, le *Brigadeführer* souhaite vivement jouer un rôle vraiment militaire. ■

# Composition de la division « Charlemagne » au moment de son transport vers la zone des opérations (formations de campagne)



***Inspektion der französischen SS-Verbände*** (inspection des formations SS françaises — Insp. : SS-Brig.Fhr. G. Krukenberg ; opérations : SS-Hstuf. H. Jauss), avec :

***Wach- u. Ausbildungskompanie*** (Cie de garde et d'instruction — SS-Ostuf. W. Weber)

***Waffen-Feldgendarmerietrupp der SS 57*** (Sct prévôtale — SS-Ostuf. Görr)

***Waffen-Feldpoststelle der SS 57*** (bureau postal divisionnaire)

***Divisions-Stab*** (état-major divisionnaire — Cdt de division : W-Ob.Fhr. E. Puaud ; chef d'E-M et opérations (Ia) : W-Stubaf. J. Vincent de Vaugelas ; renseignements (Ic) : W-Ostuf. J. Delile)

***Div.-Stabskompanie*** (Cie d'état-major divisionnaire — W-Hscha. H. Surrel)

***Feldgendarmerietrupp*** (Sct prévôtale française — W-Ostuf. Veyrieras)

***Waffen-Grenadier-Regiment der SS 57 (frz. Nr.1)*** (chef de corps : W-Hstuf. V. de Ghaisne de Bourmont)

I^er Btn (W-Ostuf. H. Fenet)

II^e Btn (W-Hstuf. R. Obitz)

9^e Cie de canons d'infanterie (W-Hstuf. R. Roy)

10^e Cie de chasseurs de chars (W-Ustuf. J.-P. Labuze)

***Waffen-Grenadier-Regiment der SS 58 (frz. Nr.2)*** (chef de corps : W-Stubaf. E. Raybaud)

I^er Btn (W-Hstuf. E. Moneuse)

II^e Btn (W-Hstuf. M. Berret)

9^e Cie de canons d'infanterie (W-Ustuf. J.-L. Français)

10^e Cie de chasseurs de chars (W-Oscha. R. Girard)

***Waffen-Panzerjäger-Abteilung der SS 57*** (Btn de chasseurs de chars — W-Stubaf. J. Boudet-Gheusi) intégrant :

***Flak-Kompanie*** (Cie de DCA à 9 pièces de 37 — W-Ustuf. R. Fayard)

***schwere Panzerjäger-Kompanie*** (Cie de chasseurs de chars lourde, à canons de 75 — W-Std.Oju. Vincenot)

***Sturmgeschütz-Kompanie*** [Cie de canons d'assaut, à 14 chars de chasse Jagdpanzer 38(t), à l'instruction à la SS-Panzerjäger (Sturmgeschütz)-Schule de Beneschau (Bohême) —W-Ostuf. P. Michel]

***Grenadier-Begleitzug*** (Sct d'infanterie d'accompagnement — W-Oscha. M. Montgour)

***Waffen-Artillerie-Abteilung der SS 57*** (groupe d'artillerie à 2 batteries d'obusiers de 105 dont les équipes de pièce sont en stage à la SS-Art.-Schule II de Beneschau —W-Hstuf. J. Havette)

***Waffen-Pionierkompanie der SS 57*** [Cie du génie, à l'instruction à la SS-Pionerschule de Hradischko (Bohême) — W-Ostuf. R. Audibert]

***Waffen-Baukompanie der SS 57*** (Cie de travailleurs — W-Ostuf. de Moroges)

***Waffen-Nachrichtenkompanie der SS 57*** (Cie mixte de transmissions — W-Ostuf. J. Dupuyau)

***Waffen-Fahrschwadron der SS 57*** (escadron du train hippomobile), intégrant :

***Fahrkolonnen A*** (W-Hstuf. J. Schlisler) et B (W-Hstuf. J. Croisile)

***Werkstattzug*** (Sct atelier *, en stage à Berlin — W-Ostuf. H. Maudhuit)

* La plupart du temps identifiée comme un compagnie dans les sources françaises

***Waffen-Sanitätskompanie der SS 57*** et ***Krankenkraftwagenzug*** (Cie sanitaire et Sct sanitaire automobile — W-Hstuf.Dr. P. Bonnefoy)

***Waffen-Veterinärkompanie der SS 57*** (Cie vétérinaire — W-Ustuf. Dr. Richter)

***Feldersatz-Bataillon*** (Btn de recomplètement des effectifs en campagne, au dépôt de Greifenberg — W-Hstuf. M. Bisiau)

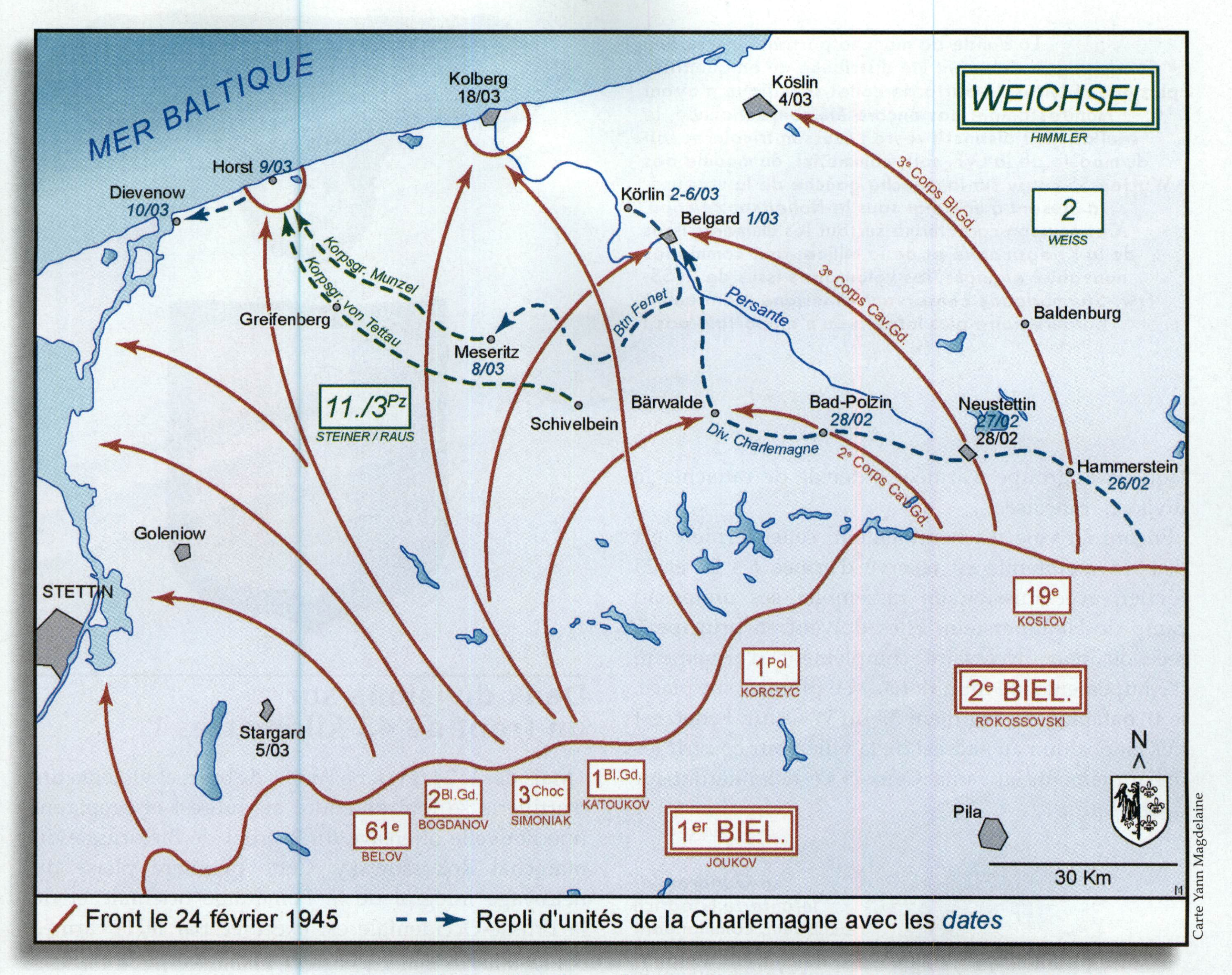
# Les combats en Poméranie

## Tombeau de la division « *Charlemagne* »

**Février 1945. Le sort des armes a définitivement tourné en faveur des Alliés. Commence alors pour les Français de la « *Charlemagne* » un combat désespéré.**

Une unité de la 4e SS-*Polizei-Pz.-Gren.-Div.* amenée à pied d'œuvre à Pyritz (Poméranie), en février 1945. La « *Charlemagne* » débarque des trains dans un cadre similaire, mais bien plus à l'est. Et pour sa part, c'est à pied qu'elle gagne la ligne de front ! Si elle ne dispose pas des rares mitraillettes Bergmann 35/I, comme ici, mais de Beretta 38/42, elle fera par contre un large usage des *Panzerfäuste* et des *Panzerschrecke*.

Par Eric LEFEVRE




**Les offensives des 1er et 2e fronts de Biélorussie des 24 février et 1er mars 1945 en Poméranie orientale**

Le 22 février 1945, le premier des quinze convois ferroviaires transportant la division « *Charlemagne* » s'arrête en gare de Hammerstein, en Poméranie orientale.

Ne sont dirigés du camp de Wildflecken vers la zone des opérations — outre les unités de commandement, dont celles de l'*Inspektion* — que les deux régiments d'infanterie n° 57 et 58, le bataillon de chasseurs de chars incomplet, une fraction inopérante du groupe d'artillerie et six petites unités divisionnaires des différentes armes et services (partant de Bohême, la compagnie du génie rejoindra directement la Poméranie). En tout, guère plus de 4 500 hommes, avec un armement et des munitions organiques incomplets.

Pour beaucoup, c'est un combat désespéré avant même qu'il soit livré. Maintenant que la France est aux mains de leurs adversaires, qu'ils sont voués à la réprobation générale, que la défaite de l'Axe s'annonce inexorablement, que peuvent-ils attendre ? Leur vraie communauté est devenue cette division « *Charlemagne* » vouée à l'anéantissement. Seuls les plus acquis à l'idée « européenne », généralement issus de la Waffen-SS française — en fait des admirateurs de l'Allemagne devenue consciemment ou non leur seconde sinon nouvelle patrie — ne se posent pas de questions. Les autres se battront souvent pour l'honneur, par simple fidélité à leur engagement antérieur et parce qu'après tout, ils luttent encore contre le bolchevisme, fût-ce « pour le roi de Prusse ». D'autres encore subiront l'événement en essayant seulement de s'en sortir vivants.

Quoi qu'il en soit, la situation militaire à l'Est est devenue pressante. A la mi-janvier, le 1er front de Biélorussie du maréchal Joukov a atteint l'Oder, face à la 9e armée allemande. A sa droite, le 2e front de Biélorussie s'oppose aux deux autres armées déployées en Poméranie orientale et en Prusse-Occidentale — la 11e à l'ouest et la 2e à l'est — qui avec la 9e constituent le groupe d'armées de la Vistule (*Heeresgruppe Weichsel*), aux ordres du *Reichsführer* SS Himmler lui-même. Ces troupes n'ont guère pu organiser qu'un front défensif, et la contre-offensive lancée depuis la zone d'action de la 11e armée du SS-Ogruf. Steiner — l'opération « *Sonnenwende* » — n'a pu que s'enliser. Les lignes sont singulièrement étirées, notamment à la 2e armée du colonel-général Weiß à

La bande de manche portant l'inscription « *Charlemagne* » n'ayant été distribuée qu'en quantités plus que réduites, la patte de collet spécifique n'ayant manifestement pas encore été confectionnée, le seul attribut distinctif reste l'écusson tricolore, soit du modèle de la LVF, soit, comme ici, du modèle des Waffen-SS cousu sur la manche gauche de la vareuse, à présent à un doigt sous le *Hoheitsabzeichen*. Cet écusson caractérise surtout les éléments issus de la *Kriegsmarine* et de la Milice, tout comme les nouveaux engagés, les volontaires issus de la SS-Frw.-*Sturmbrigade* conservant un insigne identique à bordure noire plus large... ou n'en portant pas !


Col. E.L. via Militaria Magazine

laquelle le groupe d'armées a décidé de rattacher la division française.

Encore en voie d'acheminement, cette dernière est d'abord maintenue en réserve d'armée les 22 et 23 février, avec mission de rassembler ses unités au camp de Hammerstein. Elles doivent en principe y recevoir leur nécessaire complément d'armement, d'équipements, de munitions… Le premier sur place, le Ier bataillon du régiment 57 du W-Ostuf. Fenet, est mis en position au sud-est de la ville pour couvrir les débarquements suivants. Ceux-ci s'échelonneront sur quatre jours.


Le *General der Infanterie* Friedrich Hochbaum, commandant le XVIIIe corps de montagne auquel la division « *Charlemagne* » est rattachée les 24 et 25 février, lors des combats livrés au sud-est de Hammerstein.

Col. E.L.

## Deux divisions sur un front de 45 kilomètres !

Mais dès le 24 février à l'aube, de brefs et violents tirs d'artillerie se font entendre au sud-est et préparent une nouvelle offensive du 2e front de Biélorussie du maréchal Rokossowsky. Cette première phase du nettoyage intégral de la Poméranie orientale et de la Prusse-Occidentale est exécutée par la 19e armée du général Koslov, précédant le 3e corps blindé de la Garde. Leur mission : atteindre la Baltique dans le secteur Kolberg-Köslin, puis de là se rabattre dans le dos de l'armée Weiß. Le point de rupture choisi se situe fort logiquement à la charnière de celle-ci et de la 11e armée, juste à l'ouest de Hammerstein.

L'attaque est lancée par cinq divisions de fusiliers soviétiques en premier échelon, appuyées de petits groupes de chars. La 32e Infanterie-Division du lieutenant-général Boeckh-Behrens, vieille unité active aguerrie, retirée du front de Courlande en janvier précédent, subit le premier choc. Elle résiste farouchement, sans toutefois pouvoir empêcher l'assaillant d'ouvrir une brèche alarmante. Le XVIIIe corps de montagne du *General der Infanterie* Hochbaum, auquel elle est rattachée, ne dispose alors que d'une seule autre grande unité, la 15e *Waffen-Grenadier-Div. der SS* lettone du SS-Ob.Fhr. Burk, en lignes à droite et attaquée à partir de 10 heures. Ces deux divisions occupent un front de 45 kilomètres de Landeck à Konitz, là même où la future division « *Charlemagne* » s'est formée à l'automne précédent ! Comment pourraient-elles résister valablement ?

Dans la matinée, l'E-M et l'Inf.F., l'inspection allemande de la « *Charlemagne* », apprennent le rattachement de leur unité au XVIIIe corps. En faisant établir aux Français une position-verrou un peu en arrière, l'on espère resserrer le dispositif de la 32e ID sur sa

gauche. Sous un ciel nuageux, couvert, le mouvement s'effectue vers midi, retardé par la neige et les mauvais chemins. La division et le régiment 57 (W-Hstuf. de Bourmont), provisoirement rattaché à la division allemande, installent leurs PC à Bärenwalde. Le régiment doit occuper une ligne s'étirant entre le sud de Heinrichswalde (I./57 de Fenet) et l'est de Barkenfelde, sur lequel est dirigé le II./57 du W-Hstuf. Obitz. En même temps, l'E-M du régiment 58, son Ier bataillon (W-Hstuf. Moneuse) et sa compagnie de canons gagnent Bärenhütte, qui devient PC régimentaire, afin d'établir un front continu entre les deux autres bataillons.

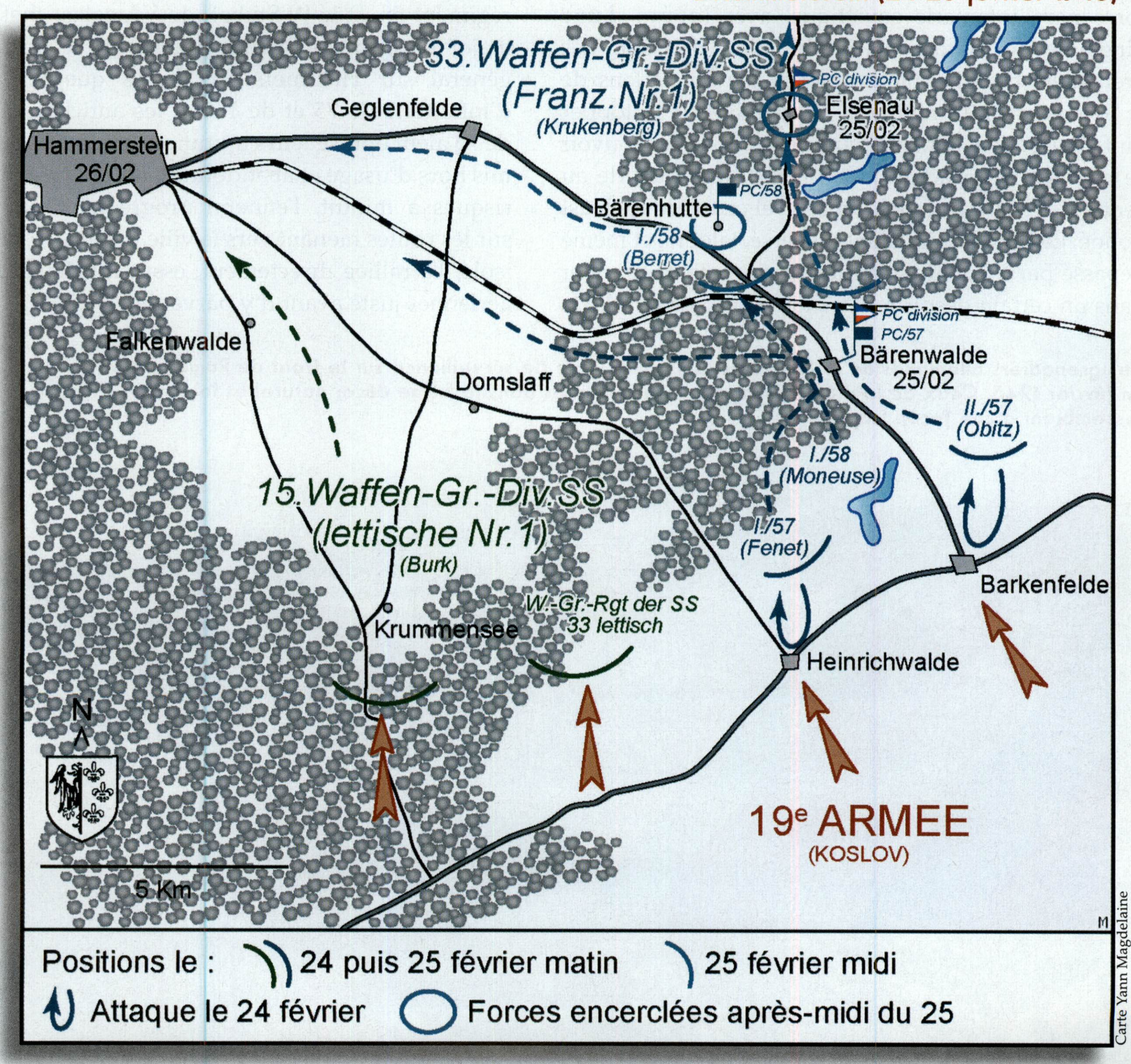
## Les positions assignées au régiment 57 déjà occupées par les Soviétiques

Vers 15 heures, le II./57 assure le premier le contact avec l'infanterie adverse qui occupe déjà Barkenfelde. Il l'en déloge en force, mais ne peut guère s'y maintenir.

A sa droite, le I./57 se heurte à l'ennemi vers 19 heures devant Heinsrichswalde, lui aussi déjà occupé. De la même façon que le bataillon Obitz, il tente de l'en chasser dans la nuit grâce à une attaque brusque. C'est là qu'est tué à 20 ans le W-Ustuf. Guy Counil, commandant la 3./57, premier officier de la division à tomber à l'ennemi. Le W-Ostuf. Fenet doit ensuite disputer le village partiellement reconquis, exposé aux contre-attaques soviétiques, sans pouvoir établir la liaison sur sa droite avec le W-Gren.-Rgt. der SS 33 letton, ni surtout sur sa gauche avec le II./57. Il reçoit finalement l'ordre du régiment de se replier sur une position située entre Barkenfelde et Bärenwalde afin de rétablir un front continu. Au cours de la même nuit, en dépit d'une défense exemplaire assurée grâce aux 75 de Pak de la compagnie lourde du *Panzerjäger*-Abt., le II./57 doit à son tour reculer jusqu'au second de ces villages.

Au matin du 25 février, plus en arrière, le I./58, en position en lisière de bois, n'a guère plus de liaisons sur sa droite avec le régiment SS letton, voire même entre ses propres compagnies. Cette déficience des

**Axes de repli successifs des unités de la division « *Charlemagne* ». Sud-ouest d'Hammerstein (24-25 février 1945)**




Carte Yann Magdelaine

liaisons, liée à l'insuffisance critique de moyens de transmissions et de cartes, influera fâcheusement sur les opérations. Sous la pluie, plusieurs attaques sont néanmoins repoussées. Sur ses nouvelles positions, le I./57 subit maintenant un nouvel assaut, mais contre-attaque avec vigueur pour se regrouper près de Bärenwalde, assurant la liaison avec le I./58 en position à sa gauche, à qui il procure en même temps une protection de feux. Malheureusement, établi sur des positions trop étirées, pilonné par l'artillerie et les mortiers, en voie d'être submergé dans la nuit, finalement écartelé, le II./57 s'est à présent replié sur la voie ferrée, provoquant l'évacuation de Bärenwalde et son occupation par l'ennemi, la mise à découvert du flanc gauche du I./58. Le SS-Brig.Fhr. Krukenberg, qui plus encore qu'à Wildflecken apparaît comme le véritable commandant de la division, relève le W-Hstuf. Obitz de son commandement.

Vers midi, les nouvelles positions sont attaquées en force par l'infanterie soviétique, avec l'appui d'une vingtaine de blindés et de l'aviation d'assaut. Les grenadiers français, bien appuyés par les canons de la *IG-Kompanie* du régiment 57, réussissent à stopper l'infanterie et à détruire quatre chars, sans pouvoir se maintenir cependant, une brèche étant ouverte au centre de leur dispositif. Un nouvel ordre de repli est donné. Le II./57, maintenant dispersé, talonné et même dépassé par les chars soviétiques, se replie le premier dans un certain désordre. La moitié de l'unité rallie le PC divisionnaire à présent installé à Elsenau, suivie d'éléments du I./58 coupés de leur bataillon. Ce dernier se replie à son tour sur Bärenhütte pour renforcer, avec le reliquat du II./57, le II./58 (W-Hstuf. Berret) enfin débarqué et mis en lignes défensivement.

## Le décrochage sur Hammerstein

A 14 heures, l'assaillant atteint la ligne Bärenhütte-Elsenau, faisant d'abord porter son effort sur le second village. La résistance s'y est organisée autour de la *Wach- und Ausbildungskompanie* de l'In.F., dite « compagnie d'honneur », sorte d'unité d'élite regroupant des élèves sous-officiers sélectionnés. Plusieurs autres chars soviétiques sont détruits au cours de combats acharnés, mais à l'issue inéluctable. Seule la moitié de l'effectif, quelque 200 hommes, parvient à se dégager vers le nord-est. Bärenhütte, provisoirement ignoré, ne sera attaqué qu'à la nuit.

Pour l'heure, le W-Stubaf. Raybaud, commandant le régiment 58, et le W-Stubaf. de Vaugelas, chef d'état-major du général Puaud, organisent le décrochage général sur Hammerstein. Après que les canons d'infanterie de 75 et de 150 et les antichars de 50 et de 75 aient épuisé leurs munitions et dû être en partie mis hors d'usage et abandonnés, il s'effectue non sans risques à minuit, l'ennemi progressant maintenant sur les routes menant vers la ville. Le I./57, totalement isolé, l'a ralliée directement, essuyant deux attaques aériennes juste avant d'y parvenir.

**Des grenadiers allemands de la *Heer* postés sur une ligne de surveillance sur le front de Poméranie en février 1945. Ceux de la « *Charlemagne* » sont engagés dans le même décor naturel et leur ressemblent d'une façon frappante.**



## Le SS-Brigadeführer und Generalmajor der Waffen-SS Dr. Jur. Gustav Krukenberg

Né le 8 mars 1888 à Bonn, en Prusse rhénane, Krukenberg fut plus un homme politique qu'un soldat. Quoique docteur en droit, il choisit la carrière des armes en 1911, fait la Première Guerre comme officier d'artillerie et la termine *Hauptmann*, mais démissionne de la *Reichsheer* en 1920. Entré au ministère des Affaires étrangères, il prend part à la conférence de Gênes et assiste aux négociations aboutissant au traité germano-soviétique de Rapallo en 1922. Directeur du bureau de Paris du Comité franco-allemand de documentation de 1926 à 1931, il devient deux ans plus tard sous-secrétaire d'Etat et chef du III[e] bureau au ministère de la Propagande. Sa mésentente avec le docteur Goebbels, qui le considère comme trop francophile, lui fait abandonner la haute administration pour le secteur privé. Déjà adjoint au président de la Croix-Rouge de Saxe, il entre dans un important Konzern de l'industrie chimique comme chef du service juridique. Inscrit au NSDAP depuis 1932 (carte n° 1 067 635), il est admis dans les SS le 30 mai 1933 (n° 116 685) et gravira tous les échelons de la hiérarchie de l'*Allgemeine* SS jusqu'au grade de SS-*Oberführer* obtenu en 1944.

Rappelé en 1939 dans la *Heer* comme *Major der Reserve* d'artillerie détaché dans le corps d'état-major, il occupera différents postes dans les services de l'arrière avant d'être finalement nommé en 1943 chef d'état-major de la *Wirtschafts-Inspektion Mitte* qui procède à l'exploitation économique de la Biélorussie pour le compte de la Wehrmacht.

Admis dans les Waffen-SS en décembre 1943 avec le grade de *SS-Obersturmbannführer der Reserve* (*) et jouissant de hautes protections, il y bénéficie de promotions particulièrement rapides. Passé ainsi très vite *SS-Standartenführer d.R.*, il est nommé en janvier 1944 chef d'état-major du V[e] corps de montagne SS déployé en Bosnie-Herzégovine, puis du VI[e] W-*Armeekorps der SS* regroupant les deux divisions lettones. Promu *SS-Oberführer d.R.* et bientôt activé, il assure les fonctions de *Befehlshaber der Waffen-SS Ostland* de juillet à septembre 1944, ayant à ce titre pour mission de faire participer des formations des Waffen-SS à des opérations de police dans les Pays Baltes. Mais en août, il est amené à commander un sous-groupement du SS-*Kampfgruppe Jeckeln* engagée en catastrophe contre les avant-gardes soviétiques dans la zone d'action de la 18[e] armée. Suite à quoi l'agrafe de 1939 pourra s'ajouter à sa Croix de fer de 1[re] classe de 14-18.

Promu *SS-Brigadeführer und Generalmajor der W.-SS* du 23 septembre, il est nommé inspecteur de la nouvelle brigade française des SS. Sa connaissance de la France et de sa langue a évidemment joué. Mais c'est un choix paradoxal, car au fond de lui-même ce Prussien avouera plus tard ne pas avoir compris que des Français aient pu revêtir l'uniforme allemand ! Généralement hostile aux collaborationnistes, il tentera en pratique de faire de ses nouvelles fonctions un tremplin personnel, ambitionnant de jouer enfin un rôle vraiment militaire bien qu'il n'ait pas l'expérience d'un officier de troupe.

A l'issue des combats de Poméranie, il assure le commandement effectif de ce qui reste de la division « *Charlemagne* », qu'il laisse au SS-Staf. Zimmermann quand il rejoint Berlin pour commander la division SS « *Nordland* » et livrer les ultimes combats. S'étant constitué prisonnier le 12 mai, il est condamné à 25 ans de détention par un tribunal militaire soviétique et ne sera libéré qu'en 1956. Il est décédé le 23 octobre 1980.

* Les grades détenus dans l'Allgemeine SS et dans les Waffen-SS ne sont naturellement pas assimilables.



**Le futur SS-Brig.Fhr. Krukenberg en Bosnie-Herzégovine en 1944, à l'époque où, encore SS-*Standartenführer*, il dirige l'état-major du V[e] SS-*Gebirgskorps*.**

Col. E.L.


Col. E.L.

**Le chef de bataillon Emile Raybaud (ici en 1944, à l'époque où il est directeur adjoint de l'Ecole nationale des cadres de la Milice française). Né en 1910, saint-cyrien et officier d'active lui aussi, il fait la campagne de 1940 comme capitaine au 20e bataillon de chasseurs alpins. Admis dans la Milice, il sera notamment directeur du maintien de l'ordre par intérim à Limoges en juin-juillet 1944, à la suite de De Vaugelas. Versé à la « *Charlemagne* », il prend le régiment n° 58 après avoir commandé son Ier bataillon. Promu *Sturmbannführer* (chef de bataillon) du 20 février 1945, cet officier très prometteur est grièvement blessé le 4 mars à la tête du régiment de marche, décoré de la Croix de fer de 1re classe et proposé pour le grade supérieur. Amputé d'une jambe, il sera condamné à mort par la cour de justice de la Haute-Vienne en 1946, gracié et finalement libéré en 1951. Il est décédé en 1995.**

Au niveau supérieur, la situation n'est guère plus brillante. La brèche ouverte sur le front du XVIIIe Gebirgskorps s'est sensiblement élargie, sans possibilité de la colmater faute de réserves. La division SS lettone, voisine de droite de la « *Charlemagne* », a elle aussi été dispersée et repoussée vers le nord-ouest. Les pointes blindées soviétiques sont déjà à 30 kilomètres au nord. De toute évidence, la supériorité écrasante de l'ennemi lui permettra d'atteindre la Baltique sans difficultés.

Virtuellement coupée de la 2e armée, la division est rattachée au détachement de corps d'armée *(Korpsgruppe zbV 604)* du lieutenant-général von Tettau. Réunissant déjà la division SS lettone et les *Einsatz-Divisionen* « *Bärwalde* » et « *Pommern* », formations de circonstance constituées avec des unités-écoles régionales, il constitue l'aile gauche de la 3e armée blindée du colonel-général Raus, dont l'état-major a relevé celui de la 11e armée le 24 à 0 heure.

## Pour le groupe d'armées, la « *Charlemagne* » n'a plus de valeur combative

Au matin du 26 février, à l'exception des éléments qui ont pu s'échapper d'Elsenau, toutes les unités de la division sont repliées sur Hammerstein. Mais seuls 3 000 hommes répondent à l'appel. L'on évoque le chiffre de 500 tués et blessés, auxquels s'ajoutent plusieurs centaines de disparus, repliés avec d'autres unités ou prisonniers. Le groupe d'armées considère même que la « *Charlemagne* » n'a plus guère de valeur combative ! Sans attendre, les colonnes sont mises en marche sur Neustettin, à environ 20 kilomètres à l'ouest, où le gros arrive vers midi. L'unité a l'ordre de se regrouper ultérieurement à Köslin, à environ 70 kilomètres au nord-ouest par la route.

Le quinzième et dernier convoi de la division débarque dans la journée à Neustettin, aux ordres du W-Hstuf. Bassompierre. Il transporte les obusiers de 105 du groupe d'artillerie —inutiles, leurs équipes de pièces étant encore attendues de Beneschau ! — et la



**Le capitaine Victor de Ghaisne de Bourmont (ici en 1938, à l'époque où il sert au 23e régiment de tirailleurs algériens). Né en 1907, saint-cyrien, descendant direct du maréchal qui conquit Alger en 1830, il fait la campagne de 1939-1940 pour l'essentiel au 28e régiment de tirailleurs tunisiens. Ayant adhéré à la Milice française en 1943, il y assumera de hautes fonctions, en particulier celles de chef régional à Lyon de juin à août 1944, dans des circonstances difficiles. A Wildflecken, il commande le Ier bataillon du régiment n° 57, puis prend ce dernier à la suite du W-Ostubaf. Gamory-Dubourdeau. Il le conduira en Poméranie et disparaîtra le 5 mars dans la plaine de Belgard à la tête du régiment de réserve. La cour de justice du Rhône le condamnera à mort par contumace en 1946.**

compagnie de Flak, dont les neuf pièces de 37 sont immédiatement engagées pour défendre la gare, abattant même un bimoteur soviétique.

Mais tout va à la vitesse d'une *blitzkrieg*. Le 27 à 1 heure du matin, les blindés du 3e corps de cavalerie de la Garde sont déjà aux portes de la ville, qu'ils vont tenter d'envelopper, menaçant ainsi le départ des colonnes de la division devant s'amorcer au jour. Comme le « mur de Poméranie » sur lequel s'appuie la ville n'a guère de valeur défensive et que celle-ci n'est défendue que par de médiocres éléments de la division « *Pommern* » et du *Volkssturm*, un bataillon de marche de la « *Charlemagne* » de 250 hommes est constitué et mis aux ordres du W-Ostuf. Auphan, intégrant la Flak-Kompanie. Aux côtés des troupes allemandes, il défendra la ville jusqu'au soir, jusqu'à l'inévitable repli...

## Réorganisée et renforcée, la division est remise en lignes par nécessité

Entre temps, le gros de la division a entamé une longue et éprouvante marche de retraite à pied de 80 kilomètres, sous un ciel dégagé toutefois, qui l'amène finalement par échelons successifs et via Bad Polzin et Bärwalde jusqu'au au sud de Belgard, Köslin s'avérant déjà trop menacée. C'est là que rejoint le SS-Brig.Fhr. Krukenberg, coupé de l'E-M depuis Elsenau. L'impact des premiers combats sur le physique et le moral est tel qu'il lui faut procéder à une complète réorganisation des unités, exécutée les 1er et 2 mars entre Boissin et Belgard. Avec les éléments les plus dispos est constitué un régiment de marche aux ordres du W-Stubaf. Raybaud et avec les autres un régiment de réserve confié au W-Hstuf. de Bourmont, chacun à deux bataillons. Le 2, le PC divisionnaire – E-M et *In.F.* — s'installe au château de Kerstin. La division reçoit dès lors l'ordre de prendre position autour de Körlin, à 10 kilomètres au nord-ouest de Belgard, et de s'y maintenir à tout prix pour y fixer toute force ennemie gênant le repli des forces allemandes vers le port-forteresse de Kolberg, le seul qui permette des évacuations par mer en Poméranie orientale.

A l'aube du 3 mars, la division bénéficie quand même d'un apport quantitatif avec l'arrivée du *Feldersatzbataillon* divisionnaire du W-Hstuf. Bisiau, ralliant directement depuis le dépôt divisionnaire de Greifenberg, à environ 50 kilomètres de là seulement. Temporairement et partiellement réparti entre les bataillons du régiment de marche, il permet de ramener l'effectif divisionnaire global à au moins 4 000 hommes.

**L'épave d'un char soviétique T 34/85 en Poméranie en février 1945. Sur les 15 ou 16 chars et automitrailleuses détruits le 25 février dans le secteur de la « *Charlemagne* » — à Bärenwalde, Bärenhütte et Elsenau — au moins quatre reviennent à des hommes à pied armés d'un *Panzerfaust*.**



Col. E.L.

Après avoir enfoncé le front du XVIIIe *Gebirgskorps*, les unités de la 19e armée soviétique marchent inexorablement sur Köslin et Kolberg. Elles traversent déjà Baldenburg en flammes, à 30 kilomètres au nord des positions allemandes.


D.R.

Les nouvelles positions sont occupées sous la pluie et même quelques chutes de neige. Le régiment de marche, renforcé d'une compagnie allemande, a son centre de gravité et son PC à Körlin, couvrant la ville au nord-est et au sud-est. Au nord, le régiment de réserve, PC à Klaptow, tient par contre une ligne de barrages et de recueil discontinue de 22 kilomètres le long de la rive gauche de la Persante ! La division est à présent rattachée au *Korpsgruppe* du major-général Munzel, lui-même tactiquement rattaché à celui de von Tettau et coiffant la *Panzerdivision* « *Holstein* », les unités d'alerte de Köslin et les troupes de la forteresse de Kolberg.

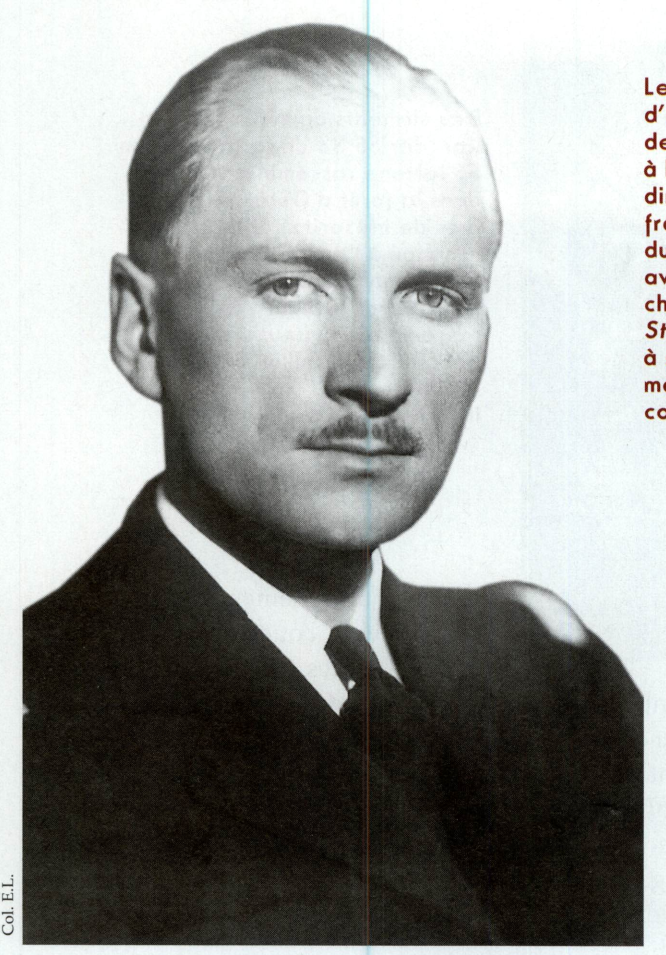
Mais tout va toujours aussi vite. La 19e armée soviétique ayant atteint la Baltique et isolé la 2e armée allemande comme prévu, il appartient à présent au 1er front de Biélorussie, sur sa gauche, de disloquer la 3e armée blindée. Il a engagé à cette fin les six armées qui lui sont rattachées. A l'aile droite, la 3e armée de choc, précédant la 1re armée blindée de la Garde, progresse du sud au nord pour atteindre en trois phases la zone Belgard-Körlin-Kolberg, suivie sur sa droite par la 1re armée polonaise et le 2e corps de cavalerie de la Garde.

## Tenir Körlin à tout prix

Körlin se trouve donc menacée de toutes parts. Ce 3 mars, vers 18 heures, le PC est averti qu'une force moto-mécanisée progresse au sud/sud-ouest de la ville. A 20 heures, l'on sait qu'elle roule directement sur Kolberg, menaçant d'encercler l'aile gauche de la 3e armée blindée, c'est-à-dire les *Korpsgruppen* von Tettau et Munzel et le Xe corps d'armée SS (alors commandé par un officier de la Wehrmacht, le lieutenant-général Krappe, et coiffant trois divisions de la *Heer*, la 5e *Jäger-Division*, la 163e ID et la division zBV 402). Malgré la demande pressante


Latviešu karavirs

Un obusier de 105 IFH 18/40 à traction hippomobile du régiment d'artillerie de la 15e W-Gren.-Div.der SS lettone en février 1945, dans un village de Poméranie du secteur voisin de celui de la « *Charlemagne* ». Le décor est identique. Ces grenadiers et ces canonniers pourraient d'ailleurs être des Français, si grande est la similitude de leur habillement. Le W-Art.-Abt. der SS 57 ne pourra guère utiliser ses propres obusiers, qui seront vraisemblablement confiés à des équipes de pièces allemandes dans la poche de Kolberg.


Col. E.L.

**Le commandant Jean Vincent de Vaugelas. Né en 1913, cet officier d'active du corps des services administratifs de l'armée de l'Air, devenu commissaire des Chantiers de la Jeunesse, adhère lui aussi à la Milice où il occupera les plus hauts postes. Il sera notamment directeur de l'Ecole des cadres d'Uriage, chef du détachement de francs-gardes envoyé en Haute-Savoie en février 1944, puis directeur du maintien de l'ordre à Limoges. Incorporé dans la « *Charlemagne* » avec le grade de capitaine et nommé finalement chef d'état-major et chef du bureau des opérations du général Puaud, il est lui aussi promu *Sturmbannführer* du 20 février. Fait prisonnier en Poméranie, il réussit à s'évader lors du retour vers l'Ouest et à émigrer en Argentine, où il meurt assassiné en 1950. La cour de justice de la Haute-Vienne l'avait condamné à mort par contumace en 1945.**

du général Raus, le groupe d'armées leur interdit de se replier.

Dans la nuit du 3 au 4, le PC de la « *Charlemagne* » s'installe à Körlin même. A 2 heures du matin, les chars de la 45e brigade du 11e corps blindé de la Garde, marchant effectivement sur Kolberg, atteignent Groß Jestin, manquant de peu de capturer divers éléments de commandement et des services divisionnaires réunis là avec les quelques véhicules automobiles subsistants. Coupés de la division, ils réussiront quand même à rejoindre l'Oder.

Dans la matinée du 4, une fraction du même corps blindé se rabat sur Körlin, coopérant ainsi avec les unités de la 19e armée redescendant de Köslin et montant de Bad Polzin. Le front allemand s'écroule inexorablement…

Dès lors, la division n'a d'autre choix que d'orienter différemment son dispositif, le II./RM (W-Hstuf. Bassompierre) venant prendre position face au sud-ouest, le régiment de réserve passant sur la rive droite de la Persante en faisant volte-face. Déménageant une seconde fois, le PC divisionnaire s'installe avec le PC du régiment de réserve au château de Fritzow, au nord-ouest.

Vers midi, les chars soviétiques d'avant-garde s'approchent du pont sur la Persante situé au sud-ouest de la ville, laissé intact en vue des évacuations. C'est là qu'un obus blesse grièvement le W-Stubaf. Raybaud, temporairement remplacé par le W-Hstuf. de Perricot, son *Adjutant*, dans l'attente de Bassompierre. Quelque temps plus tard se présentent au moins vingt-cinq blindés ennemis. L'on fait alors sauter le pont et leur attaque est stoppée par le feu d'un char identifié comme un lourd « *Tiger* » — en fait un canon d'assaut ou un *Jagdpanzer* 38(t) du Pz.-Jagd.-Abt.1, sinon un PzKpfw III ou IV du bataillon de chars de la Pz.-Div. « *Holstein* » —. L'ensemble du secteur sud de la ville s'embrase à présent, l'aviation d'assaut appuyant les troupes terrestres. L'infanterie soviétique franchit la rivière et prend pied sur la rive droite, menaçant toute la défense. Seule la contre-attaque vigoureuse du I./RM du W-Ostuf.Fenet, qui la rejette sur les lisières de la ville, permet aux derniers éléments de la division de se replier sur celle-ci.

**La plaine qui s'étend au sud-est de Zarnefanz, où le régiment de réserve de la division « *Charlemagne* » est anéanti au matin du 5 mars 1945 (vue actuelle). Il faut imaginer le sol couvert de neige et de corps sans vie, des nappes de brume accrochées aux cimes des arbres.**






**Des éléments du W-Grenadier-Rgt. der SS 34 de la 15e division SS lettone rassemblés le 6 mars dans la forêt d'Ostenheide, près de Meseritz, après avoir échappé à l'encerclement. Ils seront intégrés aux colonnes que le *Generalleutnant* von Tettau rassemble en vue d'une nouvelle percée. Le bataillon Fenet les rejoindra après avoir pu sortir indemne de Körlin.**

La route de Kolberg étant soi-disant encore libre, les colonnes du train hippomobile divisionnaire y sont immédiatement dirigées, se mêlant aux convois de réfugiés qui peuvent continuer de gagner le port grâce au sacrifice des Français. Mais elles doivent rebrousser chemin.

Il faut maintenant se décider, sauver ce qui peut l'être encore. La 3e armée blindée ayant enfin reçu l'autorisation de se replier, une réunion se tient à 18 heures au PC divisionnaire. Après une nouvelle liaison radio avec le groupe d'armées, Krukenberg et Puaud sont à même d'organiser la percée de la division vers l'ouest en plusieurs échelons, sachant que l'armée se retire en même temps approximativement sur la ligne Greifenberg-Plathe. C'est d'ailleurs dans cette dernière ville que le général Raus ordonne à la division de se regrouper.

Mais pour ce faire, seule reste ouverte la route du sud-est, Belgard n'étant pas encore tombée. Cela oblige naturellement à obliquer ensuite vers l'ouest en rase campagne, toutes les autres routes étant tenues par l'ennemi. L'on décide de profiter de la nuit et de se mettre en route à 23 heures, en abandonnant tout ce que les hommes à pied et les voiturettes d'infanterie ne peuvent emporter.

Le I./RM part en tête avec l'*Inspektion*, contourne Belgard en flammes, défendue par un bataillon d'alerte du *Korpsgruppe* Munzel, et marche vers le sud.

## Le désastre de Belgard

Le gros des troupes suit, fort de plus de 2 000 hommes et constitué pour l'essentiel du régiment de réserve, auquel s'est finalement joint le général Puaud avec une partie de son état-major. Arrivée devant Belgard, la colonne fait demi-tour et va franchir la Persante en aval. A l'aube du 5 mars, sous une soudaine tempête de neige qui gêne les vues, elle débouche dans une plaine entrecoupée de bois touffus et de marais,

**D'autres éléments de la 15e W-Gren.-Div.der SS lettone sur la plage de la mer Baltique en mars 1945. C'est par cette voie que s'effectue la percée des troupes réunies par le lieutenant-général von Tettau en direction de Dievenow. Il convient de souligner, ici encore, à quel point les uniformes portés par les Waffen-SS français et lettons les font se ressembler.**





D.R.

**Combats dans la gare de Kolberg en mars 1945. Deux puis trois divisions de la 1re armée polonaise et une division soviétique, sont chargées de réduire le port-forteresse. Il est défendu par de maigres troupes hétéroclites — dont une compagnie de marche de la division « *Charlemagne* » — qui résisteront néanmoins deux semaines durant, permettant d'évacuer par mer l'intégralité des réfugiés et des blessés.**

exposée aux feux de l'artillerie soviétique. Puis, vers 7 ou 8 heures, non loin des villages de Zarnefanz, Boissin et Ristow, alors que le brouillard se lève soudain, les blindés attaquent avec l'appui des armes lourdes d'infanterie. C'est un véritable massacre ! Simple malchance ? Tactique hasardeuse ? Non-respect d'ordres donnés ? Il est difficile de trancher. L'on ne connaîtra jamais le nombre des tués, des centaines manifestement. Le W-Hstuf. de Bourmont disparaît à jamais et le général Puaud lui-même, blessé, sera fait prisonnier quelques jours plus tard (aussi tardivement que le 14 mars ?), en compagnie du W-Hstuf . J.-M. Renault, officier de liaison de son E-M auprès de l'Inf.F. L'on perd alors définitivement

**Les combats de la division « *Charlemagne* » autour de Körlin (3-5 mars 1945) et la tentative de percée (5 et 7 mars 1945)**

Fritzow
PC division
PC/RR
Klaptov
PC/RR
Rég.de réserve
(de Bourmont)
PC division
Kerstin
33-Waffen-Gr.-Div.SS
(Franz.Nr.1)
(Krukenberg)
Gross-Jestin
Körlin
PC/RM
II./RM
(Bassompierre)
Redlin
I./RM
(Fenet)
Btn Bassompierre
Persante
Belgard
19e ARMEE
(KOSLOV)
Rég. Rés.
1ère ARMEE Blindée de la Garde
(KATOUKOV)
Standemin
Btn Fenet
Boissin
Zarnefanz
Ristow
N
5 Km
Positions du 3 au 5 mars
Replis du 5 au 7 mars 1945

Carte Yann Magdelaine




A Gotenhafen, au nord de Dantzig, un croiseur de la *Kriegsmarine* appuie de ses feux l'embarquement des derniers éléments de la 2ᵉ armée allemande encerclée. Le bataillon du W-Hstuf. Martin, qui regroupe quelques centaines d'hommes de la division « *Charlemagne* », sera évacué le 2 avril 1945 après s'être rassemblé dans la presqu'île de Hela, sur l'autre rive de la baie de Putzig.

sa trace. Seuls quelques isolés, quelques groupes parviennent à se défiler vers l'ouest. La masse des survivants est capturée et dirigée vers les camps soviétiques, où nombre d'entre eux laisseront leurs os.

Pendant ce temps, l'état-major et le IIᵉ bataillon du RM, aux ordres du W-Hstuf. Bassompierre et désignés pour partir les derniers, se trouvent bloqués dans Körlin. Sans vivres ni munitions, ces unités s'y maintiennent deux jours et, réduites à 500 hommes, ne se mettent en route que le 7 mars entre 18 et 22 heures, après avoir confié leurs blessés au délégué de la Croix-Rouge allemande. A la suite d'une succession de marches, de détours, d'accrochages, elles seront dispersées au nord de Schivelbein et faites prisonnières à leur tour. Seuls quelques hommes parviendront jusqu'à l'Oder pour s'y faire capturer eux aussi.

Finalement, seul le bataillon Fenet, accompagné du SS-Brig.Frh. Krukenberg et de ses officiers — notamment le SS-Staf. Zimmermann, directeur de l'instruction à l'In.F. — parviennent à rejoindre le PC du *Korpsgruppe* Munzel à Meseritz après un long périple effectué en marchant souvent la nuit et hors des routes. Les formations subsistantes du Xᵉ corps SS et des *Korpsgruppen* von Tettau et Munzel ont en effet réussi à se frayer un chemin vers l'ouest en trois colonnes. Celle de Munzel, avec le bataillon Fenet renforcé par quelques survivants de la plaine de Belgard, rejoint les autres à Horst le 9 mars, sur la côte Baltique. Faute de pouvoir faire évacuer ses troupes par mer, von Tettau y constitue une tête de pont où se rassemblent quelque 10 000 hommes provenant des débris de neuf divisions et au moins 26 000 réfugiés civils. Grâce au ravitaillement parachuté quatre nuits durant par les Ju 52 de la 6ᵉ flotte aérienne, la percée peut s'effectuer le 10 mars à la nuit en longeant la côte. Le bataillon Fenet emprunte lui-même la plage encombrée, marchant parfois dans l'eau, effectue quelques contre-attaques et atteint Dievenow à 8 h. Franchissant le premier bras de l'Oder, il atteint Swinemünde, puis Anklam, sur la rive gauche. Ces 724 officiers, sous-officiers et grenadiers seront les seuls à avoir échappé à l'encerclement de Körlin en unité constituée.

## Mourir pour Kolberg et Dantzig

Entre temps, avant la chute de Körlin, environ 600 hommes de différentes unités de la division plus ou moins valides ont pu gagner Kolberg encombrée de réfugiés et se réunir autour du W-Hstuf. Havette, le commandant du groupe d'artillerie divisionnaire. Par suite de sa dispersion, cette unité n'aura pu tirer un seul obus ! A partir de cet effectif, le SS-Ostuf. Ludwig, un officier allemand précédemment affecté au dépôt de Greifenberg, ne peut cependant mettre sur pied qu'une compagnie de marche qui participe à la défense aux côtés d'autres formations disparates réunies par le colonel Fullriede, le *Festungskommandant*. La petite unité subira des pertes terribles, mais tous les survivants, blessés ou non, pourront être évacués par mer en même temps que 80 000 autres soldats et civils. Les troupes soviétiques et polonaises n'entreront dans la ville que le 18 mars. Débarqués à Swinemünde, les Français seront pour leur part majoritairement dirigés sur Wildflecken (tous les éléments maintenus au camp ou l'ayant rejoint ultérieurement — notamment le bataillon de dépôt replié de Greifenberg, épuré de 250 hommes — constitueront un régiment de circonstance de 1 200 hommes aux ordres du SS-Ostubaf. Hersche qui, faute de pouvoir rejoindre la division dans le Mecklembourg, se dirigera vers le sud et sera dispersé en Bavière après que deux compagnies de son bataillon de marche, rattachées à la SS-Grenadier-Div. « *Nibelungen* », aient dû livrer combat aux troupes US près de Moosburg).

D'autres encore se trouveront encerclés dans la poche de Dantzig, plus à l'est. Ce sont principalement les éléments des II./57 et I./58 coupés de la division lors des combats de Bärenwalde et d'Elsenau le 25 février, que complètent les équipes de pièce du groupe d'artillerie ayant rejoint directement Schlawe

par voie ferrée. En tout, 400 à 500 hommes au maximum, qui forment un bataillon de complément finalement commandé par le W-Hstuf. Martin, l'adjudant-major du capitaine Havette. Rattaché à la 4e SS-Polizei-Pz.-Gren.-Division, il est mis en position en troisième ligne le 20 mars au nord-ouest de Gotenhafen, dans la baie de Dantzig, et parvient même à juguler une percée soviétique. Les survivants sont évacués par mer le 2 avril depuis la presqu'île de Hela et, via Copenhague, rejoignent les restes de la « *Charlemagne* » dans le Mecklembourg.

C'est sur cette province en effet, près de Neustrelitz, que le bataillon Fenet a finalement été dirigé le 24 mars. Rattaché à la direction de la zone des étapes, il est pour l'heure affecté à l'aménagement de barrages antichars dans la profondeur.

Les combats des semaines écoulées, trop souvent livrés en vue d'une simple survie, n'ont pas seulement vidé les rangs. Illusoire pour beaucoup de Waffen-SS français « malgré eux » avant même d'être engagée, cette bataille de Poméranie apparaît maintenant à ceux d'entre eux qui sont encore sur les rangs comme un épouvantable gâchis. Se rendent-ils compte que nombre de divisions allemandes ont également été laminées ? Les plus exaltés vont jusqu'à faire porter la responsabilité de leurs sanglants revers aux états-majors allemands, qui auraient sciemment envoyé les Français au massacre. Il est vrai que le SS-Brig.Fhr. Krukenberg a délibérément insisté pour que la division soit dirigée sur la zone des opérations en dépit de son état d'impréparation. Il ignorait sans doute qu'elle serait immédiatement jetée dans la bataille du fait des circonstances, qu'elle ne disposerait jamais d'un appui d'artillerie lourde, de chars ou d'aviation. Ou tellement peu… A sa décharge, il faut convenir qu'il a lui-même payé d'exemple sur le terrain, encourant les mêmes risques que les autres officiers. Et sur le plan strictement militaire, son rôle a été manifestement positif.

La reprise en main s'annonce difficile, la plupart des officiers français les plus gradés — Puaud, de Vaugelas, de Bourmont, Raybaud, Bassompierre, Obitz, Moneuse notamment — étant tués, blessés ou disparus. C'est au SS-Brig.Fhr. Krukenberg, depuis le 9 mars « commandant tactique » de la division tout en restant son inspecteur, qu'il appartient de la mener à bien en s'appuyant sur une autorité somme toute assez bien assise. ■

**L'une des rarissimes photos de Français de la division « *Charlemagne* » prises en Poméranie. L'on voit ici six sous-officiers et hommes de troupe qui se sont rendus à des éléments de la 1re armée polonaise près d'Alt-Bork, à 8 km au sud-ouest de la ville, le 19 ou le 20 mars 1945, un ou deux jours après la chute de Kolberg. Selon toute vraisemblance, des survivants du régiment de réserve ou du bataillon Bassompierre ayant tenté de gagner la côte.**



# Mourir pour Berlin

## La croisade s'achève dans un décor d'apocalypse

*« Le moment que nous vivons est décisif. Alors que l'estime de la Waffen-SS nous est acquise, aucun soldat conscient de son honneur ne peut quitter nos rangs ».*

**Brigadeführer Krukenberg, extrait de l'ordre du jour du 27 mars 1945.**

**Par Eric LEFEVRE**

Faute d'un cliché illustrant les combats du bataillon d'assaut français, cette vue de la Königsplatz, face au Reichstag et donc hors du secteur de la division SS « *Nordland* », témoigne du caractère apocalyptique des combats dans le centre de Berlin en ruines, sous un ciel continuellement obscurci par la fumée des incendies.

## Extraits de l'ordre du jour du SS-Brig.Fhr. Krukenberg du 27 mars 1945

*« Nous venons de vivre des jours entrecoupés de luttes âpres et de marches pénibles. Ce n'est pas comme petite unité fondue dans l'armée allemande que nous avons combattu, mais en tant que division française autonome. C'est avec le nom de Charlemagne que la renommée de bravoure et de résistance française s'est renouvelée. (...). La lutte nous a unifiés. Le fait que notre division ait été réduite par de glorieux combats, doit nous inciter davantage à ne former qu'un seul bloc, qu'une équipe.(...). Nous avons toujours dit que seuls peuvent collaborer au redressement de la France ceux qui ont fait leurs preuves comme soldats dans les situations les plus dures. Après de longs mois d'instruction, nous avons pu montrer l'esprit qui nous anime, esprit qui, dans les jours à venir, nous conduira encore à de nouveaux succès jusqu'au jour tant attendu où nous prendrons part à la libération de notre pays (...). »*

Débarqué le 24 mars 1945 près de Neustrelitz avec le bataillon Fenet, l'E-M divisionnaire, désormais rattaché à la direction de la zone des étapes de la 3e armée blindée, s'installe à Carpin. L'arrivée du bataillon de marche du W-Hstuf. Martin évacué par mer de la poche de Dantzig, de quelques isolés et blessés, de la Sturmgeschütz-Kp. sans ses chars de chasse et de 30 à 40 aspirants issus de la SS-Pz.-Gren.-Schule de Kienschlag, permet de porter le maigre reliquat de la division « *Charlemagne* »rassemblé dans le Mecklembourg à 1 100 hommes. Mais le restant de l'effectif disponible, les 1 200 hommes regroupés au camp de Wildflecken, ne pourra jamais rejoindre.

Ce sont donc plus de 4 500 hommes qui manquent à l'appel, tués, prisonniers des Soviétiques, dispersés dans les hôpitaux du Reich ou dans d'autres unités par suite du hasard des combats, et même déserteurs. Les deux tiers de l'effectif initial...

A Carpin, le SS-Brig.Fhr. Krukenberg signe le 27 mars un ordre du jour à la fois rassembleur et ménager de l'honneur national (extraits ci-dessus), peu fidèle reflet de ses convictions postérieures ! N'y évoque t-il pas la participation de la division à de futures — quoique fort hypothétiques — opérations visant à chasser les Anglo-Américains de France ? Désormais commandant en titre, il a une double tâche. D'abord réorganiser l'unité sur le plan militaire, ensuite et surtout juguler l'état de démoralisation provoqué par la désastreuse campagne achevée. Certes, sont surtout touchés les éléments les moins résolus au départ. Mais cet état est tel que des mesures ordinaires n'y peuvent suffire et que l'état-major divisionnaire — officiellement constitué par l'*Inspektion* allemande — doit lâcher du lest. Est ainsi créé le 10 avril dans le cadre divisionnaire et cantonné à Drewin un bataillon de travailleurs *(Baubataillon)* regroupant à la fois des éléments désignés d'office et ceux qui refusent délibérément de s'engager à poursuivre sans restrictions un combat plus qu'illusoire. Il réunit 400 hommes désarmés, formant trois compagnies aux ordres du W-Hstuf. Robert Roy.

A l'opposé, pour faire sentir que la plus extrême discipline reste de rigueur, neuf sous-officiers et hommes



Col. E.L.

**Le capitaine Henri Fenet (1919-2002). Le plus célèbre officier de la division « *Charlemagne* » a fait la campagne de 1939-1940 comme aspirant de réserve à la compagnie divisionnaire antichar de la 3e division d'infanterie coloniale, a été blessé et cité. Maintenu en activité, il sert en Mauritanie. Admissible à Saint-Maixent en 1942, il est bientôt rendu à la vie civile suite à la démobilisation de l'armée de l'armistice. Chef départemental de la Milice de l'Ain, volontaire pour les Waffen-SS en octobre 1943, il sort de la SS-Junkerschule de Tölz en mars 1944 avec le grade de *SS-Frw.-Obersturmführer* (lieutenant). Blessé durant les combats de Galicie en août 1944, lors desquels il commande la 3e compagnie de la *Sturmbrigade*, il mène au combat en Poméranie le Ier bataillon du régiment n°57, puis celui du régiment de marche. Son unité ayant été la seule à échapper à l'encerclement et à franchir l'Oder, il est décoré de la Croix de fer de 1re classe et promu *Hauptsturmführer* (capitaine) avec rang du 1er mars 1945. Commandant enfin le *Sturmbataillon* de la division à Berlin, il y est à nouveau blessé. Condamné à 20 ans de travaux forcés par la cour de justice du Rhône en 1946 mais libéré dès 1949, il apprend seulement alors qu'il a été décoré de la *Ritterkreuz* en 1945.**



**Le *Schauspielhaus*, l'opéra comique de Berlin, sur la Schiller-Platz, en juillet 1945. Le Sturmbataillon est mis au repos le 27 avril dans ses sous-sols, d'où les détachements sont un à un dirigés sur la Wilhelmstraße. Une semaine plus tôt, l'on y jouait encore du Mozart et du Verdi.**

de troupe sont fusillés entre le 13 et le 23 avril à Carpin et Fürstensee, après avoir été condamnés par un conseil de guerre pour des fautes somme toute mineures. L'affaire est plutôt mal ressentie. Mais il est vrai que la fin approchant, toute l'armée allemande est alors soumise aux mêmes mesures drastiques.

L'élément combattant se réduit à présent à 700 hommes formant un seul régiment dit *Waffen-Grenadier-Rgt. der SS « Charlemagne »*commandé par intérim par le SS-Hstuf. Kroepsch, remplaçant le SS-Staf. Zimmermann hospitalisé. Il aligne deux bataillons d'infanterie type 1945 embryonnaires, numérotés 57 et 58, un bataillon lourd d'appui et des services régimentaires.

## Un télégramme de la chancellerie crée un émoi considérable

Dans la nuit du 23 au 24 avril, une semaine après que la période de remise en condition ait théoriquement pris fin, un télégramme parvient au PC divisionnaire à Carpin. Rédigé par le SS-Stubaf. Günsche, l'*Adjutant* du Führer en personne, il provient tout droit de la chancellerie du Reich à Berlin ! Ordre est donné au SS-Brig.Fhr. Krukenberg de constituer immédiatement un bataillon d'assaut et de gagner avec lui la capitale en voie d'encerclement dans les délais les plus brefs. Le bruit court que le reliquat du régiment suivra en deuxième échelon. La nouvelle provoque un émoi considérable chez ceux qui ont choisi d'aller jusqu'au bout, fouettés par l'honneur que l'on fait à leur pauvre unité disloquée de faire partie du dernier carré après avoir subi tant de défaites, livré tant de combats inutiles. Après, surtout, avoir craint d'être laissés en coulisses, tenaillés par le désir de prendre leur

D.R.

**La célèbre Wilhelmstraße, qui mène droit à la chancellerie, au lendemain de la bataille, une fois la chaussée dégagée. Le bataillon d'assaut français l'interdit aux chars russes durant quatre longues journées, du 28 avril au 1er mai 1945, ne reculant qu'à l'extrême limite.**

revanche sur le destin, d'entrer enfin dans l'Histoire tels les Spartiates des Thermopyles, les légionnaires de Camerone ou les marsouins de Bazeilles, transportés par une fièvre brutale de romantisme guerrier, tous veulent en être !

Le Sturmbataillon, aux ordres du W-Hstuf. Fenet récemment promu, comprend un état-major et cinq compagnies de grenadiers réduites à 60 ou 70 hommes, c'est-à-dire le bataillon n° 57 au complet et la 6e compagnie du n° 58, auxquels s'ajoutent la *Kampfschule* du SS-Ostuf. Weber — l'ancienne compagnie d'honneur de l'In.F. — et plusieurs officiers allemands de l'E-M divisionnaire. Un complément de fusils-mitrailleurs MG 42 et de *Sturmgewehre* 44 —les redoutables fusils d'assaut — est distribué, en même temps qu'un maximum de munitions et de *Panzerfäuste*.

La colonne qui se met en route comprend au moins deux voitures légères et neuf camions Ford V 3000 surchargés, prêtés par la Luftwaffe. Deux de ces derniers ayant dû rebrousser chemin, l'effectif subsistant ne dépasse pas les 320 à 330 hommes (et non 90 hommes comme le répétera après guerre Krukenberg, prisonnier d'une première déclaration erronée). C'est

C'est avec des *Panzerfäuste 60* que les grenadiers du bataillon Fenet parviennent à détruire plusieurs dizaines de blindés soviétiques à Neukölln et dans la Wilhelmstraße. Cette arme de 6 kg, rustique mais très maniable, d'une portée utile de 80 mètres, perce théoriquement 20 cm de blindage avec sa charge creuse !

Militaria-Magazine




I. E.L.

Une compagnie de chars lourds Iossif Stalin 2 dans une rue de Berlin. Cet engin de 46 tonnes en ordre de combat, armé d'un canon de 122 mm, est le plus performant et le plus moderne des blindés soviétiques engagés dans la bataille. Les chasseurs de chars du bataillon Fenet seront surtout opposés à des T 34/85.



Un *W-Rottenführer* (caporal-chef) de la 3e compagnie du Sturmbataillon de la « *Charlemagne* » lors des combats de Berlin, reconstitué en utilisant des pièces d'habillement et d'équipement d'époque (et notamment une vareuse d'un gradé de la division ayant pu être ramenée par son propriétaire). Le casque d'acier étant rare, la coiffure la plus typique reste la *Einheitsfeldmütze* en drap feldgrau. Alors que l'ensemble du bataillon est alors revêtu d'une tenue de camouflage de treillis mle 1944 intégrale, la 3e compagnie du W-Hscha. Rostaing se caractérise par une tenue mixte, constituée de la vareuse feldgrau et du pantalon bariolé. Presque tous les voltigeurs du bataillon sont armés du fameux *Sturmgewehr 44*, distribué avant le départ de Carpin.

Reconstitution *Militaria-Magazine*, collection E.L.

finalement à pied, du fait d'un pont sauté, qu'ils parviennent à Berlin le 24 avril. La ville, bombardée à 363 reprises depuis 1940, soumise aux tirs de l'artillerie soviétique depuis quatre jours, n'est plus qu'un champ de ruines, un décor hallucinant…

Quand il se rend à la chancellerie dans la nuit, les généraux Krebs, chef d'état-major de la *Heer*, et Burgdorf, chef de son bureau du personnel, déclarent au SS-Brig.Fhr. Krukenberg qu'il a été le dernier à passer par voie terrestre, l'investissement de la ville étant désormais achevé. Il se rend ensuite au PC du *General der Artillerie* Weidling, qui depuis deux jours commande le LVIe *Panzerkorps* chargé de défendre la capitale (il commandera à compter du 26 avril l'ensemble du secteur défensif de Berlin, confiant alors par intérim le LVIe Pz.-Korps au major-général Mummert, commandant la Pz.-Div « *Müncheberg* »). Krukenberg apprend là qu'il doit remplacer le SS-Brig.Fhr. Ziegler à la tête de la 11e SS-Frw.-Panzer-Gren.-Div. « *Nordland* ». Constituée des volontaires norvégiens et danois, complétés d'Allemands et de *Volksdeutsche* de Hongrie, celle-ci s'installe juste sur de nouvelles lignes à l'intérieur du sous-secteur défensif C, l'un des huit qui a été mis en place.

Bivouaquant dans le bois de Grunewald, le Sturmbataillon français est pendant ce temps réorganisé en quatre compagnies confiées aux W-Ustuf. Jean Labourdette (1re), W-Ostuf. Pierre Michel (2e), W-Hscha. Pierre Rostaing (3e) et W-Oscha. Jean Ollivier (4e), auxquelles s'ajoute toujours la Kampschule dépendant de l'état-major du SS-Brig.Fhr. Krukenberg.

## Le Sturmbataillon décimé à Neukölln

Le 26 avril, tactiquement rattaché à la division « *Nordland* »dont il participe à la contre-attaque, le bataillon – moins sa 1re compagnie — est engagé dans le quartier de Neukölln, au sud-est du centre-ville. Démarrant de l'hôtel de ville avec l'appui des chars et canons d'assaut du SS-



**Le *Sturmgewehr 44* (ici une fabrication de 1945) et ses accessoires. L'homme qui en est armé est doté de deux porte-chargeurs, contenant chacun trois chargeurs de 30 cartouches.**

*Militaria-Magazine*, Col. E.L.

Panzer-Rgt.11 « *Hermann von Salza* », l'unité se lance en avant avec une fougue égale à son exaltation, détruit plusieurs chars ennemis au *Panzerfaust*, mais perd presque la moitié de son effectif en tués, blessés ou disparus au cours de combats d'une extrême intensité. La 2e compagnie, son chef tué, est réduite à une section. La 3e et la 4e ne valent guère mieux. Le W-Hstuf. Fenet est lui-même blessé au pied. Au soir, le bataillon peut décrocher de justesse. L'ordre de repli le touche à minuit sur la Hermannplatz. La 1re compagnie, pour sa part engagée au nord et à l'ouest de l'aérodrome de Tempelhof, ne rejoindra que le lendemain matin.

Le 27 avril, le bataillon atrophié est au repos dans un immeuble bordant la Belle-Alliance-Platz, qui commande l'accès direct à la chancellerie par la Wilhelmstraße. Le SS-Brig.Fhr. Krukenberg a installé son PC provisoire plus au nord, dans les sous-sols de l'opéra d'Etat, sur la célèbre avenue Unter den Linden. Un nouveau dispositif s'organise à présent à l'intérieur du Verteidigungsbereich « Zitadelle » ou « Z », ultime noyau des trois lignes concentriques définies en vue de la défense, depuis la veille aux ordres du SS-Brig.Fhr. Mohnke, qui commandait l'un des deux régiments de *Panzergrenadiere* de la division SS « *Hitlerjugend*» lors des combats de Normandie en 1944. Articulé en profondeur, le dispositif de la « *Nordland* » comprend une ligne d'avant-postes de 2 200 à 2 300 mètres formant un demi-cercle orienté vers le sud-est, depuis la Belle-Alliance-Platz jusqu'à la Dönhoff-Platz en suivant le Landwehr-Kanal, c'est-à-dire le sous-secteur du secteur « Z » situé à l'est de la Wilhelmstraße.

A présent, le SS-Brig.Fhr. Krukenberg entend scinder le bataillon français en équipes de destruction de chars largement pourvues de *Panzerfäuste*, destinées à appuyer les blindés du régiment « *Hermann von Salza* » débouchant de la Leipzigerstraße pour juguler toute éventuelle percée. Pour l'heure, toujours au repos, il va cantonner dans les sous-sols de l'opéra comique, le Schauspielhaus. Il doit s'y rendre par le tunnel du U-Bahn, le métro, tellement l'artillerie et l'aviation d'assaut soviétique harcèlent les colonnes à découvert. La plupart des éléments coupés à Neukölln rallieront peu à peu. Mais quelques-uns en sont définitivement séparés et participeront à la bataille avec d'autres unités.

Dans l'après-midi, l'état-major de la division « *Nordland* » doit aller s'installer à la station de métro Stadtmitte. C'est là, sur le quai même, à la lueur de chandelles, que le SS-Brig.Fhr. Krukenberg décore les Français qui se sont distingués la veille à Neukölln.

Ce 27 avril, les deux fronts soviétiques procèdent à présent à une vaste attaque concentrique contre le centre-ville à laquelle il faut faire face avec les moyens disponibles. La division « *Nordland* » bénéficie comme seul et maigre renfort d'une compagnie de la Kriegsmarine sans expérience d'infanterie, acheminée sur Berlin en Ju 52. Ce sera l'ultime troupe arrivée par la voie aérienne, qui ne peut donc empêcher les unités du régiment SS « *Danmark* » en position sur la Belle-Alliance-Platz de reculer sous la pression. Six chars russes parviennent même à s'engouffrer dans la Wilhelmstraße et à pousser jusqu'à la chancellerie avant d'être détruits. Sur sa droite, à l'ouest de la Belle-Alliance-Platz, la *Panzerdivision* « *Müncheberg* » commence juste de se mettre en place.




**Le cadre des combats du Sturmbataillon de la division « Charlemagne » du 28 avril au 2 mai 1945**

**1** Point d'appui du 28 avril au matin au 29 dans l'après-midi.

**2** Point d'appui du 29 avril après-midi au 1er mai en fin de journée.

**3** Point d'appui 1er mai au soir au 2 mai au matin.

**4** Postes au matin du 2 mai.

Ligne de métro

Station de métro

PC de division

PC du Kampfgruppe Dircksen

## Interdire la Wilhelmstraße aux chars soviétiques

Dans la nuit, les Français, toujours maintenus en réserve, sont répartis entre l'opéra comique et le PC divisionnaire. Face à l'aggravation de la situation sur la Belle-Alliance-Platz où se massent maintenant les chars soviétiques, deux premiers détachements antichars, la Kampfschule du SS-Ostuf. Weber et le groupe des liaisons du W-Oscha. Hennecart, sont dirigés sur la célèbre Wilhelmstraße et se mettent en position de part et d'autre de la chaussée, embusqués à l'abri d'immeubles dans les caves desquels se terrent encore quelques civils non évacués.

A l'aube du 28, sur leur gauche, la Friedrichstraße est barrée à hauteur de la Hedemannstraße par le groupement Christensen regroupant une fraction du régiment SS « *Danmark* » renforcée d'éléments de la Kriegsmarine, du *Volkssturm* et du RAD (*Reichsarbeitsdienst*, le service national du travail auquel sont astreints tous les jeunes gens avant leur service militaire). Crevée d'entonnoirs, encombrée de gravats, la chaussée est interdite aux chars, à la différence de la Wilhelmstraße dont la défense est confiée aux détachements français. De là, le groupe du W-Uscha. Vaulot, de la *Kampfschule*, parvient à pousser une reconnaissance jusqu'au Landwehr-Kanal mais doit reculer sous le feu après avoir repéré la masse des chars rassemblés sur la place. Ils appartiennent au 2e corps blindé de la Garde, l'un des huit corps blindés – en fait l'équivalent de divisions – engagés dans la bataille de Berlin.

Ces blindés ne tardent pas à se lancer à nouveau dans la Wilhelmstraße. Vaulot démolit au Panzerfaust le premier qui se présente. C'est son quatrième ! Son premier, il l'a eu à Elsenau, en Poméranie, le 26 février. Les autres donnent alors l'assaut, sans plus de succès face aux grenadiers français. Intervient alors un changement de tactique : les redoutables mortiers de 120 commencent par interdire la chaussée, suite à quoi les canons des chars et des antichars lancent obus sur obus sur les façades pendant que les tankistes essayent de remorquer les épaves qui bloquent la rue.

Désormais, le décor ne changera plus. La fumée, la poussière en suspension occultent presque le ciel. L'air sent le caoutchouc brûlé et la chair en décomposition. En fond sonore, une rumeur de bataille persistante…

## Les quatre Ritterkreuzträger de la division « Charlemagne »

Militaria-Magazine

La croix de chevalier de la Croix de fer.

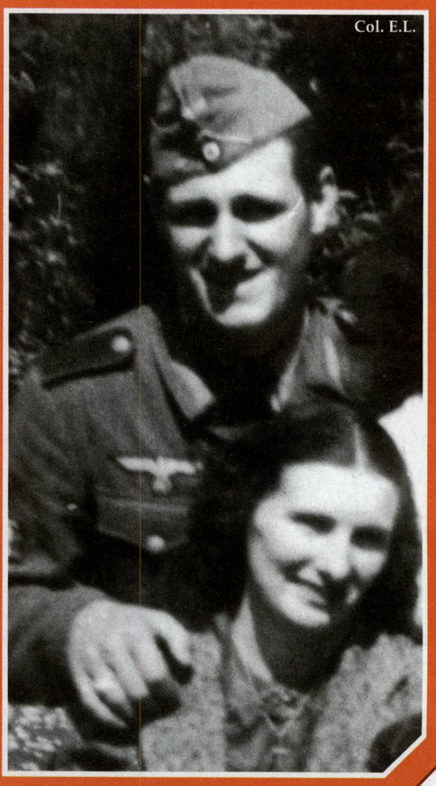
La Ritterkreuz (croix de chevalier) de la Croix de fer, décernée entre 7 300 et 7 400 fois au cours de la guerre, fut attribuée à quatre membres de la division seulement, trois Français et un Allemand, qui se distinguèrent lors des combats de Berlin. Selon les rares témoignages disponibles, sachant qu'il a régné un certain flou à ce sujet, c'est le SS-Brig.Fhr. Mohnke qui, en tant que commandant le secteur « Z », a proposé au général Burgdorf, chef du *Heerespersonalamt* — qui avait manifestement reçu délégation de pouvoir tardive du Führer pour procéder aux attributions — de décerner la prestigieuse décoration à des éléments du Sturmbataillon français. Ont ainsi reçu l'insigne le 29 avril :

- le SS-Ostuf. Wilhelm Weber, des mains du SS-Brig.Fhr. Mohnke ;
- le W-Uscha. Eugène Vaulot, un sous-officier de la *Kampfschule*, des mains du SS-Brig.Fhr. Krukenberg à son PC de la station Stadtmitte (il aurait été tué le 2 mai lors du décrochage).

L'on apprendra après la guerre que la *Ritterkreuz* aurait également été décernée, sans qu'ils en aient été informés sur le moment :

- au W-Hsuf. Fenet lui-même ;
- au W-Oscha. Robert Appolot, un autre sous-officier de la *Kampfschule*, qui avait six chars à son tableau.

Quoique l'ex-SS-Brigf.Fhr. Krukenberg ait contesté trois de ces attributions et qu'aucune d'entre elles ne soit répertoriée par les archives militaires fédérales, elles sont mentionnées dans les éditions successives de l'ouvrage de référence de E.-G. Krätschmer, *Die Ritterkreuzträger der Waffen-SS.*


Col. E.L.

**Le W-Unterscharführer Eugène Vaulot (1923-1945 ?). Le seul Français de la « *Charlemagne* » à qui fut effectivement remise la Ritterkreuz sert d'abord dans le régiment de la LVF de 1941 à 1943/44 (cette photo), puis rejoint la Kriegsmarine. Versé par ce biais à la brigade « *Charlemagne* », il est affecté à la compagnie d'honneur du SS-Ostuf. Weber qu'il suivra jusqu'à Berlin.**

Dans la journée, d'autres détachements antichars français rejoignent les premiers, prélevés sur le reliquat des quatre compagnies maintenu dans les sous-sols du Schauspielhaus. Mais les blessés s'additionnent, chaque sortie, pour une simple liaison ou le ravitaillement, étant saluée par l'arrivée d'obus. Sans compter les avions qui viennent raser les toits. Le W-Std.Ju. Serge Protopopov, de la 4e compagnie, réussit d'ailleurs à abattre un appareil d'observation avec une MG 42.

Au soir du 28 seulement, le W-Hstuf. Fenet est autorisé à rejoindre ses hommes à leur point d'appui de la Wilhelmstraße, dont l'accès, par le tunnel du U-Bahn et les ruines, reste problématique. Si cinq ou six autres chars ont été démolis dans la journée, — notamment par le désormais célèbre Vaulot – l'infanterie n'étant pas encore intervenue. Qu'arrivera-t-il en ce cas, les Français ne disposant d'aucune arme lourde d'appui ? D'autant qu'à droite, secteur de la *Panzerdivison* « *Müncheberg* », la situation reste floue.

Dans la nuit, cette infanterie se manifeste enfin et, en vue de déborder les hommes de Fenet, réussit à occuper un immeuble. Repéré, celui-ci est mis en flammes et une cinquantaine de frontoviks abattus au *Sturmgewehr*. Mais les défenseurs seront maintenant également soumis à l'action des tireurs d'élite que les agents de liaison devront aller déloger. Sur l'avant, l'on entend les cris des femmes violées… Toutefois, les Français bénéficient à leur tour d'un renfort, une centaine d'éléments du *Volkssturm* composés d'officiers et de sous-officiers du RSHA (le *Reichssicherheitshauptamt*, la direction de la sécurité du Reich coiffant le SD, la Kripo et la Gestapo, c'est-à-dire tous les services de police, d'espionnage et de contre-espionnage rattachés aux SS). Après avoir fait trembler l'Europe, ils sont proprement envoyés à la boucherie avec de désuets fusils à verrou.

A l'aube du 29, les chars soviétiques repartent à l'assaut dans la Wilhelmstraße et une fois encore, les premiers sont détruits au *Panzerfaust*. Comme la veille, les canons des suivants, les antichars et même l'artillerie noient alors les ouvertures des immeubles sous leurs obus, notamment le PC du W-Hstuf. Fenet dangereusement exposé. Puis les chars repartent en avant. Deux sont stoppés, le bombardement recommence… La poussière obscurcit tout et maintenant, l'infanterie soviétique s'infiltre par les toits qui dominent le point d'appui français. Sur sa gauche, sous-secteur du *Kampfgruppe Christensen*, la ligne de contact se trouve à présent bien en arrière. Une situation intenable… L'inévitable décrochage s'effectue à la faveur de la fumée dégagée par de nouveaux immeubles incendiés à cette fin, sous les tirs de mitraillettes et les jets de grenades.

## La première Ritterkreuz

Le nouveau point d'appui est installé au carrefour de la Puttkamerstraße, à seulement 150 mètres en arrière du précédent. Une fois le PC du bataillon aménagé dans un nouvel immeuble, les mortiers de 120 ouvrent le feu, précédant l'infanterie. Le personnel du RSHA essuie d'effroyables pertes en contre-attaquant.

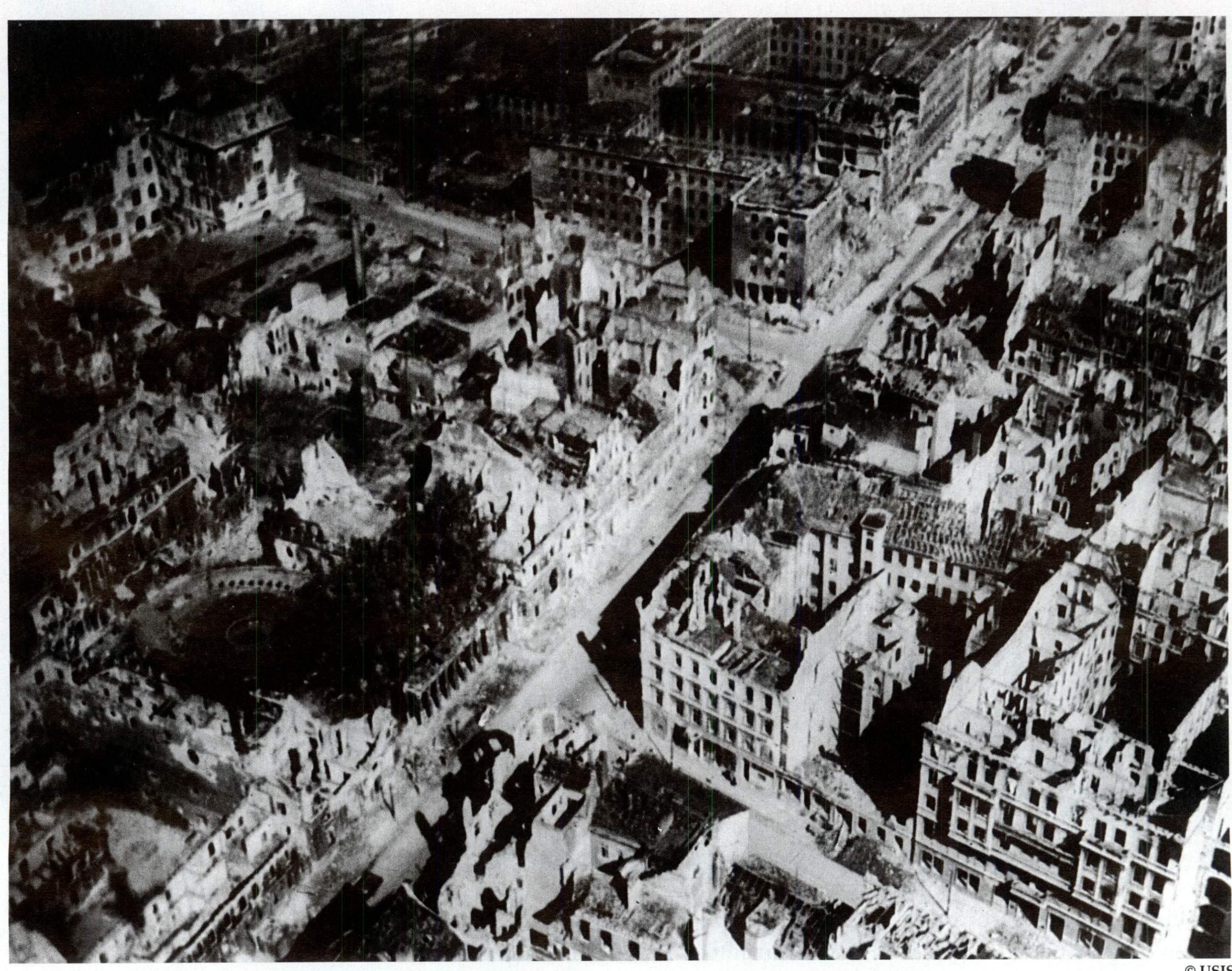
Débouche maintenant la troisième attaque de chars de la journée. Ils progressent par groupes de sept ou huit, pour noyer les tireurs au *Panzerfaust*. En vain, car les deux premiers sont touchés et bloquent la rue. Puis c'est à nouveau le bombardement, la poussière…

En fin d'après-midi, les blessés ne se comptent plus. Depuis le 26, la majorité des officiers et des aspirants issus de l'école de Kienschlag ont été tués ou évacués. Les hommes sont épuisés, gris de poussière, assoiffés, mal ravitaillés en vivres. Le SS-Brig.Fhr. Krukenberg tenant à conserver un détachement d'accompagnement français étoffé à son PC, un problème d'effectifs sérieux se pose. Il est donc décidé que les blessés légers resteront à leur poste.

Le soir, à son PC de la station Stadtmitte, toujours sur le quai même et à la lueur des bougies, le commandant de la division « *Nordland* »remet la prestigieuse croix de chevalier de la Croix de fer au W-Uscha. Vaulot, le seul Français qui la recevra effectivement. Il a détruit son huitième char le matin.

Les quelques dizaines d'hommes maintenus au point d'appui de la Puttkamerstraße vont assurer la permanence de leurs postes durant deux jours encore, agissant mécaniquement, répétitivement, ne distinguant plus le jour de la nuit, dans un décor nimbé d'une auréole rougeâtre par la clarté sinistre des incendies. La situation est toujours floue à droite et l'on sait l'ennemi à la gare d'Anhalt, à 200 ou

**Une vue aérienne prise en septembre 1945 du quartier de Berlin, où le *Sturmbataillon* français occupa ses dernières positions. Un cadre de fin du monde, lunaire… Au centre, en biais, la Wilhelmstraße, qui mène à la chancellerie, distante de quelques centaines de mètres. Dans le coin en haut à gauche, l'immeuble du RSHA, occupé durant la nuit du 1er au 2 mai. Au centre en haut, le *Luftfarhtministerium* où les trente derniers survivants se réfugient le 2 au matin.**






**L'image qui s'offre au W-Hstuf. Fenet le 2 mai en fin de matinée depuis la bouche d'aération de la station de métro Kaiserhof : la chancellerie du Reich éventrée, à l'angle de la Wilhelmstraße et de la Voßstraße. Une image d'autant plus saisissante qu'elle a été prise le 4 mai, seulement deux jours plus tard. L'officier français l'a quant à lui découverte au milieu d'une animation intense, réalisant vraiment alors que tout était fini...**

300 mètres. Mais là, un redoutable char « *Tiger* II » du régiment « *Hermann von Salza* » continue d'interdire la Saarlandstraße aux chars russes.

La journée du 30 avril se déroule dans la même atmosphère, caractérisée par l'odeur de caoutchouc brûlé, de cadavre et de brique recuite, les grincements de chenilles et les ronflements de moteurs. Personne ne saurait dire combien de nouveaux chars sont détruits dans la Wilhelmstraße.

## La Wilhelmstraße vide de troupes entre le bataillon français et la chancellerie ?

Au soir du 30 avril, le tout premier prisonnier capturé par le *Sturmbataillon* déclare que les équipages de chars n'embarquent plus que sous la menace du pistolet, mais aussi que le communiqué soviétique distribué aux troupes annonce la chute du dernier carré pour le lendemain 1er mai. Les Français n'y voient que propagande, ignorant encore que peu après 15 heures, à 800 mètres au nord de leurs positions, dans les profondeurs d'un bunker, un homme s'est logé une balle dans la tempe, sachant que tout était fini…

Tout au long de la nuit du 30 avril au 1er mai et au début de la matinée suivante, si les tirs d'artillerie faiblissent partout ailleurs dans le secteur de la « *Nordland* », les assauts se répètent face au point d'appui français. Chars et fantassins d'accompagnement progressent de concert, partant de positions de départ distantes de 300 mètres. Ils sont une fois de plus stoppés, mais le W-Hstuf. Fenet craint qu'il n'y ait plus personne entre son point d'appui et la chancellerie. Lors d'un assaut plus violent, un char réussit à passer, pour la première fois depuis que le *Sturmbataillon* interdit la rue, et n'est stoppé que 30 mètres plus loin.

Au matin, le SS-Brig.Fhr. Krukenberg apprend de la bouche même du SS-Brig.Fhr. Mohnke que des négociations sont menées par le général Krebs en vue d'un armistice. Mais il restera jusqu'au soir dans l'ignorance des décisions prises.

Au point d'appui de la Puttkamerstraße, les Soviétiques ont maintenant renoncé aux attaques de chars. Krukenberg établira que 108 d'entre eux ont été détruits dans le secteur de la division « *Nordland* » entre le 26 avril et le 1er mai, dont 62 (!?) reviendraient aux Français. La part du lion revient à la Kampschule du SS-Ostuf. Weber, qui a lui-même détruit son treizième char à Berlin.

Dans l'après-midi du 1er mai, seule cette fois, l'infanterie soviétique progresse par les toits et les caves tout autour des postes français, trop faibles pour les arrêter. Le PC du W-Hstuf. Fenet est incendié au lance-flammes. Il lui faut donc encore reculer de 300 mètres et s'installer discrètement vers 18 heures dans l'immeuble de la Prinz-Albrecht-Straße qui abritait le RSHA.

## Le reliquat de la division « *Charlemagne* » pris en tenaille entre Soviétiques et Anglo-Américains.

Face à l'avance soviétique dans le Mecklembourg, les 700 hommes rassemblés près de Neustrelitz, constituant nominalement la division « *Charlemagne* »(bataillon 58, bataillon de travailleurs et services), désormais aux ordres du SS-Staf. Zimmermann, avec le W-Stubaf. Boudet-Gheusi comme adjoint assurant l'intérim, devront retraiter vers l'ouest après quelques escarmouches. Le 1er mai, les unités se trouvent, approximativement sur la ligne Wismar—Schwerin. A Wismar, le W-Stubaf. Cance — non monté en Poméranie — est parvenu à affréter des navires en vue de les faire évacuer vers la Suède, mais c'est la Wehrmacht qui en profitera. Après que certains aient pu se disperser, les derniers éléments se rendent à la 8e D.I. américaine le 2 mai à 15 heures.

## Toute résistance doit cesser à 23 heures

A 19 heures, le SS-Brig.Fhr. Krukenberg, toujours accompagné de son Begleitkommando français, se rend au PC du secteur « Z »dans le bunker de la chancellerie. Il y apprend seulement alors que le Führer s'est suicidé la veille et que sur ordre du général Weidling, toute résistance doit cesser à 23 heures. Mais la nouvelle est encore tenue secrète pour la troupe.

Il faut donc sans attendre rompre l'encerclement en profitant de la nuit. Krukenberg signe son dernier ordre à 22 heures, enjoignant à toutes ses unités de quitter leurs positions et de se rassembler sous le tunnel du S-Bahn — le métro aérien — à hauteur de la station Friedrichstraße. Il quitte son propre PC de la station Stadtmitte avant minuit. La colonne sera dispersée, presque entièrement capturée...

Mais l'ordre de repli ne touchera jamais le W-Hstuf. Fenet, qui remet les dernières Croix de fer dans les sous-sols du RSHA où règne maintenant un certain calme.

Au matin, les survivants ne sont plus qu'une trentaine réunis autour du commandant du Sturmbataillon, de son adjoint le SS-Ostuf. von Wallenrodt, du W-Std.Oju. Alfred Douroux et du W-Hscha. Rostaing. Ils réalisent qu'ils sont complètement isolés. Un nouveau repli les conduit tout près, au *Luftfahrtministerium*, le ministère de l'Air, d'où ils voient arriver des voitures arborant des drapeaux blancs, chargées d'Allemands et de Russes... Une



D.R.

Le *W-Unterscharführer* Roger Albert-Brunet, le dernier tué du bataillon d'assaut français à Berlin, abattu le 2 mai par un soldat soviétique ivre une fois les ultimes survivants capturés. Franc-garde de la Milice, il s'était engagé dans les Waffen-SS en 1943 (cette photo) et avait fait campagne en Galicie à la 5e compagnie de la *Sturmbrigade*. Appartenant au groupe des liaisons du *Sturmbataillon*, il avait réussi à détruire quatre chars au *Panzerfaust* et reçu la Croix de fer de 1re classe le 29 avril.



Col. E.L.

hallucination ? Pour en savoir plus, il leur faut aller à la chancellerie. Des frontoviks les croisent, jovials. Ils gagnent le U-Bahn. A la station Kaiserhof, quand Fenet remonte à la surface pour observer, il découvre un autre monde autour de la chancellerie en ruines. La bataille semble déjà oubliée. Revenus à l'air libre, les trente hommes finissent par se cacher sous le tunnel du S-Bahn. Ils y seront découverts vers midi. Le dernier tué, abattu par un Soviétique ivre, est le W-Uscha. Albert-Brunet, qui avait conservé ses insignes de destruction de char cousus sur sa manche.

Les trente prisonniers sont ramenés devant la chancellerie, remontent la Wilhelmstraße, passent devant la porte de Brandebourg qui s'ouvre sur l'Occident.

L'aventure qui avait commencé en novembre 1941 devant Moscou a définitivement pris fin. ■

La fin, l'ultime fin immortalisée par un photographe soviétique le 2 mai. Une image d'une certaine charge symbolique et émotionnelle, car l'on ne peut s'empêcher de croire que parmi ces prisonniers pourraient figurer les ultimes survivants du bataillon Fenet, qui défilèrent effectivement en triste colonne devant la porte de Brandebourg. D'autant que des Waffen-SS sont identifiables parmi ces soldats...

## Bibliographie non limitative (livres publiés et mémoires soutenus)


* Abetz (Otto). *Pétain et les Allemands (mémorandum d'Abetz sur les rapports franco-allemands).* Gaucher, 1948 (traduit de l'allemand).

* Amouroux (Henri). *La grande histoire des Français sous l'occupation (6 : L'impitoyable guerre civile/Décembre 1942-Décembre 1943 ; 7 : Un printemps de mort et d'espoir/Novembre 1943-6 juin 1944 ; 8 : Joies et douleurs du peuple libéré/6 juin-1er septembre 1944 ; 9 : les règlements de comptes/Septembre 1944-Janvier 1945 ; 10 : La page n'est pas encore tournée/ Janvier-Octobre 1945).* Robert Laffont, 1983, 1985, 1988, 1991 et 1993.

* Auvray (Jacques). *Les derniers grognards.* Irminsul, 1999.

* Bahm (Karl). *Berlin 1945 (The Final Reckoning).* Leo Cooper, 2001.

* Bayle (André). *De Marseille à Novossibirsk.* Chez l'auteur, 1981 et Histoire et Tradition, 1992.

* Bayle (André). *Entre San et Persante.* Chez l'auteur, 1994.

* Beevor (Antony). *La chute de Berlin.* Bernard de Fallois, 2002 (traduit de l'anglais).

* Bekker (Cajus). *La guerre dans la Baltique 1944-1945.* Presses de la Cité, 1960 (traduit de l'allemand).

* Benoist-Méchin. *De la défaite au désastre (1. Les occasions manquées/Juillet 1940-Avril 1942 et 2. L'espoir trahi/Avril-Novembre 1942).* Albin Michel, 1984 et 1985.

* Bernage (Georges). *Berlin 1945.* Heimdal, 2005.

* Brinon (Fernand de). *Mémoires.* LLC, 1949.

* Brissaud (André). *La dernière année de Vichy (de Vichy à la haute cour).* L.A. Perrin, 1965.

* Brissaud (André). *Pétain à Sigmaringen (de Vichy à la haute cour).* L.A. Perrin, 1966.

* Brunet (Jean-Paul). *Jacques Doriot (du communisme au fascisme).* Balland, 1986.

* Cera (Jean-François). *Les raisons de l'engagement de volontaires français sous l'uniforme allemand (juillet 1941-mai 1945).* Mémoire de maîtrise présenté et soutenu en 1992 devant la faculté des Lettres, Arts et Sciences humaines de l'université de Nice.

* Chef de corps de la Milice (un). *La vérité réconcilie… Pour la Milice justice !…* Etheel, 1955 ; réédité en 2007 par les Editions du Lore sous le titre *Pour l'honneur de la Milice.*

* Cointet (Jean-Paul). *Marcel Déat, du socialisme au national-socialisme.* Perrin, 1998.

* Déat (Marcel). *Mémoires politiques.* Denoël, 1989.

* Dobson (Chistopher), Payne (Ronald) et Miller (John). *La nuit la plus cruelle (Le Dunkerque allemand).* France-Empire, 1981 (traduit de l'anglais).

* Forbes (Robert). *For Europe (The French Volunteers of the Waffen-SS).* Helion & Company, 2005 (rééd.) ; traduit en français et publié en 2005 par L'Æncre sous le titre *Pour l'Europe (Les volontaires français de la Waffen-SS).*

* Gaultier (Léon). *Siegfried et le Berrichon (le parcours d'un « collabo »).* Perrin, 1991.

* Giolitto (Pierre). *Volontaires français sous l'uniforme allemand.* Perrin, 1999.

* Joseph (Gilbert). *Fernand de Brinon, l'aristocrate de la collaboration.* Albin Michel, 2002.

* Krätschmer (Ernst-Günther). *Die Ritterkreuzträger der Waffen-SS.* K.W. Schütz, 1982 (3e éd. revue et corrigée).

* Kuby (Erich). *Les Russes à Berlin.* Robert Laffont, 1967 (traduit de l'allemand).

* La Mazière (Christian de). *Le rêveur casqué.* Robert Laffont, 1972 ; plusieurs fois réédité.

* Lambauer (Barbara). *Otto Abetz et les Français ou l'envers de la collaboration.* Fayard, 2001.

* Landwehr (Richard). *Charlemagne's Legionnaires (French Volunteers of the Waffen-SS 1943-1945).* Bibliophile Legion Books, 1989.

* Laurier (Mathieu). *Il reste le drapeau noir et les copains.* Regain, 1953, et L'Homme libre, 2007.

* Lefèvre (Eric). *Sturmbataillon « Charlemagne » a Berlino (I volontari francesi delle Waffen-SS impegnati nell'ultima difesa del Reich).* C.D.L., 1997.

* Lefèvre (Eric) et Mabire (Jean). *Par -40° devant Moscou (Les Français de la LVF -1941).* Grancher, 2004.

* Lefèvre (Eric) et Mabire (Jean). *La légion perdue (face aux partisans-1942).* Jacques Grancher, 1995 et Grancher, 2003.

* Lefèvre (Eric) et Mabire (Jean). *Sur les pistes de la Russie centrale (Les Français de la LVF-1943).* Grancher, 2003.

* Leleu (Jean-Luc). *La Waffen-SS (Soldats politiques en guerre).* Perrin, 2007.

* Leverrier (Alfred). *C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit.* Arctic, 2007.

* Mabire (Jean). *La brigade Frankreich (Le premier combat des SS français),* Jacques Grancher, 1996.

* Mabire (Jean). *La division Charlemagne (sur le front de l'Est 1944-1945),* 1998 Jacques Grancher.

* Mabire (Jean). *Mourir à Berlin (Les SS français derniers défenseurs du bunker d'Adolf Hitler).* Fayard, 1975 et Jacques Grancher, 1995.

* Mabire (Jean). *Mourir pour Dantzig (Les SS français en Poméranie).* L'Æncre, 1995, et Dualpha, 2001.

* Mabire (Jean). *La Waffen SS.* Irminsul, 2001.

* Malbosse (Christian). *Le soldat traqué.* La Pensée moderne, 1971.

* Marotel (Emil). *La longue marche.* Arctic, 2007.

* Michaelis (Rolf). *Die Grenadier-Divisionen der Waffen-SS (Teil 3).* Michaelis, 1995.

* Mit (Serge). *Carcasse à vendre.* Dominique Wapler, 1950, et L'Homme libre, 2006.

* Mounine (Henri). *Cernay 40-45 (Le SS-Ausbildungslager de Sennheim).* Les Editions du Polygone, 1999.

* Plait (Antoine). *Les volontaires français sous l'uniforme allemand (1941-1945).* Mémoire de DEA présenté en 1995 devant la faculté des Lettres et Sciences humaines de l'université de Reims.

* Roch (Sabine). *La division Charlemagne.* Mémoire de maîtrise d'histoire présenté et soutenu en 1990.

* Rostaing (Pierre). *Le prix d'un serment.* La Table ronde, 1975, et Irminsul, 2002.

* Rousso (Henry). *Un château en Allemagne (La France de Pétain en exil, Sigmaringen 1944-1945…).* Ramsay, 1980.

* Rusco (Pierre). *Stoï ! (40 mois de combats sur le front russe).* Jacques Grancher, 1988.

* Saint-Loup. *Les volontaires.* Les Presses de la Cité, 1963 ; plusieurs fois réédité.

* Saint-Loup. *Les hérétiques.* Les Presses de la Cité, 1965 ; plusieurs fois réédité.

* Saint-Loup. *Götterdämmerung ou rencontre avec la Bête (témoignage 1944-1945).* Art et Histoire d'Europe, 1986.

* Saint-Paulien. *Histoire de la collaboration.* L'Esprit nouveau, 1964.

* Steiner (Felix). *Die Freiwilligen (Idee und Opfergang).* Plesse, 1958.

* Stöber (Hans). *Die lettischen Divisionen im VI. SS-Armeekorps.* Munin,1981.

* Thorwald (Jürgen). *La débâcle allemande (de l'agonie de l'Allemagne à la chute de Berlin).* Stock, 1965 (traduit de l'allemand).

* Toland (John). *Les 100 derniers jours (27 janvier-8 mai 1945).* Calmann-Lévy, 1967 (traduit de l'américain).

* Trigg (Jonathan). *Hitler's Gauls (The History of the 33rd Waffen Division Charlemagne).* Great Northern, 2006.

* Venner (Dominique). *Histoire de la collaboration.* Pygmalion, 2000.

* Viel (Hugues). *Darnand/la mort en chantant.* Jean Picollec, 1995.

* Werth (Alexander). *La Russie en guerre (1943-1945, de Stalingrad à Berlin).* Stock, 1964 (traduit du russe).

# NOUVEAU

## ENCYCLOPÉDIE DES BLINDÉS

*Jean Restayn*

*Après le très grand succès recueilli par la précédente édition de ce livre, il est apparu nécessaire d'en proposer une nouvelle version entièrement refondue, remaniée et complétée.*
*C'est chose faite avec cette Encyclopédie qui présente chronologiquement et par nation tous les chars de combat ayant participé aux batailles de 1939 à 1945, de la Pologne à Berlin en passant par le désert de Libye ou la Normandie, du Panzer I au tout dernier modèle de Cruiser britannique, du B1 bis au Sherman, sans oublier les Tigre, Panther et T34. Chaque profil en couleurs de char est accompagné d'une légende détaillée.*
*Une mine pour les passionnés.*












- *176 pages*
- *plus de 500 dessins en couleurs*
- *16 nations traitées*
- *format 230 x 320 mm*

**39,95 €**
en librairie

**Pour commander :**
**histoireetcollections.com**